Jean de La Bruyère

Les Caractères

1688 - 1694

I. - DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

1. Tout est dit[1], et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans[2] qu'il y a des hommes, et qui pensent[3]. Sur ce qui concerne les mœurs[4], le plus beau et le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles[5] d'entre les modernes.

2. Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments[6]; c'est une trop grande entreprise.

3. C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule; il faut plus que de l'esprit[7] pour être auteur. Un magistrat allait par son mérite à la première dignité; il était homme délié[8] et pratique[9] dans les affaires; il a fait imprimer un ouvrage moral[10] qui est rare par le ridicule[11].

4. Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

1. Comp. Térence (*Eunuque*, Prologue, v. 41) : « *Nullumst jam dictum quod non sit dictum prius* : Il n'est plus de parole qui ne soit une redite. » Bossuet disait, au contraire : « Après six mille ans d'observations, l'esprit humain n'est pas épuisé; il cherche et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusques à l'infini. » (*Connaissance de Dieu et de soi-même*, v, 5), et Méré : « C'est une erreur de s'imaginer qu'on ne peut rien dire qui n'ait été dit » (*De la conversation*, éd. Boudhors, II, p. 100); **2.** La Bruyère adopte la chronologie grecque de Suidas (XIe siècle) qui plaçait la création du monde vers l'an 6000 avant J.-C.; Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle* (1681), acceptait la date de 4004; **3.** Construction assez fréquente chez La Bruyère (Cf. § 17); **4.** Caractères, sentiments et passions; **5.** *Habile* : « qui a de l'esprit, de la science, de la capacité » (*Dict. Furetière*, 1690) :

L'un était pauvre, mais habile,
L'autre riche, mais ignorant.

La Fontaine (*Fables*, VIII, 19);

6. *Sentiment* : opinion (mais plus intuitive que raisonnée). « Elle a le même sentiment que nous des jolis vers que nous lui avons montrés. » (Mme de Sévigné, 4 mai 1686.) La Bruyère distingue *opinion* et *sentiment* (I, § 30); **7.** *Esprit* : intelligence, dispositions naturelles, talent. *Homme d'esprit* : homme de lettres, intellectuel et non homme spirituel; **8.** Adroit, fin; **9.** « *Pratique* : signifie *versé*, et se dit particulièrement des arts. Il faut se servir de cet ouvrier, il est fort pratique en ces sortes d'ouvrages » (*Dict. Acad.*, 1694); **10.** Sur les mœurs (cf. § 1, note 4); **11.** Suivant toutes les clefs, ce magistrat est Poncet de La Rivière, conseiller d'État, qui avait publié, sous un pseudonyme en 1677, des *Considérations sur les avantages de la vieillesse dans la vie chrétienne, politique, civile, économique et solitaire*. La dignité à laquelle il prétendait était celle de chancelier ou celle de premier président du parlement. Toutes deux se trouvèrent vacantes vers la fin de 1677; il n'obtint ni l'une ni l'autre et mourut en 1681.

7. Il y a de certaines[1] choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public[2].

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours ou prononcer[3] de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète!

9. L'on n'a guère vu jusqu'à présent un chef-d'œuvre d'esprit[4] qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homère a fait *l'Iliade*[5], Virgile *l'Énéide*, Tite-Live ses *Décades*, et l'Orateur romain ses *Oraisons*[6].

10. Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au-delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement[7].

11. Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse.

13. Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

14. Tout l'esprit[8] d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. MOÏSE[9], HOMÈRE, PLATON, VIRGILE, HORACE

1. Au XVIIe siècle, les adjectifs *différent, aucun, certain* sont souvent précédés du *de* partitif. La Bruyère (II, § 3) : « Ceux que l'on choisit pour de différents emplois ». Cf. Haase (§ 50 A); **2.** Comp. Montaigne (*Essais*, II, 17, éd. Villey, p. 414) : « On peut faire le sot partout ailleurs, mais non en la poésie. » Horace (*Art poétique*, v. 372-373). Boileau (*Art poétique*, IV, 29 suiv.) :

... Dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain dit détestable auteur...
Un fou, du moins, fait rire et peut nous égayer,
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.

3. Réciter en public (*Dict. Furetière*, 1690). La Bruyère, préface du *Discours à l'Académie* : « Ils partirent pour la cour le lendemain de la prononciation de ma harangue »; **4.** Cf. p. 11, note 7; **5.** La Bruyère reste attaché à la tradition du poète aveugle, auteur de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. L'abbé d'Aubignac (1604-1676) pensait qu'Homère n'a jamais existé et que *l'Iliade* n'est pas l'œuvre d'un seul poète, mais son livre, *Conjectures académiques sur « l'Iliade »*, ne fut publié qu'en 1715. Les questions relatives à la composition des poèmes homériques furent posées pour la première fois devant le public en 1693, par Charles Perrault, dans le troisième volume des *Parallèles des anciens et des modernes ;* **6.** Discours; **7.** Comp. Méré (*De la conversation*, éd. Boudhors, p. 128-129) : « La plupart sont persuadés qu'il ne faut pas disputer du goût et j'approuve assez qu'on ne dispute de rien; mais si l'on entend par là qu'il n'y a point de raison pour montrer qu'on a le goût bon ou qu'on l'a mauvais, et que cela ne dépend que de la fantaisie, c'est une erreur. Car le bon goût se fonde toujours sur des raisons très solides, mais le plus souvent sans raisonner »; **8.** Cf. p. 11, note 7; **9.** Note de La Bruyère : « Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit ».

ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

15. On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture. On a entièrement abandonné l'ordre gothique que la barbarie[1] avait introduit pour les palais et pour les temples; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien; ce qu'on ne voyait plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation[2]. (Éd. 5.)

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens et reprendre enfin le simple et le naturel!

On se nourrit des anciens et des habiles[3] modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages; et, quand enfin l'on est auteur et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants, drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice[4]. (Éd. 4.)

Un auteur moderne prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier et l'exemple, de ses ouvrages[4]. (Éd. 4.)

Il avoue que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits; il les cite[5], et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique. (Éd. 4.)

Quelques habiles[6] prononcent[7] en faveur des anciens contre les modernes, mais ils sont suspects et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité; on les récuse. (Éd. 4.)

17. Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit

1. Le XVIIe et le XVIIIe siècle attribuaient l'art ogival aux Goths (ou aux Arabes) et le dédaignaient; **2.** Comp. La Fontaine (*Epître à Huet*), et La Bruyère (*Discours sur Théophraste*); **3.** Cf. p. 11, note 5; **4.** Ces réflexions visent Fontenelle ou Perrault. Les *Parallèles des anciens et des modernes* de Ch. Perrault commencent à paraître en 1688; la même année Fontenelle publie des *Poésies pastorales* avec un *Discours sur la nature de l'églogue* et une *Digression sur les anciens et les modernes ;* il critique Théocrite et Virgile, et montre par ses propres églogues les lois du genre pastoral; **5.** Perrault, dans ses *Parallèles*, cite quelques passages de Cicéron, d'Horace et de Martial; **6.** Boileau et Racine, selon toutes les clefs; **7.** *Prononcer :* déclarer son sentiment, décider : « Hé bien donc, prononcez; que voulez-vous qu'on fasse? » Racine (*Britannicus*, IV, II).

la bonne. On ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant : il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord[1] et sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur[2] sont sujets à retoucher[3] à leurs ouvrages : comme elle n'est pas toujours fixe et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés.

20. Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses[4].

21. Bien des gens vont jusqu'à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur jusqu'à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression ou quel sera son sort parmi les habiles[5]; ils ne hasardent point leurs suffrages, et ils veulent être portés par la foule et entraînés par la multitude; ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis[6]...

23. Que dites-vous du livre d'*Hermodore?* — Qu'il est mauvais, répond *Anthime.* — Qu'il est mauvais? — Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. — Mais l'avez-vous lu? — Non, dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* et *Mélanie* l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de Fulvie et de Mélanie? (Éd. 4.)

24. *Arsène*[7], du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse; loué, exalté et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer

1. Dès l'abord, tout de suite; **2.** Suivant l'inspiration du moment; **3.** Toucher de nouveau; **4.** Comp. Molière (*Critique de l'École des femmes*, VI) : « Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles et ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir »; **5.** Cf. p. 11, note 5; **6.** Comp. XII, §§ 7 et 59; **7.** Les clefs désignent généralement le comte de Tréville (mort en 1708). On trouvera son portrait dans Saint-Simon et dans Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*). Les contemporains font grand éloge de son intelligence. « Il n'y a jamais eu un esprit si lumineux que le sien », dit Mme de Coulanges.

réciproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir et qu'il n'aura jamais; occupé[1] et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles; élevé par son caractère au-dessus des jugements humains, il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances[2] qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent; eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire; il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit[3] si bien reçu dans le monde et si universellement goûté des honnêtes gens[4], je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire : incapable d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point. (Éd. 4.)

25. *Théocrine* sait des choses assez inutiles; il a des sentiments[5] toujours singuliers[6]; il est moins profond que méthodique, il n'exerce que sa mémoire; il est abstrait[7], dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon ouvrage, il l'écoute. Est-il lu, il me parle du sien. « Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il? » — Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien. (Éd. 6.)

26. Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît[8] tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins. (Éd. 4.)

30. Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier[9]! Je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. *Le Cid* n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il

1. Absorbé. « Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse » Racine (*Bérénice*, 1288); **2.** Tréville fut tour à tour janséniste et libertin; **3.** Cf. p. 11, note 7; **4.** *Honnête homme :* homme distingué par ses manières et sa culture; **5.** Cf. p. 11, note 6; **6.** Uniques, exceptionnels; **7.** Absorbé dans ses pensées; **8.** Le XVIIe siècle employait souvent l'imparfait du subjonctif là où nous mettons le présent. Haase (§ 67 B). Cf. Racine (*Andromaque*, 278) : « On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère »; **9.** Conforme aux règles. — Comp. Saint-Évremond (*De la tragédie ancienne et moderne*) : « On n'a jamais vu tant de règles pour faire de belles tragédies, et on en fait si peu qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'abbé d'Aubignac en composa une selon toutes les lois qu'il avait impérieusement données pour le théâtre. Elle ne réussit point et comme il se vantait partout d'être le seul de nos auteurs qui ait bien suivi les préceptes d'Aristote : « Je sais bon gré à M. d'Aubignac, dit M. le Prince, d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante tragédie à M. d'Aubignac. »

s'est vu plus fort que l'autorité et la politique, qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentiments, les grands et le peuple : ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. *Le Cid* enfin est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques qui ait été faite[1] sur aucun sujet est celle du *Cid*[2]. (Éd. 4.)

31. Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon et fait de main d'ouvrier[3]. (Éd. 8.)

34. Le philosophe[4] consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits[5] à en démêler les vices et le ridicule; s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit[6]; mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs. (Éd. 4.)

37. Je ne sais[7] si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit[8], plus de tour[9], plus d'agrément et plus de style, que l'on en voit dans celles de BALZAC et de VOITURE;

1. Le verbe est au singulier dans les éditions du XVIIe siècle; **2.** *Les Sentiments de l'Académie française sur « le Cid »*, rédigés par Chapelain, ouvrage de critique pédante et tatillonne (1638). Il faut rapprocher de cette remarque de La Bruyère, la lettre de Balzac à Scudéry au sujet du *Cid* (août 1637) et Boileau (*Satire IX*, 231-234) :

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue:
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

3. Artiste, maître. On disait, au XVIIe siècle : « Virgile était un excellent ouvrier » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** La Bruyère songe sans doute à lui-même; **5.** Esprits animaux, terme de la philosophie cartésienne. Descartes (*Discours de la méthode*) : « Les esprits animaux sont comme un vent très subtil, ou plutôt comme une flamme très pure et très vive qui, montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau, va se rendre de là par les nerfs dans les muscles et donne le mouvement à tous les membres. » Ici : force intellectuelle; **6.** Cf. p. 11, note 7; **7.** Ici commencent les jugements de La Bruyère sur les principaux écrivains du XVIe et du XVIIe siècle. Il sera intéressant de comparer ces appréciations à celles qui sont réunies dans le livre de M. Hervier (*les Écrivains français jugés par leurs contemporains*); **8.** Cf. p. 11, note 7; **9.** *Tour* : « manière dont on exprime ses pensées et dont on arrange ses termes » (*Dict. Acad.*, 1694).

elles sont vides de sentiments qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent; il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate; elles ont un enchaînement de discours[1] inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit. (Éd. 4.)

38. Il n'a manqué à TÉRENCE que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude[2], quelle politesse, quelle élégance, quels caractères! Il n'a manqué à MOLIÈRE que d'éviter le jargon[3] et le barbarisme[4] et d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images[5], et quel fléau du ridicule! Mais quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques[6]! (Éd. 4.)

41. MAROT, par son tour[7] et par son style, semble avoir écrit depuis RONSARD : il n'y a guère, entre ce premier et nous, que la différence de quelques mots[8]. (Éd. 5.)

42. RONSARD et les auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi : ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours et à n'y plus revenir[9]. Il est étonnant que les ouvrages de MAROT, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme[10],

1. Propos, récit (sans caractère oratoire); **2.** Perfection, surtout en parlant du style; **3.** Langage convenu, inintelligible pour ceux qui ne sont pas initiés. Ici : le langage précieux et galant; **4.** Ici : le langage populaire; **5.** Peintures, portraits; **6.** De cette comparaison de La Bruyère, on rapprochera : Boileau (*Art poétique*, III, 391-400); Bussy-Rabutin (*Lettre du 24 août* 1672), et surtout Fénelon (*Lettre à l'Académie*, 7); **7.** Cf. p. 16, note 8; **8.** Marot est très apprécié au XVIIe siècle, de La Fontaine naturellement, et aussi de Bussy-Rabutin, de Saint-Évremond, du P. Bouhours. « Imitons de Marot l'élégant badinage », dit Boileau (*Art poétique*, I, 96); **9.** Comp. le jugement non moins sévère de Boileau (*Art poétique*, I, 123-130), et celui, un peu plus équitable, de Fénelon (*Lettre à l'Académie*, 5); **10.** « Fureur prophétique ou poétique qui transporte l'esprit » (*Dict. Furetière*, 1690).

un plus grand poète que Ronsard et que Marot; et, au contraire, que Belleau, Jodelle et Du Bartas[1] aient été sitôt suivis d'un RACAN et d'un MALHERBE, et que notre langue, à peine corrompue, se soit vue réparée. (Éd. 5.)

43. MAROT et RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avaient assez de génie et de naturel[2] pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible : son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable; c'est une chimère[3], c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse, et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats[4]. (Éd. 5.)

50. D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer[5]?... (Éd. 4.)

52. Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas et si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poète d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan ou l'ivrogne fournit quelques scènes à un farceur[6]; il n'entre qu'à peine dans le vrai comique : comment pourrait-il faire le fond et l'action principale de la comédie? Ces caractères, dit-on, sont naturels. Ainsi, par cette règle, on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garde-robe[7], d'un homme ivre qui dort ou qui vomit[8] : y a-t-il rien de plus naturel? C'est le propre d'un efféminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches[9], de recevoir des

1. Tel est le texte de la 9e édition. Dans les éditions 5-8, La Bruyère avait écrit : « Belleau, Jodelle et Saint-Gelais ». Sans doute lui a-t-on fait remarquer que Mellin de Saint-Gelais était de l'école de Marot; 2. Facilité naturelle. On disait alors : « Il a beaucoup de naturel pour la musique » (*Dict. Acad.*, 1694); 3. Un monstre; 4. Jugement équitable, pour l'époque, si on songe aux sévérités des puristes et des dévots. La Fontaine, Saint-Évremond, les libertins admirent Rabelais; 5. L'explication que donne ensuite La Bruyère est longue et confuse; 6. « Terme de mépris qui se dit au propre d'un comédien qui joue la farce » (*Dict. Acad.*, 1694); 7. Allusion possible au *Malade imaginaire ;* 8. Comp. Boileau (*Art poétique*, III, 393-400); 9. *Mouche :* « un petit morceau de taffetas ou de velours noir que les dames mettent sur leur visage par ornement ou pour faire paraître leur teint plus blanc » (*Dict. Furetière*, 1690).

billets et d'y faire réponse[1]. Mettez ce rôle sur la scène. Plus longtemps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original; mais plus aussi il sera froid et insipide. (Éd. 5.)

54. CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle : il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies[2] sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs[3], un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit[4], qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein[5] entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes[6], régulières[7], prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse[8], harmonieuse : exact imitateur des anciens[9], dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action[10]; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse

1. Allusion à la comédie de l'acteur Baron, *l'Homme à bonnes fortunes*, qui fut représentée en 1686. Peut-être le paragraphe tout entier vise-t-il Baron : il y a un ivrogne dans sa comédie *la Coquette*, et un paysan dans *les Enlèvements*. Mais il est possible également que La Bruyère songe à Sganarelle et aux paysans de Molière; **2.** *Comédie* : pièce comique ou tragique. Mme de Sévigné écrit (13 janvier 1672) : « Racine a fait une comédie qui s'appelle *Bajazet* »; **3.** Contre la vraisemblance des caractères et des passions; **4.** Cf. p. 11, note 7; **5.** Conception, sujet; **6.** Proportionnées, équilibrées; **7.** Cf. p. 15, note 9; **8.** Rythmée; **9.** Surtout des Grecs; **10.** Comp. les préfaces de *Britannicus* et de *Bérénice*.

que celle qui est répandue dans tout *le Cid*, dans *Polyeucte* et dans *les Horaces !* Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus[1] et en Burrhus ? Ces passions encore[2] favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes. Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine, et Phèdre du même auteur, comme l'Œdipe[3] et les Horaces de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées[4], Racine se conforme aux nôtres; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter, il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier; et par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes; et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé[5] aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral[6], Racine plus naturel. Il semble que l'un imite *Sophocle*[7], et que l'autre doit plus à EURIPIDE.

56. Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs[8], examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur aurait soumis à sa critique, et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet[9] intelligible. (Éd. 7.)

1. Dans la tragédie d'*Alexandre* (1665); **2.** En outre; **3.** *Œdipe* avait eu, en 1659, un grand succès et fut longtemps apprécié; **4.** Créations; **5.** Cf. p. 15, note 1; **6.** Idéaliste; **7.** Souvenir probable de Longepierre (*Parallèle de M. Corneille et de M. Racine*, 1686) : « Corneille approche davantage de Sophocle et M. Racine ressemble plus à Euripide. » Mais si Racine doit, en effet, beaucoup à Euripide, Corneille n'a jamais imité Sophocle; **8.** Comp. Pascal (*Pensées*, éd. L. Brunschvicg, § 15) : « Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre »; **9.** Réellement.

59. La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire; et de quelques autres, c'est de n'écrire point[1]. (Éd. 7.)

62. Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies : ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs; ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé; et, comme le choix des pensées est invention[2], ils l'ont mauvais, peu juste et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses; ils n'ont rien d'original et qui soit à eux; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation[3], qui est hors de commerce, semblable à une monnaie qui n'a point de cours; on est tout à la fois étonné[4] de leur lecture et ennuyé[5] de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savants, et que les sages renvoient au pédantisme. (Éd. 5.)

65. Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire; les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie[6] et de son style[7].

67. Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits : il faut toujours tendre à la perfection, et alors cette justice, qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

69. HORACE ou DESPRÉAUX l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie et que d'autres encore penseront après moi[8] ?

1. Comp. Molière (*le Misanthrope*, 362-373); **2.** Le choix suppose une préférence, une idée directrice et est preuve de pensée personnelle et de recherche; **3.** Qui ne trouve pas place dans la conversation; **4.** Stupéfait et effrayé; **5.** *Ennuyer* : accabler de tristesse, causer une douleur ou une fatigue insupportables. Le mot *ennui* avait, au XVIIe siècle, un sens beaucoup plus fort qu'aujourd'hui. Racine (*Andromaque*, 376) : « Sa mort avancera la fin de mes ennuis »; **6.** Dons naturels; **7.** La Bruyère songe, non à lui-même, comme on l'a cru parfois (Taine, *Nouveaux Essais*), mais à Boileau; **8.** Comp. Montaigne (*Essais*, I, 25). Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 22) : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau; la disposition des matières est nouvelle; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. »

— Pour tout ce chapitre, on trouvera des rapprochements intéressants dans le livre de F. Vial et L. Denise (*Idées et doctrines littéraires du XVIIe siècle*).

II. — DU MÉRITE PERSONNEL

1. Qui peut, avec les plus rares talents et le plus excellent[1] mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse en mourant un monde[2] qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

2. De bien des gens il n'y a que le nom qui vale[3] quelque chose : quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien; de loin ils imposent[4].

3. Tout persuadé que je suis[5] que ceux que l'on choisit pour de différents[6] emplois, chacun selon son génie[7] et sa profession, font bien, je me hasarde de[8] dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes, connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feraient très bien; et je suis induit à ce sentiment[9] par le merveilleux succès de certaines gens que le hasard seul a placés, et de qui jusqu'alors on n'avait pas attendu de fort grandes choses. (Éd. 6.)

Combien d'hommes admirables, et qui avaient de très beaux génies, sont morts sans qu'on en[10] ait parlé! Combien vivent encore dont on ne parle point, et dont on ne parlera jamais!

4. Quelle horrible peine a un homme qui est sans prôneurs et sans cabale[11], qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute

1. Au XVIIe siècle on peut employer au superlatif les adjectifs comme *excellent* ou *éminent* ; **2.** Société; **3.** La Bruyère écrit constamment *vale* ; pourtant, même au XVIIe siècle, on disait *vaille* ; **4.** Ils font illusion. Au XVIIe siècle et même au XVIIIe siècle, on emploie souvent *imposer* dans le sens de *tromper*. Bossuet (*Histoire universelle*, I, 11) : « Ils imposèrent par ces artifices au pape Honorius » Haase (§ 9, II E Rem.); **5.** *Var.* (éd. 6-7) : *que je sois* ; **6.** Cf. p. 12, note 1; **7** Cf. p. 21, note 7; **8.** Le XVIIe siècle construisait avec la préposition *de* les verbes : *se hasarder, s'accoutumer, exhorter, se préparer, apprendre, enseigner, chercher, condamner, penser, s'aventurer, s'attendre, s'engager, se résoudre*, etc. Haase (§ 112, 2° B); **9.** Cf. p. 11, note 6; **10.** *En* s'emploie souvent au XVIIe siècle pour désigner des personnes; **11.** Sans partisans actifs.

recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat[1] qui est en crédit!

5. Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner[2] les autres : de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré.

6. Le génie et les grands talents manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auraient fait[3].

7. Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur ou qui fassent valoir celui des autres et le mettent à quelque usage. (Éd. 4.)

8. Il y a plus d'outils que d'ouvriers[4], et de ces derniers plus de mauvais que d'excellents : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, et qui prend sa scie pour raboter? (Éd. 6.)

9. Il n'y a point au monde un si[5] pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

10. Que faire d'*Égésippe*, qui demande un emploi? le mettra-t-on dans les finances, ou dans les troupes? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide : car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. « Il est propre à tout », disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Aussi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement, dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles[6] ou dans l'indigence, afin que la république[7] soit engagée à[8] les placer ou

1. *Fat* : « sot, sans esprit, qui ne dit que des fadaises ». (*Dict. Furetière*, 1690.) La Bruyère distingue le *fat* et le *sot* (XII, §§ 45-46); **2.** Distinguer; **3.** Comp. La Rochefoucauld : « La nature fait le mérite et la fortune le met en œuvre »; **4.** Les *outils* sont les aptitudes; les *ouvriers* sont les hommes qui s'en servent; **5.** *Si* s'emploie, au XVIIe siècle, dans une proposition affirmative devant un adjectif ou un adverbe avec le sens actuel de l'adverbe *aussi*, et ne devient archaïque dans cet emploi que vers la fin du siècle. Th. Corneille fait observer qu'il faut le remplacer par *aussi* ; l'Académie est de cet avis. Cf. Haase (§ 98); **6.** Sans emploi; **7.** L'état; **8.** Obligée de. *Engager* : « obliger à faire quelque chose, le plus souvent sans violence... Cette charge engage à beaucoup de dépense » (*Dict. Acad.*, 1694).

à les secourir; et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels, par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie[1] et de leurs lumières, qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages[2] à faire leur fortune ou à l'embellir. (Éd. 5.)

Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres. (Éd. 5.)

11. Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul[3], ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux faibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit[4], qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos; pernicieuse pour les grands, qui diminuerait leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves, qui ferait tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les réduirait presque à leurs entremets et à leurs équipages; qui les priverait du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner; qui les traverserait[5] dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vue et à anéantir[6] le mérite quand il leur arrive de le discerner; qui bannirait des cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flatterie, la fourberie; qui ferait d'une cour orageuse, pleine de mouvements[7] et d'intrigues, comme une pièce comique ou même tragique, dont les sages ne seraient que les spectateurs; qui remettrait de la dignité dans les différentes conditions des hommes, de la sérénité sur leurs visages; qui étendrait leur liberté; qui réveillerait en eux, avec les talents naturels, l'habitude du travail et de l'exercice[8]; qui les exciterait à l'émulation, au désir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui, au lieu de courtisans vils, inquiets[9], inu-

1. Activité; **2.** Intérêts. Cf. VI, § 29; **3.** L'idée est souvent exprimée par Sénèque : « *Nemo gloriari nisi suo debet* — *In homine id laudandum est quod ipsius est* (On ne doit être fier que de ses qualités personnelles. — Il ne faut louer dans l'homme que ce qui lui appartient en propre); **4.** Cf. p 11, note 7; **5.** *Traverser* : contrarier, « empêcher de faire quelque chose en suscitant des obstacles... Traverser quelqu'un dans ses desseins. Traverser une entreprise » (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** « Humilier extrêmement » (*Dict. Furetière*, 1690); **7.** Troubles, « brouilleries et guerres civiles. Durant les mouvements de la Ligue » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** « Occupation, travail ordinaire. Le principal exercice de cet auteur est l'étude » (*Dict. Furetière*, 1690); **9.** Remuants, sans repos.

tiles, souvent onéreux à la république, en ferait ou de sages économes[1], ou d'excellents pères de famille, ou des juges intègres, ou de bons officiers[2], ou de grands capitaines, ou des orateurs, ou des philosophes; et qui ne leur attirerait à tous nul autre inconvénient que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples. (Éd. 7.)

12. Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois[3], et consentir ainsi à demeurer chez soi, et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que[4] méditer, parler, lire et être tranquille s'appelât travailler[5].

13. Un homme de mérite, et qui est en place, n'est jamais incommode[6] par sa vanité; il s'étourdit moins du poste qu'il occupe qu'il n'est humilié[7] par un plus grand qu'il ne remplit pas et dont il se croit digne : plus capable d'inquiétude que de fierté ou de mépris pour les autres, il ne pèse qu'à soi-même[8].

14. Il coûte à un homme de mérite de faire assidûment sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourrait croire : il n'est point tel[9] sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux princes s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux et leur montre son visage : il est plus proche de[10] se persuader qu'il les importune, et il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, et que le vulgaire appelle un glorieux[11], a du goût à se faire

1. Administrateurs; **2.** *Officiers :* « celui qui est pourvu de quelque office, grand ou petit, dans la robe, dans l'épée ou dans quelque autre condition de la vie... Officier de justice, de finances » (*Dict. Richelet*, 1680); **3.** « Il y a le plus souvent cette différence entre la charge et l'emploi que l'une est permanente et l'autre temporaire, mais il arrive que le mot *emploi* ne soit qu'un synonyme de charge avec un sens plus étendu » Cayrou (*le Français classique*); **4.** La langue du XVIIe siècle coordonne souvent un nom et une proposition complétive. Mme de Sévigné : « Ils demandèrent à boire et du tabac. » Pascal : « Je tiens son opinion sûre et qu'elle doit être suivie dans la pratique » Haase (§ 151, Rem. II); **5.** Comp. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, §§ 143 et suiv.); **6.** Importun, gênant; **7.** *Humilier :* (ici) rendre modeste (sans blessure d'amour-propre); **8.** Le pronom réfléchi *soi* peut, au XVIIe siècle, se rapporter à un sujet déterminé. Fénelon (*Télémaque*, V) : « Idoménée, revenant à soi, remercia ses amis » Haase (§ 13 A); **9.** Homme de mérite; **10.** Près de. On disait, au XVIIe siècle : « Il habite proche de chez moi. » Pascal (*Pensées*) : « Nous nous connaissons si peu que plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir »; **11.** Vaniteux. « Il a du mérite, mais il est un peu *glorieux* » (*Dict. Acad.*, 1694).

voir, et il fait sa cour avec d'autant plus de confiance qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vu pensent autrement de sa personne qu'il fait[1] lui-même. (Éd. 4.)

15. Un honnête homme se paie par ses mains[2] de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges[3], l'estime et la reconnaissance, qui lui manquent quelquefois.

16. Si j'osais faire une comparaison entre deux conditions tout à fait inégales, je dirais qu'un homme de cœur[4] pense à remplir ses devoirs à peu près comme le couvreur songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril; la mort pour eux est un inconvénient[5] dans le métier, et jamais un obstacle. Le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté[6] sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.

17. La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief. (Éd. 8.)

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires[7], il est taillé pour eux et sur leur mesure; mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante. (Éd. 8.)

Certains hommes, contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels : semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes, de peur de se heurter. (Éd. 8.)

1. Qu'il ne pense. *a*) Au XVIIe siècle le *ne* explétif s'omettait dans une proposition subordonnée après le *que* comparatif. « J'ai peur d'y demeurer plus que je voudrais » (Voiture). Cf. Haase (§ 104 A); *b*) *Faire* est souvent employé pour remplacer un autre verbe et peut être suivi d'un complément direct. Corneille (*Horace*, 604) : « ... Je te traiterais comme j'ai fait mon frère. » La Bruyère (III, § 49) : « On regarde une femme savante comme on fait une belle arme »; **2.** Trouve en soi sa propre récompense; **3.** Se désintéresse des éloges. Comp. Molière (*Tartuffe*, 106) : « (Ils) sont toujours *sur* autrui les premiers à médire »; **4.** *Cœur* : courage; **5.** *Inconvénient* : « accident fâcheux. Je suis marri de l'inconvénient qui vous est arrivé » (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** *Avoir monté* exprime l'acte, *être monté* exprime le résultat; **7.** Ordinaires.

18. Votre fils est bègue : ne le faites pas monter sur la tribune[1]. Votre fille[2] est née pour le monde : ne l'enfermez pas parmi les vestales. *Xanthus*[3], votre affranchi, est faible et timide[4] : ne différez pas, retirez-le des légions et de la milice[5]. « Je veux l'avancer[6] », dites-vous. Comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres et de possessions; servez-vous du temps[7]; nous vivons dans un siècle où elles[8] lui feront plus d'honneur que la vertu. « Il m'en coûterait trop », ajoutez-vous. Parlez-vous sérieusement, *Crassus?* Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir Xanthus que vous aimez, et pour prévenir les honteuses suites d'un engagement[9] où[10] il n'est pas propre? (Éd. 6.)

19. Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune; et, quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver[11] hardiment et avec confiance jusque dans leur plus grande prospérité. (Éd. 4.)

20. S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu? (Éd. 4.)

21. S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez. (Éd. 4.)

22. Il apparaît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis[12], qui brillent par leur vertu, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent

1. Selon toutes les clefs, La Bruyère vise Achille de Harlay, premier président au parlement. En novembre 1690, il avait obtenu pour son fils la place d'avocat général au parlement. Ce fils n'était pas bègue, mais incapable et indolent; **2.** Clefs : « Mlle de Harlay, religieuse à Sainte-Élisabeth, où elle a été mise à cause de l'inclination qu'elle avait pour M. du Mesnil chanteur de l'Opéra. » Elle avait pris l'habit de religieuse en 1686; **3.** Toutes les clefs font de *Xanthus* Courtenvaux, et de *Crassus* Louvois, son père. « Courtenvaux, dit Saint-Simon, était un fort petit homme, obscurément débauché, avec une voix ridicule, qui avait peu et mal servi, méprisé et compté pour rien dans sa famille et à la cour où il ne fréquentait personne... en tout, un fort sot homme »; **4.** « Lâche et poltron » (*Dict. Furetière*, 1690); **5.** Service militaire; **6.** « Pousser dans les emplois, dans les charges » (*Dict. Furetière*, 1690); **7.** Profitez des circonstances; **8.** Le mot *titres* ne se trouvait pas dans la 6e édition; **9.** Situation comportant des obligations. Bossuet (*Oraison funèbre de Le Tellier*) : « Renfermé à l'exemple de ses pères dans les modestes emplois de la robe, il ne jetait pas seulement les yeux sur les engagements éclatants mais périlleux de la cour »; **10.** Auquel. Hâase (§ 38); **11.** Entretenir des relations avec (sans idée de calcul); **12.** D'élite.

après avoir disparu, ils n'ont ni aïeuls[1] ni descendants; ils composent seuls toute leur race. (Éd. 5.)

23. Le bon esprit[2] nous découvre notre devoir, notre engagement[3] à le faire, et, s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage ou il y supplée. (Éd. 4.)

24. Quand on excelle dans son art et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière, et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé[4]. V**[5] est un peintre, C**[6] un musicien, et l'auteur de *Pyrame*[7] est un poète; mais MIGNARD est MIGNARD, LULLI est LULLI[8], et CORNEILLE est CORNEILLE[9].

25. Un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, et aller de pair avec les plus honnêtes gens. Cela est moins facile à celui qui est engagé[10] : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

26. Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités et les grands titres dont les hommes tirent plus[11] de distinction et plus d'éclat; et qui ne sait être un ÉRASME doit penser à être évêque. Quelques-uns, pour étendre leur renommée, entassent sur leurs personnes des pairies, des colliers d'ordre[12], des primaties[13], la pourpre, et ils auraient besoin d'une tiare; mais quel besoin a *Trophime* d'être cardinal[14]? (Éd. 4.)

27. L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philémon*. — il éclate de même chez les marchands. — il est habillé des plus belles étoffes. — le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce? — Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence. — je loue donc

1. Aïeux. Le XVIIe siècle emploie sans différence de sens les deux pluriels; **2.** La raison; **3.** Obligation; **4.** « Sublime » (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Tous les contemporains ont reconnu un des Vignon, Claude-François, peintre d'histoire ou son père, Philippe, portraitiste; **6.** Pascal Colasse, élève de Lulli, un des maîtres de la musique du roi; il fait jouer *Achille et Polyxène* en 1687; **7.** Pradon (1632-1698) fit jouer la tragédie de *Pyrame et Thisbé* en 1674; **8.** Lulli était mort depuis quelques mois (22 mars 1687) lorsque parut la 1re édition des *Caractères ;* **9.** Corneille étant mort en octobre 1684, la remarque de La Bruyère est probablement antérieure à cette date; **10.** Lié, marié; **11.** Le plus; **12.** *Colliers* des chevaliers du Saint-Esprit, de Saint-Michel ou de Saint-Lazare; **13.** *Primat :* archevêque qui, par d'anciens droits, a une sorte de supériorité sur tous les évêques et archevêques d'une région; **14.** Les plus anciennes clefs désignent Étienne Le Camus, évêque de Grenoble, que le pape avait promu au cardinalat *proprio motu ;* ce choix étonna la cour et irrita le roi. Mais La Bruyère aurait-il risqué, en vantant la valeur morale de Le Camus, de mécontenter Louis XIV? Il s'agit ici d'un évêque qui méritait d'être cardinal et n'a pas été nommé, Bossuet probablement. La 10e édition et les éditions du XVIIIe siècle remplacent le nom de Trophime par celui de Bénigne.

le travail de l'ouvrier. — Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onyx[1], il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux et qui est parfait; il ne lui manque aucune de ces curieuses[2] bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage, et il ne se plaint[3] non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. — Vous m'inspirez enfin de la curiosité; il faut voir du moins[4] des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon, je vous quitte[5] de la personne. (Éd. 5.)

Tu te trompes[6], Philémon, si, avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat[7].

Ce n'est pas qu'il faut[8] quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent.

28. Un homme à la cour, et souvent à la ville, qui a un long manteau de soie ou de drap de Hollande, une ceinture large et placée haut sur l'estomac[9], le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés et le teint vermeil, qui, avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire[10]; et sait précisément comment l'on voit Dieu, cela s'appelle un docteur[11]. Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte[12].

29. Chez nous, le soldat est brave et l'homme de robe est savant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains,

1. « Espèce d'agate très fine, de couleur blanche et brune » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** *Curieux :* précieux, rare. « Un bijou curieux » (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Se refuse; **4.** Au moins; **5.** Je vous tiens *quitte ;* **6.** Dans les quatre premières éditions, cet alinéa et le suivant figuraient sans nom propre dans le chapitre : *Des biens de fortune ;* **7.** Cf. p. 23, note 1 ; **8.** Ce n'est pas qu'*il ne faille...*, mais *il faut ;* **9.** Poitrine. « Les pécheurs se frappent l'estomac en guise de pénitence » (*Dict. Furetière*, 1690); **10.** « Les théologiens appellent lumière de gloire, *lumen gloriæ*, un secours que Dieu donne aux âmes des bienheureux pour les fortifier, afin qu'elles puissent voir Dieu face à face... car sans ce secours elles ne pourraient soutenir la présence immédiate de Dieu » (*Dict. de Trévoux*); **11.** Docteur en théologie; **12.** Toutes les clefs désignent le P. Mabillon.

l'homme de robe était brave, et le soldat était savant : un Romain était tout ensemble et le soldat et l'homme de robe[1].

30. Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre, et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre mis ensemble ne pèsent pas[2] un homme de bien.

31. Dans la guerre, la distinction entre le héros et le grand homme est délicate; toutes les vertus militaires font l'un et l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité et par une longue expérience. Peut-être qu'ALEXANDRE n'était qu'un héros, et que CÉSAR était un grand homme[3].

32. *Æmile*[4] était né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation et d'exercice. Il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir[5] des talents qui étaient naturels et qu'à se livrer à son génie[6]. Il a fait[7], il a agi avant que de[8] savoir, ou plutôt il a su ce qu'il n'avait jamais appris. Dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires[9]? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience serait illustre par les seules actions qu'il avait achevées dès sa jeunesse[10]. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées; et celles qui n'étaient pas, sa vertu[11] et son étoile les ont fait naître : admirable même et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il aurait pu faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles; comme une âme du premier ordre, pleine de ressources

1. Comp. Saint-Évremond (*Discours sur les historiens français*) : « Il n'y a guère eu de grands personnages à Rome qui n'aient passé par les dignités du sacerdoce, qui n'aient été du Sénat et tirés du Sénat pour commander les armées. Aujourd'hui chaque profession fait un attachement particulier... Les gens de robe sont traités de ridicules aussitôt qu'ils veulent sortir de leur profession, et un homme de guerre ordinairement a de la honte de savoir quelque chose au-delà de son métier »; 2. N'ont pas le poids de; 3. Le parallèle de César et d'Alexandre est souvent repris au XVIIe siècle (Méré, Saint-Évremond, etc.); 4. Le grand Condé, d'après les clefs. Il était mort en 1686; 5. Exercer pleinement; 6. Dons naturels; 7. Comp. Corneille (*le Cid*, v. 1455) : « Ayez soin que tous deux *fassent* en gens de cœur »; 8. Au XVIIe siècle on employait *avant que* et *avant que de* avec l'infinitif; Vaugelas juge *avant que* peu correct dans cette construction; après lui, on préfère *avant que de*. *Avant de* ne s'emploie qu'à partir du XVIIIe siècle; 9. Condé avait vingt-deux ans à Rocroi; 10. Comp. Bossuet (*Oraison funèbre*) : « C'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne, mais pour lui, c'est le premier pas de sa course »; 11. Valeur.

et de lumières, et qui voyait encore où personne ne voyait plus; comme celui qui[1], à la tête des légions, était pour elles un présage de la victoire et qui valait seul plusieurs légions; qui était grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire (la levée d'un siège[2], une retraite, l'ont plus ennobli que ses triomphes; l'on ne met qu'après les batailles gagnées et les villes prises); qui était rempli de gloire et de modestie : on lui a entendu dire : « Je fuyais », avec la même grâce qu'il disait : « Nous les battîmes »; un homme dévoué à l'État[3], à sa famille, au chef de sa famille; sincère pour Dieu[4] et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins familier; un homme vrai, simple[5], magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus[6]. (Éd. 7.)

33. Les enfants des dieux[7], pour ainsi dire, se tirent des[8] règles de la nature et en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance[9].

34. Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide; où ils croient découvrir les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse[10] : ils ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé[11]. (Éd. 5.)

1. Comme un homme qui; **2.** La Bruyère fait allusion au siège de Lérida, en Catalogne (1647); Condé échoua comme le général qui l'avait précédé. Comp. Bossuet : « Parmi tant de places fortes attaquées, il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains; encore relève-t-elle la gloire du Prince. » Les contemporains ne lui épargnèrent pourtant pas les chansons satiriques; **3.** C'est oublier la Fronde et huit années passées à la tête des armées espagnoles; **4.** Condé vécut en libertin et se convertit *in extremis* ; il ne faut pas prendre l'oraison funèbre de Bossuet pour un document historique; **5.** Comp. Bossuet; **6.** Condé était orgueilleux, autoritaire et violent. Par ces derniers mots La Bruyère corrige heureusement un portrait plus voisin de l'image édifiante de Bossuet que de la réalité; **7.** Note de La Bruyère : « Fils, petits-fils issus des rois »; **8.** Se placent en dehors de; **9.** « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris », dit Mascarille dans *les Précieuses ridicules*. Mais Molière se moque tandis que La Bruyère est sérieux ; on serait choqué de le voir s'abaisser à ces flatteries si on ne songeait qu'il ne pouvait se dérober à un usage courant, et qu'après s'être acquitté de cette formalité, il pouvait plus hardiment attaquer les courtisans et les financiers; **10.** De même Saint-Évremond loue Salluste d'avoir su montrer les contradictions du caractère de Catilina : *animus audax, subdolus, varius* (*Discours sur les historiens français*); **11.** Un contemporain écrit que « La Bruyère n'était pas un homme de conversation, et qu'il lui prenait des saillies de danser et de chanter, mais fort désagréablement ».

35. Il n'y a guère d'homme si accompli et si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter. (Éd. 5.)

36. Un homme d'esprit et d'un caractère simple et droit peut tomber dans quelque piège : il ne pense pas que personne veuille lui en dresser et le choisir pour être sa dupe; cette confiance le rend moins précautionné, et les mauvais plaisants l'entament[1] par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendraient à une seconde charge[1] : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser personne si je suis équitable, mais sur toutes choses[2] un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

37. Il n'y a rien de si délié[3], de si simple et de si imperceptible où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot ni n'entre ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

38. Je connais *Mopse*, d'une visite qu'il m'a rendue sans me connaître. Il prie des gens qu'il ne connaît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu; il écrit à des femmes qu'il connaît de vue; il s'insinue dans un cercle de personnes respectables et qui ne savent quel il est, et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans[4] sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres ni à soi-même[5]; on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair; il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe à la chaire du prédicateur, il regarde le monde indifféremment[6], sans embarras, sans pudeur[7] : il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir[8]. (Éd. 5.)

39. *Celse* est d'un rang médiocre[9], mais des grands le souffrent; il n'est pas savant, il a relation avec des savants[10]; il a peu de mérite, mais il connaît des gens qui en ont beaucoup; il n'est pas habile[11], mais il a une langue qui peut

1. Images empruntées au langage militaire; **2.** Surtout; **3.** Menu; **4.** Le XVIIe siècle emploie *ni* au lieu de *et* entre deux compléments introduits par la préposition *sans*. Mme de Sévigné : « Elle écouta son arrêt sans frayeur ni sans faiblesse »; **5.** Cf. p. 25, note 8; **6.** Avec indifférence; **7.** Confusion; **8.** Assez de tact et de finesse pour rougir. Selon toutes les clefs, *Mopse* est l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743), le futur auteur du *Projet de paix perpétuelle* (1713-1717) et du *Discours sur la polysynodie* (1718); **9.** Ordinaire; **10.** *Savant* : homme d'étude (dans les lettres aussi bien que dans les sciences); **11.** Cf. p. 11, note 5.

servir de truchement[1] et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre; c'est un homme né pour les allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office[2], pour aller plus loin que sa commission[3] et en être désavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue, pour réussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès[4]. Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville; il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste, il sait même le secret des familles; il entre dans de plus hauts[5] mystères : il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, et pourquoi on rappelle cet autre; il connaît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères[6], et de la rupture des deux ministres[7] : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence? n'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne serait pas longue? n'était-il pas présent à de certaines[8] paroles qui furent dites? n'entra-t-il pas dans une espèce de négociation? le voulut-on croire? fut-il écouté? A qui parlez-vous de ces choses? qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour? Et, si cela n'était ainsi, s'il ne l'avait du moins ou rêvé ou imaginé, songerait-il à vous le faire croire? aurait-il l'air important et mystérieux d'un homme revenu d'une ambassade[9]? (Éd. 7.)

40. *Ménippe* est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent[10] pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise[11] un quart d'heure de suite, qui

1. Interprète; **2.** Officieusement; **3.** Mission; **4.** *Succès* : « issue d'une affaire. Il se dit en bonne et mauvaise part » (*Dict. Furetière*, 1690); **5.** Profonds (lat. *altus*); **6.** Allusion, dit-on, à une brouille entre Claude Le Pelletier, contrôleur général des Finances, de 1683 à 1689, et son frère Michel, intendant; **7.** Seignelay voulait que Louis XIV envoyât des troupes en Irlande pour soutenir Jacques II, et Louvois s'y opposait. Les dissentiments étaient d'ailleurs fréquents entre les deux ministres; **8.** Cf. p. 12, note 1; **9.** D'après les clefs, *Celse* est le baron de Breteuil; envoyé en mission à Mantoue (1682-1684), il avait fait des avances qui furent désavouées. « C'était, dit Saint-Simon, un homme qui ne manquait pas d'esprit mais qui avait la rage de la cour, des ministres, des gens en place ou à la mode et surtout de gagner de l'argent dans les partis en promettant sa protection. On le souffrait et on s'en moquait. » Toutefois, Saint-Simon insiste surtout sur sa suffisance et l'air qu'il se donne de tout savoir; **10.** Pense; **11.** Acceptable. On le disait de la monnaie pour signifier qu'elle avait cours. « On dit qu'un homme est de mise pour dire qu'il est bien fait de sa personne, qu'il a de l'esprit, qu'il est propre au commerce du monde » (*Dict. Acad.*, 1694).

le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre[1] qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même[2], et il ne s'en cache pas; ceux qui passent le voient, et qu'il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois[3], c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non, et pendant qu'il délibère vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme[4], l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien et que sa parure est assortie; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui et que les hommes se relayent pour le contempler[5]. (Éd. 7.)

41. Celui qui, logé chez soi dans un palais avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre[6] dans un entresol n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection. (Éd. 4.)

42. La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache ou du moins ne

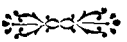
1. Le brillant d'une étoffe; **2.** Cf. p. 25, note 8; **3.** Une fois par hasard; **4.** Cf. p. 15, note 4; **5.** *Ménippe* est suivant les clefs le maréchal de Villeroy. Saint-Simon le montre grand et bien fait, magnifique en toutes choses, plein d'assurance et d'aisance : « Il avait cet esprit de cour et du monde que le grand usage donne et que les intrigues et les vues aiguisent, avec ce jargon qu'on y apprend, qui n'a que le tuf mais qui éblouit les sots... Il ne se connaissait ni en gens ni en choses,... parlait et agissait sur parole; grand admirateur de qui lui imposait et conséquemment dupe parfaite...; incapable de toute affaire, même d'en rien comprendre par-delà l'écorce... Il se piquait néanmoins d'être fort honnête homme, mais comme il n'avait point de sens, il montrait la corde fort aisément... Sa politesse avait une hauteur qui repoussait et ses manières étaient par elles-mêmes insultantes quand il se croyait affranchi de la politesse par le caractère des gens... » Son commerce était insupportable : « Nulle chose que des contes de cour, d'aventures, de galanteries; nulle lecture, nulle instruction, ignorance crasse sur tout, plates plaisanteries, force vent et parfait vide »; **6.** En réalité, en 1689, le roi habite à Versailles; les plus grands seigneurs y sont logés dans les entresols et sous les combles.

se montre pas de front et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer[1] et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre[2], douce, familière, populaire; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près; plus on la connaît, plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir; elle rit, joue et badine, mais avec dignité; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue; son caractère est noble et facile[3], inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. (Éd. 4.)

43. Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses désirs; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe. (Éd. 4.)

44. Celui-là est bon qui fait du bien aux autres; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître; et, s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite. (Éd. 4.)

1. Cf. p. 22, note 4; 2. Sans contrainte; 3. Aimable.



III. — DES FEMMES

2. Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin; un esprit éblouissant qui impose[1], et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur et qui est comme une suite de leur haute naissance[2]; un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent et qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

4. Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature et combien il leur serait utile de s'y abandonner; elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation; leur son de voix et leur démarche sont empruntés; elles se composent, elles se recherchent[3], regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins. (Éd. 4.)

5. Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée; c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade[4] où l'on ne se donne point pour ce que l'on paraît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer; c'est chercher à imposer aux yeux et vouloir paraître selon l'extérieur contre la vérité; c'est une espèce de menterie... (Éd. 7.)

8. *Lise* entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse[5] et de vouloir user d'ajustements

1. Cf. p. 22, note 4; **2.** *Naissance* : « se dit des bonnes ou mauvaises qualités avec lesquelles on est né » (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** « On dit en terme de peinture, de sculpture, etc., qu'une figure est bien recherchée pour dire bien travaillée, bien finie » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Dans une partie des exemplaires de la 8e édition, on lit : « Se mettre du rouge ou se farder est, je l'avoue, un moindre crime que parler contre sa pensée; c'est quelque chose aussi de moins innocent que le travestissement et la mascarade... »; **5.** Se flatter d'être jeune.

qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. Lise les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois et ne la vieillissent point : elle le croit ainsi; et pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que *Clarice* en effet, avec ses mouches[1] et son rouge, est ridicule[2]. (Éd. 7.)

10. Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles; et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime.

11. L'agrément est arbitraire; la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion. (Éd. 4.)

13. Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux[3] : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes[4].

27. A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer. Son choix est fait : c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

29. Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle[5], où il défait[6] le magistrat, même en cravate et en habit gris[7], ainsi que le bourgeois en baudrier[8], les écarte et devient maître de la place; il est écouté, il est aimé; on ne tient guère plus d'un moment contre une écharpe d'or[9] et une plume blanche, contre un homme qui *parle au Roi et voit les ministres*. Il fait des jaloux et des jalouses; on l'admire, il fait envie : à quatre lieues de là[10] il fait pitié. (Éd. 4.)

31. A un homme vain[11], indiscret[12], qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance et des

1. Cf. p. 18, note 8; **2.** Comp. La Rochefoucauld : « Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus »; **3.** Du plus délicieux commerce. On pouvait, au XVIIe siècle, employer l'article indéfini devant un nom accompagné d'un superlatif relatif; **4.** Les contemporains félicitaient Mlle de Lenclos de la droiture et de la fidélité qu'elle mettait dans ses amitiés; **5.** « Alcôve, où les dames reçoivent leurs visites » (*Dict. Furetière*, 1690); **6.** Bat; **7.** Les magistrats devaient porter en ville des habits noirs avec manteaux et collets. Par élégance ils portaient parfois l'habit gris et la cravate, c'est-à-dire « une sorte de mouchoir de toile ou de taffetas » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Portant l'épée pour imiter les gentilshommes; **9.** Ne pouvaient porter des étoffes et des passementeries d'or que les officiers qui faisaient partie de la maison du roi et les courtisans auxquels le roi l'avait permis; **10.** A Versailles; **11.** Frivole; **12.** Sans discernement, irréfléchi.

autres avec mépris, impétueux, altier entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement et d'une imagination très libre, il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes que de beaux traits et la taille belle.

36. Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? Est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincère pour ses amis; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts, qui aime moins les commodités de la vie; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfants qui sont déjà riches, mais qui, opulente elle-même et accablée du superflu, leur fournisse le nécessaire et leur rende au moins la justice qu'elle leur doit; qui soit plus exempte d'amour de soi-même et d'éloignement pour les autres; qui soit plus libre de tous attachements humains? Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste et je vous demande : Qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige? Je vous entends, c'est une femme qui a un directeur[1]. (Éd. 7.)

38. Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment[2] qu'elle s'en puisse passer.

39. Si une femme pouvait dire à son confesseur, avec ses autres faiblesses, celles qu'elle a pour son directeur et le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui serait-il donné pour pénitence d'y renoncer.

42. ... Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions[3] ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande ville, et à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager[4] pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains; je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhen-

1. L'habitude de prendre un directeur de conscience était très répandue au XVIIe siècle. Comp. *Tartuffe ;* **2.** Simplement et honnêtement; **3.** Emplois; **4.** *Ménager :* « conduire, manier avec adresse. C'est une affaire qu'il faut ménager » (*Dict. Acad.*, 1694). La Bruyère (VIII, § 64) : « Avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame et l'on gagne la partie. »

sible prétexte du soin des âmes, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs[1]. (Éd. 6.)

43. La dévotion[2] vient à quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion, ou comme le faible d'un certain âge[3], ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles comptaient autrefois une semaine pour les jours de jeu[4], de spectacle, de concert, de mascarade ou d'un joli sermon; elles allaient le lundi perdre leur argent chez *Ismène*, le mardi leur temps chez *Climène*, et le mercredi leur réputation chez *Célimène ;* elles savaient dès la veille toute la joie qu'elles devaient avoir le jour d'après et le lendemain; elles jouissaient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvait manquer; elles auraient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour, c'était alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions, et, si elles se trouvaient quelquefois à l'*Opéra*, elles y regrettaient la comédie. Autres temps, autres mœurs : elles outrent l'austérité et la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage et, chose incroyable! elles parlent peu; elles pensent encore et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres; il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme qui tient quelque chose de la jalousie; elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie comme elles faisaient[5] dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût. Elles se perdaient gaiement par la galanterie, par la bonne chère et par l'oisiveté, et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie. (Éd. 6.)

44. Si j'épouse, *Hermas*, une femme avare, elle ne me ruinera point; si une joueuse, elle pourra s'enrichir; si une savante, elle saura m'instruire; si une prude, elle ne sera point emportée; si une emportée[6], elle exercera ma patience; si une coquette, elle voudra me plaire; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer; si une dévote[7], répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même? (Éd. 7.)

1. La Bruyère attaque non seulement les abus, mais le principe même de la direction de conscience; **2.** Note de La Bruyère : « Fausse dévotion »; **3.** « La dévotion est le dernier de nos amours », disait Saint-Évremond; **4.** Les mémoires et les correspondances montrent quelle était la passion du jeu au XVIIe siècle, chez les femmes aussi bien que chez les hommes; **5.** Cf. p. 26, note 1 *b*; **6.** *Emporté :* « débauché, qui est dans un grand dérèglement de mœurs » (*Dict. Furetière*, 1690); **7.** Note de La Bruyère : « Fausse dévote ».

48. ... Il y a une fausse modestie qui est vanité, une fausse gloire qui est légèreté, une fausse grandeur qui est petitesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie. (Éd. 7.)

Une femme prude paie de maintien et de paroles, une femme sage paie de conduite. Celle-là suit son humeur et sa complexion, celle-ci sa raison et son cœur. L'une est sérieuse et austère, l'autre est dans les diverses rencontres[1] précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des faibles sous de plausibles[2] dehors, la seconde couvre un riche fond sous un air libre et naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose; la sagesse, au contraire, pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante et la beauté que plus périlleuse. (Éd. 7.)

49. Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes[3]? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages? Ne se sont-elles pas au contraire établies[4] elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie[5] qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions[6] que donnent les détails d'un domestique[7], ou par un éloignement[8] naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits[9], aient sur eux cet avantage de moins. (Éd. 7.)

1. Occasions, circonstances; **2.** Louables. *Plausible :* « qui mérite des applaudissements, de l'approbation » (*Dict. Furetière*, 1690); **3.** Philaminte dit :

> ... Je veux nous venger toutes tant que nous sommes
> De cette indigne classe où nous rangent les hommes
> De borner nos talents à des futilités
> Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

Fénelon publie, en 1687, son traité de *l'Education des filles ;* **4.** *S'établir :* s'installer de façon durable; **5.** Cf. p. 30, note 6; **6.** *Distraire :* détourner; **7.** Intérieur; **8.** Manque de goût pour, répugnance; **9.** Côtés.

53. Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

54. La plupart des femmes n'ont guère de principes, elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

55. Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié... (Éd. 4.)

58. Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

59. Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose[1].

64. Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école. (Éd. 4.)

78. Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point[2]. (Éd. 7.)

79. Les douleurs muettes et stupides[3] sont hors d'usage : on pleure, on récite[4], on répète, on est si touchée de la mort de son mari qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance. (Éd. 4.)

81. Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer. (Éd. 4.)

Il y avait à *Smyrne* une très belle fille[5] qu'on appelait *Émire*, et qui était moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité de ses mœurs, et surtout par l'indifférence qu'elle conservait pour tous les hommes, qu'elle voyait, disait-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvait pour ses amies ou pour ses frères. Elle ne croyait pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disait que l'amour avait fait faire dans tous les temps; et celles qu'elle avait vues elle-même, elle ne les pouvait comprendre : elle ne connaissait que l'amitié. Une

1. La Bruyère parle comme La Rochefoucauld; 2. La Bruyère était célibataire. Comp. La Rochefoucauld : « Il y a de bons mariages, il n'y en a point de délicieux »; 3. Qui plongent dans la stupeur; 4. Raconte; 5. Jeune fille.

jeune et charmante personne, à qui elle devait cette expérience[1], la lui avait rendue si douce qu'elle ne pensait qu'à la faire durer, et n'imaginait pas par quel autre sentiment elle pourrait jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance, dont elle était si contente[2]. Elle ne parlait que d'*Euphrosyne :* c'était le nom de cette fidèle amie, et tout Smyrne ne parlait que d'elle et d'Euphrosyne : leur amitié passait en proverbe. Émire avait deux frères qui étaient jeunes, d'une excellente[3] beauté, et dont toutes les femmes de la ville étaient éprises — et il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de *Jupiter*, qui avait accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard, qui, se confiant en[4] sa naissance et en ses grands biens, avait eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphait cependant; et c'était jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard qu'elle se disait insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille[5] que l'amour ne pouvait toucher. De trois amants[6] que ses charmes[7] lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion[8], le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de Crète; et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devait venger n'avait pas encore paru. Ce vieillard qui avait été si malheureux dans ses amours s'en était guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il voulait plaire; il désira de[9] continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui était jeune, d'une physionomie agréable, et qui avait une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt; et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avait pas assez d'esprit et désira qu'il en eût davantage. Il la vit seul, parla assez, et avec esprit; mais comme il la regarda peu, et qu'il parla encore moins d'elle

1. L'expérience de l'amitié; **2.** Dont elle se contentait si bien; **3.** *Excellent :* très grand. « Aristote est le plus *excellent* philosophe des anciens » (*Dict. Furetière*, 1690); **4.** Se fiant à. Cf. Haase (§ 126, 2° D); **5.** *Var.* (éd. 4) : qu'à affermir la réputation où elle s'était établie d'une fille...; **6.** Adorateurs; **7.** « Beautés qui agissent par une vertu occulte et magique » (Ménage, *Observations sur la langue française*, 1672); **8.** *Var.* (éd. 4) : ... lui acquirent malgré toutes ses rigueurs et qui se succédèrent l'un à l'autre, le premier...; **9.** Pour cette construction, cf. Haase (112).

et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie, qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosyne, il lui dit qu'elle était belle; et Émire, si indifférente, devenue jalouse, comprit que *Ctésiphon* était persuadé de ce qu'il disait, et que non seulement il était galant, mais même qu'il était tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie[1]. Elle désira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie[2]; et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignait de voir, et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosyne, ne lui connaît[3] plus le mérite qui l'avait charmée, perd le goût de sa conversation[4]; elle ne l'aime plus; et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosyne se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville; et l'on publie[5] que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce[6] qu'ils aimaient. Émire l'apprend et s'en désespère. Elle ressent[7] tout son amour; Elle recherche Euphrosyne pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse; il ne voit dans Émire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil, et ne veut plus manger; elle s'affaiblit, son esprit s'égare; elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant; elle se détrompe, rougit de son égarement; elle retombe bientôt dans de plus grands, et n'en rougit plus; elle ne les connaît[8] plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard : c'est sa folie[9]. Elle a des intervalles où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vu si fière et si insensible, trouve que les Dieux l'ont trop punie[10]. (Éd. 4.)

1. *Var.* (éd. 4-6) : avec son amie et avec ce nouvel amant de son amie; **2.** Renseignée, informée. Cf. Racine (*Bérénice*, v. 1177) : « De tous vos sentiments mon cœur est éclairci »; **3.** Reconnaît; **4.** Compagnie. *Converser :* fréquenter; **5.** On dit partout. Cf. Corneille (*le Cid*, v. 966) : « Que ne publieront point l'envie et l'imposture! »; **6.** Le pronom *ce* pouvait, au XVIIe siècle, s'employer pour désigner une personne. Comp. Racine (*Mithridate*, v. 660) : « C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime. » Cf. Haase (§ 35 C, Rem. 11); **7.** *Ressentir :* « sentir fortement » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** *Connaître :* (ici) avoir conscience de; **9.** *Var.* (éd. 4) : ... et n'en rougit point; elle ne les connaît point, et tout le monde alors s'en aperçoit; on la resserre, elle ne paraît plus. Elle a des intervalles...; **10.** Aucune des clefs manuscrites ou imprimées n'a nommé l'héroïne de ce petit roman.

IV. — DU CŒUR

1. Il y a un goût[1] dans la pure amitié où[2] ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres[3].

3. L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main!

4. Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour. (Éd. 4.)

5. Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même[4], et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie[5]; l'amitié, au contraire, a besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance. (Éd. 4.)

6. Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié[6] (Éd. 4.)

7. L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre. (Éd. 4.)

13. L'amour qui croît peu à peu et par degrés ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente. (Éd. 4.)

20. Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que[7] l'on aime et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire. (Éd. 4.)

1. Plaisir, jouissance; **2.** Auquel; **3.** Comp. Pascal : « Dans une âme médiocre, tout est médiocre, l'amitié comme le reste »; **4.** Cf. p. 25, note 8; **5.** Comp. La Rochefoucauld (*Grands Écrivains*, 75) : « L'amour aussi bien que le feu ne peut subsister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. » (276) : « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu »; **6.** Comp. La Rochefoucauld (473) : « Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié »; **7.** Celle que.

23. Être avec des gens qu'on aime, cela suffit; rêver leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. (Éd. 4.)

30. Les froideurs et les relâchements dans l'amitié ont leurs causes; en amour il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. (Éd. 4.)

35. Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines[1] pertes. Ce n'est guère par vertu[2] ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché; mais l'on est ensuite si faible ou si léger que l'on se console[3].

41. Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux et avoir la générosité de recevoir[4]. (Éd. 4.)

45. Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

48. S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes qui nous met en la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères[5]? (Éd. 5.)

49. L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice. (Éd. 5.)

52. On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services; rien ne coûte qu'à tenir parole. (Éd. 7.)

55. Vivre avec ses ennemis comme s'ils devaient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis[6], n'est ni selon la nature de la haine,

1. Cf. p. 12, note 1; **2.** Courage; **3.** Comp. La Rochefoucauld (325) : « Nous nous consolons souvent, par faiblesse, des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler »; **4.** Comp. Montaigne (*Essais*, I, 28) : « Si en amitié l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon » (éd. Villey, I, p. 245); **5.** Comp. La Rochefoucauld (264) : « La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui; c'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber; nous donnons du secours aux autres, pour les engager à nous en donner en de semblables occasions, et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance »; **6.** La Bruyère traduit et réfute la maxime de Publius Syrus : « *Ita amicum habeas, posse inimicum fieri ut putes.* »

ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique[1]. (Éd. 5.)

56. On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourraient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité que, venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme ennemis. (Éd. 5.)

62. Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir. (Éd. 4.)

63. Il faut rire avant que d'être[2] heureux, de peur de mourir sans avoir ri. (Éd. 4.)

64. La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque, si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on ferait à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

68. Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

70. C'est par faiblesse que l'on hait un ennemi et que l'on songe à s'en venger, et c'est par paresse que l'on s'apaise et qu'on ne se venge point[3]. (Éd. 7.)

71. ... Pour gouverner quelqu'un longtemps et absolument, il faut avoir la main légère et ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance... (Éd. 7.)

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison, ni les bons conseils, et qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés... (Éd. 7.)

Drance veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien, non plus que le public : parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille en des termes mystérieux,

1. Comp. Montaigne (*Essais*, I, 28) : « Ce précepte qui est si abominable en cette souveraine et maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires ou coutumières, à l'endroit desquelles il faut employer ce mot qu'Aristote avait très familier : « O mes amis ! il n'y a nul ami. » (éd. Villey, I, p. 244); 2. Cf. p. 30, note 8; 3. Comp. La Rochefoucauld (14) : « Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures : ils haïssent même ceux qui les ont obligés et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre. »

rire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui et ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer[1] avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori[2]. (Éd. 7.)

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule et toujours... (Éd. 6.)

74. Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs faiblesses et de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition sans autre vue[3] que de la cacher. (Éd. 5.)

76. Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent souvent dans une assiette[4] plus tranquille que lorsqu'ils meurent[5]. (Éd. 5.)

77. Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison; son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt. (Éd. 4.)

78. L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

82. Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimerait à vivre...

85. Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements[6] que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu[7].

1. *Figurer avec :* faire figure à côté de, être le pendant de. « Avoir de la convenance, de la symétrie avec une autre chose. Ces deux pavillons figurent fort bien l'un avec l'autre » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** *Drance* est selon toutes les clefs le comte de Clermont-Tonnerre, gentilhomme de la chambre de Monsieur; **3.** Intention; **4.** Disposition morale; **5.** Comp. La Rochefoucauld (10) : « Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre »; **6.** Liaisons; **7.** Cette pensée révèle, dit Sainte-Beuve, tout un roman enseveli.

V. — DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION[1]

1. Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

3. L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

5. Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt[2] des princes, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours les mêmes; il faut laisser *Aronce* parler proverbe[3], et *Mélinde* parler de soi[4], de ses vapeurs[5], de ses migraines et de ses insomnies. (Éd. 4.)

7. Que dites-vous[6]? comment? je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? j'y suis encore moins; je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous : « Il fait froid »; vous voulez m'apprendre qu'il

1. *Conversation* : commerce du monde. *Converser* : « être ordinairement avec quelqu'un. Il ne converse qu'avec les bêtes. » (*Dict. Acad.*, 1694.) On a écrit, au XVIIe siècle, de nombreux ouvrages sur la politesse mondaine; les plus connus sont ceux de Faret (*l'Honnête Homme*, 1630), et du chevalier de Méré. On trouvera de nombreuses références et des rapprochements dans l'ouvrage de M. Magendie : *la Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVIIe siècle, de* 1600 *à* 1660 (la deuxième partie est annoncée); **2.** *Intérêt* : « tout ce qui regarde le bien, la gloire, le repos » (*Dict. Furetière*, 1690); **3.** Parler par proverbes est du langage bourgeois ou populaire (Martine dans *les Femmes savantes*); **4.** Cf. p. 25, note 8; **5.** « Fumées qui s'élèvent de l'estomac ou du bas-ventre vers le cerveau » (*Dict. Acad.*, 1694). Le mot est très souvent employé au XVIIe siècle pour désigner divers malaises et des crises de neurasthénie; **6.** Le § 6 qui appartient à la 4e édition définit de façon abstraite et terne le personnage d'*Acis*. L'année suivante La Bruyère donne un portrait vivant; telle est la démarche de son esprit : il va de l'abstrait au concret, du général au particulier et ce n'est que par un long effort qu'il arrive à recréer la vie. On comparera de même les §§ 8 et 9.

pleut ou qu'il neige; dites : « Il pleut, il neige »; vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter, dites : « Je vous trouve bon visage. »

Mais, répondez-vous, cela est bien uni[1] et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, Acis? est-ce un si grand mal d'être entendu[2] quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phœbus*[3], vous ne vous en défiez[4] point, et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille : « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez. » (Éd. 5.)

8. Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés[5], qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre, on entre impunément[6] et sans craindre de les interrompre; ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle[7]; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure; ils la tiennent de *Zamet*, de *Ruccelay* ou de *Conchini*[8], qu'ils ne connaissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteraient de *Monseigneur* s'ils leur parlaient; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient ins-

1. Simple; 2. Compris; 3. « On dit proverbialement qu'un homme parle *phœbus* lorsqu'en affectant de parler en termes magnifiques, il tombe dans le galimatias et l'obscurité » (*Dict. Furetière*, 1690); 4. *Se défier* : « se douter. Je me suis toujours bien défié que cela arriverait ainsi » (*Dict. Furetière*, 1690); 5. Hardis; 6. Sans inconvénient; 7. Réunion mondaine; 8. Note de La Bruyère : « sans dire monsieur ». Les noms que cite La Bruyère sont ceux de trois Italiens favoris de Marie de Médicis, le financier *Zamet* (mort en 1614), l'*abbé Ruccellai* (mort en 1627) et le ministre *Concini*, maréchal d'Ancre (mort en 1617).

truits; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent et pour détourner les applications; vous les priez, vous les pressez inutilement : il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur parole y est engagée; c'est le dernier[1] secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible, car, sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes. (Éd. 4.)

9. *Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite[2] des historiettes[3] qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de[4] le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies; Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original[5] : je l'ai appris de *Séthon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Séthon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive[6] de son ambassade[7]. » (Éd. 8.)

12. J'entends *Théodecte* de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités[8] et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que

1. Le plus grand; **2.** Raconte; **3.** *Historiette* : « petite histoire mêlée de galanterie » (*Dict. Furetière*, 1690); **4.** Cf. p. 22, note 8; **5.** De première main; **6.** Variante (8e éd.) : « Et qui arrive *fraîchement* de son ambassade »; **7.** Comp. Montesquieu (*Lettres persanes*, 72); **8.** Des riens.

chacun a son fait[1] sans qu'il ait eu l'intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Euthydème* qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table[2], et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes[3] n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités[4] qu'on ne lui passe. Je cède[5] enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent. (Éd. 5.)

13. *Troïle* est utile à ceux qui ont trop de bien : il leur ôte l'embarras du superflu; il leur sauve[6] la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi et de craindre un vol domestique. Il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions; bientôt il les règle[7] et les maîtrise[8] dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je? dont on prévient, dont on devine les décisions. Il dit de cet esclave : « Il faut le punir », et on le fouette; et de cet autre : « Il faut l'affranchir », et on l'affranchit. L'on voit qu'un parasite[9] ne le fait pas rire, il peut lui déplaire : il est congédié; le maître est heureux si Troïle lui laisse sa femme et ses enfants; si celui-ci est à table, et qu'il prononce[10] d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés, qui en mangeaient sans réflexion, le trouvent friand et ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençaient à le goûter[11] n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre[12]; tous ont les yeux sur

1. « On dit avec une nuance défavorable : donner le fait à quelqu'un, lui donner son fait pour dire : se venger de lui par quelque discours ou par quelque violence. Il me voulait railler, mais je lui ai donné son fait. Il attendit son ennemi avec son fusil et lui donna son fait » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Il se donne toute l'autorité d'un maître de maison; **3.** Plats; **4.** Cf. p. 23, note 1; **5.** Il ne résiste plus; **6.** Épargne; **7.** Gouverne; **8.** *Maîtriser :* « gouverner en maître avec une autorité absolue » (*Dict. Acad.*, 1694); **9.** Dans la comédie latine le parasite est un bouffon qu'on nourrit parce qu'il amuse, par exemple Peniculus dans *les Ménechmes* de Plaute; **10.** *Prononcer :* faire connaître un jugement, une sentence; **11.** Apprécier; **12.** Trait de mœurs.

lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers et qu'il remet[1] ses créanciers. Il régente[2], il domine dans une salle[3], il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troïle. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée, il ride son front et il détourne sa vue; si on l'aborde, il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point; si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il gagne l'escalier; il franchirait tous les étages ou il se lancerait par une fenêtre plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un son de voix qu'il désapprouve. L'un et l'autre sont agréables en Troïle, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talents qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit. Bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentiments[4], qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance[5]. (Éd. 7.)

16. L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés

1. Renvoie à un autre jour; **2.** Fait le maître; **3.** Salon. « La première pièce d'un appartement complet, et qui est ordinairement plus grande que les autres. *Un appartement* composé d'une salle, d'une antichambre, d'une chambre et d'un cabinet » (*Dict. Acad.*, 1694). « Grande chambre parée où l'on reçoit ordinairement le monde qui rend visite ou qui vient vous parler pour affaires » (*Dict. Richelet*, 1680); **4.** Cf. p. 11, note 6; **5.** *Complaisant* « qui tâche de plaire » (*Dict. Furetière*, 1690). La Bruyère raconte l'histoire d'un parasite et d'un intrigant qui a réussi à s'installer en maître dans une maison et pense pouvoir maintenant écraser de son autorité et de ses dédains ceux qui l'entourent. La complexité même du caractère semble indiquer que La Bruyère a représenté un individu précis; mais les clefs ne disent rien.

et applaudis; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui[1].

19. Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi[2] elle est telle, demande du bon sens et de l'expression[3]; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer[4], d'un ton décisif et qui emporte[5] la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable, ou qu'elle est miraculeuse. (Éd. 4.)

25. Quelqu'un, suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exagération, congratule[6] *Théodème* sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pu encore lui rendre compte; il ne laisse pas de[7] lui parler de son génie, de son geste, et surtout de la fidélité de sa mémoire; et il est vrai que[8] Théodème est demeuré court. (Éd. 5.)

30. Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux et sans tremper dans[9] la bonne opinion qu'il a de lui-même... (Éd. 5.)

31. Avec de la vertu, de la capacité, et une bonne conduite, l'on peut être insupportable[10]. Les manières que l'on néglige comme de petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. (Éd. 4.)

33. C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents; comme, devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poète.

1. L'idée a été souvent exprimée avant La Bruyère. Comp. Cicéron, *de Officiis*, I, 37. La Rochefoucauld, *De la conversation* (Éd. Gilbert, I, 290-4); 2. Au XVIIe siècle le pronom *quoi* pouvait avoir pour antécédent non seulement un neutre indéterminé (*ce*), mais aussi un nom de chose déterminé. *Le Tartuffe* (926) : Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire » Haase (§ 34); 3. Art de s'exprimer; 4. Cf p. 52, note 10; 5. Implique, comporte. On disait alors : « La perte d'une bataille emporte la désolation du pays » (*Dict. Furetière*, 1690); 6. « Ce mot se dit, mais on dit plus ordinairement féliciter » (*Dict. Richelet*, 1680); 7. Il ne manque pas de; 8. Et la vérité est que; 9. Être complice (on dit *tremper dans un crime*); 10. Tel est le cas d'Alceste. La Bruyère comme Molière, comme Saint-Évremond, comme les honnêtes gens de son siècle, veut une vertu modeste et aimable.

40. L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie, pendant que des dehors contents, paisibles et enjoués nous trompent et nous y font supposer une paix qui n'y est point : il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique, qui n'attend que votre retraite[1] pour recommencer.

47. G** et H** sont voisins de campagne et leurs terres sont contiguës; ils habitent une contrée déserte et solitaire. Éloignés des villes et de tout commerce, il semblait que la fuite[2] d'une entière solitude ou l'amour de la société eût dû les assujettir[3] à une liaison réciproque; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpétuera leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parents, et même des frères, ne se sont brouillés pour une moindre chose[4].

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls et qui la partagent toute entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne serait que pour les limites.

49. J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre; elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon : je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux! » Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. (Éd. 5.)

50. Il y a une chose que l'on n'a point vue sous le ciel, et que, selon toutes les apparences, on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns[5] partis,

1. Au sens du verbe *se retirer* : départ; **2.** Désir d'éviter; **3.** Amener inévitablement à; **4.** Clefs : « Vedeau de Grammont, conseiller de la cour en la seconde chambre des enquêtes, a eu un très grand procès avec M. Pervé qui était doyen du parlement, au sujet d'un droit de pêche. Ce procès qui a commencé pour une bagatelle a donné lieu à une inscription en faux contre les titres de noblesse dudit Vedeau qui voulait faire recevoir un de ses fils chevalier de Malte; et cette affaire a été si loin qu'il a été dégradé publiquement, sa robe de Palais déchirée, et condamné à un bannissement perpétuel, depuis converti à une prison à Pierre-Encise, où il est, ce qui a ruiné absolument ledit Vedeau, qui était fort riche »; **5.** Au XVIIe siècle *aucun* et *nul* peuvent s'employer au pluriel.

où les familles sont unies, et où les cousins se voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous moments par l'offrande[1], l'encens et le pain bénit, par les processions et par les obsèques; d'où l'on a banni les *caquets*[2], le mensonge et la médisance; où l'on voit parler ensemble le bailli[3] et le président, les élus[4] et les assesseurs[5]; où le doyen vit bien avec ses chanoines, où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains[6], et où ceux-ci souffrent les chantres. (Éd. 4.)

51. Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise : il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis[7], ou qui ont de l'esprit. (Éd. 4.)

54. Celui qui est d'une éminence[8] au-dessus des autres qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

55. Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

56. Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence. (Éd. 4.)

57. La moquerie est souvent indigence d'esprit.

65. L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle[9] de personne des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible; une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements : par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments, tour et finesse

1. Don qu'on fait à l'autel en allant baiser la patène; **2.** La Bruyère écrit le mot en italique, comme familier; **3.** « Officier de robe qui rendait la justice dans un certain ressort » (*Dict. Furetière*, 1690); **4.** *Élu :* « officier subalterne, non lettré, qui connaît en première instance de l'assiette des tailles et autres impositions » (*Dict. Furetière*, 1690); **5.** *Assesseur :* « officier de justice gradué, créé pour servir de conseil à un juge d'épée dans la maréchaussée » (*Dict. Furetière*, 1690); **6.** *Chapelain :* bénéficier titulaire d'une chapelle; **7.** Affinés par la pratique du monde; **8.** Rang élevé; **9.** Cf. p. 50, note 7.

d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus[1] et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part.

66. Je le sais, *Théobalde*[2], vous êtes vieilli[3]; mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus poète ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage que méchant[4] auteur, que vous n'avez plus rien de naïf[5] et de délicat dans la conversation? Votre air libre et présomptueux me rassure et me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais et peut-être meilleur : car, si à votre âge vous êtes si vif et si impétueux, quel nom, Théobalde, fallait-il vous donner dans votre jeunesse, et lorsque vous étiez la *coqueluche*[6] ou l'entêtement[7] de certaines femmes qui ne juraient que par vous et sur votre parole, qui disaient : « Cela est délicieux; qu'a-t-il dit? » (Éd. 6.)

67. L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur[8], rarement avec assez d'attention; tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique[9] sans le moindre égard pour les raisonnements d'autrui; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de[10] celle que l'on cherche. Qui pourrait écouter ces sortes de conversations et les écrire ferait voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite[11].

1. Compris; **2.** Les clefs désignent généralement le poète Benserade, quelquefois Boursault ou Thomas Corneille. Benserade avait soixante-dix-huit ans lorsque parut ce portrait; il mourut quelques mois après dans sa maison de Chantilly. Poète précieux, familier de l'hôtel de Rambouillet, auteur de tragédies, de comédies, de ballets et d'une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux; **3.** Vous vous dites vieilli; **4.** Mauvais; **5.** Naturel; **6.** Anciennement, sorte de capuchon que portaient les femmes. C'est pourquoi on disait : *il est la coqueluche des femmes* dans le sens de : les femmes sont coiffées de lui; **7.** Engouement. *Être entêté de quelque chose :* n'avoir que cette chose en tête. « Je suis entêtée du P. Bourdaloue », dit Mme de Sévigné (5 mars 1683); **8.** Ardeur vive mais passagère; **9.** Développe; **10.** On ne s'est pas mis d'accord sur; **11.** Comp. La Rochefoucauld (*Maximes*, 139) : « Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit... » Et Montaigne parlant des discussions confuses (*De l'art de conférer*, III, 8) : « L'un va en orient, l'autre en occident; ils perdent le principal et l'écartent dans la presse des incidents. Au bout d'une heure de tempête, ils ne savent ce qu'ils cherchent... Qui se prend à un mot et une similitude; qui ne sent plus ce qu'on lui oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suivre, non pas à vous... »

74. *Hermagoras* ne sait pas qui est roi de Hongrie[1]; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême[2]. Ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini[3]; combats, sièges, tout lui est nouveau; mais il est instruit de la guerre des Géants[4], il en raconte le progrès[5] et les moindres détails; rien ne lui est échappé[6]; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le babylonien et l'assyrien; il connaît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point; il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes[7]. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III? il néglige du moins de rien[8] connaître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière. « Quelles minuties! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad[9], lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS et de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite, et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis ou, selon quelques-uns, Sérimaris, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole : si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée[10] comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider; il vous révélera que Nembrot était gaucher et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe[11] ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il

1. En 1526, la Hongrie envahie par les Turcs se donne aux Habsbourg; fin octobre 1687, les États de Presbourg déclarent la couronne héréditaire dans la maison d'Autriche; **2.** En 1526, Ferdinand, frère de Charles-Quint, devient roi de Bohême; en 1618, la noblesse de Bohême se révolte contre les Habsbourg, mais les révoltés sont écrasés à la Maison-Blanche, près de Prague, en 1620; **3.** Guerre de Flandre (1667-1668). Guerre de Hollande (1672-1678); **4.** Les *Géants* ou Titans soutinrent une lutte terrible contre Zeus pour défendre la royauté de leur frère Kronos; **5.** Marche; **6.** Cf. p. 26, note 6; **7.** Exagération caricaturale; **8.** Quoi que ce soit; **9.** La Bruyère a peut-être emprunté ces noms à l'*Histoire du monde* de Chevreau (1686). Il a choisi à dessein les noms les plus barbares; **10.** Féminine; **11.** Un des Artaxerxès.

avait une main plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche[1]. (Éd. 5.)

75. Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Æschine foulon, et *Cydias*[2] bel esprit : c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons[3] qui travaillent sous lui; il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à[4] faire une élégie; une idylle est sur le métier, c'est pour *Crantor*, qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous? il réussit également en l'un et en l'autre; demandez-lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir[5]. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux qui, convenant de principes et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments[6], il n'ouvre la bouche que pour contredire. « Il me semble, dit-il gracieusement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites, » ou :

1. Comp. Malebranche (*Recherche de la vérité*, IV, 7, 1674-1675) : « ... Ils ne savent pas la généalogie des princes qui règnent présentement, et ils recherchent avec soin celle des hommes qui sont morts il y a 4 000 ans. Ils négligent d'apprendre les histoires de leur temps les plus communes, et ils tâchent de savoir exactement les fables et les fictions des poètes. Ils ne connaissent pas même leurs propres parents; mais si vous le souhaitez ils vous apporteront plusieurs autorités pour vous prouver qu'un citoyen romain était allié d'un empereur et d'autres choses semblables... etc. » (Voir tout le chapitre.) Toutes les clefs désignent le P. Paul Pezron, bénédictin, auteur de *l'Antiquité des temps rétablie et défendue contre les juifs et les nouveaux chronologistes* (1687). Mais en réalité ici (et ailleurs) La Bruyère a moins observé qu'imaginé. Il est parti des remarques de Malebranche et s'est efforcé de donner aux abstractions une forme concrète et vivante; **2.** Les clefs sont muettes, mais l'abbé Trublet dit que son oncle Fontenelle s'était parfaitement reconnu dans ce portrait, et en avait toujours gardé rancune à La Bruyère. Fontenelle avait trente-sept ans en 1694; **3.** Ouvriers dans les anciennes corporations; **4.** Lui a fait prendre l'engagement de; **5.** Fontenelle avait fait pour Thomas Corneille la plus grande partie de *Psyché* (1678) et de *Bellérophon* (1679); pour Donneau de Visé la comédie de *la Comète* (1681); pour Beauval *l'Éloge de Perrault*, publié en 1688...; des chapitres de divers romans et bon nombre de petites pièces en prose et en vers... « Il compose des préfaces, ou des discours, pour des magistrats » (Servois); **6.** Cf. p. 11, note 6.

« Je ne saurais être de votre opinion, » ou bien : « Ç'a été autrefois mon entêtement[1] comme il est le vôtre; mais... Il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer... » et il en ajoute une quatrième : fade discoureur qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée qu'il cherche quelques femmes[2] auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions, car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule; il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle[3] que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque[4], se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite[5], et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion; uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère[6], il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes : il se met, en ce cas, à la tête de[7] ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est, en un mot, un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même[8]. (Éd. 8.)

76. C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique : celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment[9].

78. Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

82. *Nicandre* s'entretient avec *Élise* de la manière douce et complaisante[10] dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en[11] fit choix jusqu'à sa mort : il a déjà dit qu'il regrette

1. P. 57, note 7; **2.** Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) sont un livre d'astronomie, aimable et spirituel, à l'usage des femmes du monde; **3.** Réunion mondaine; **4.** Note de La Bruyère : « Philosophe et poète tragique »; **5.** Fontenelle a écrit des *Dialogues des morts* (1683), des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), des *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, des *Poésies pastorales* avec un *Discours sur la nature de l'églogue* (1688); **6.** Les modernes, en particulier Ch. Perrault; **7.** En tête de; **8.** La Bruyère n'aimait pas Fontenelle, qui soutenait les modernes, et qui l'avait combattu à l'Académie; **9.** Avec plus de naturel et d'indifférence; **10.** Cf. p. 53, note 5; **11.** Cf. p. 22, note 10.

qu'elle ne lui ait pas laissé des enfants, et il le répète; il parle des maisons qu'il a à la ville, et bientôt d'une terre qu'il a à la campagne; il calcule le revenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtiments, en décrit la situation, exagère la commodité des appartements, ainsi que la richesse et la propreté[1] des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages; il se plaint que sa femme n'aimait point assez le jeu et la société. « Vous êtes si riche, lui disait l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendrait votre domaine? — On me croit, ajoute-t-il, plus de bien que je n'en possède. » Il n'oublie pas son extraction et ses alliances : « Monsieur le Surintendant, qui est mon cousin; Madame la Chancelière, qui est ma parente », voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches et de ceux même qui sont ses héritiers : « Ai-je tort? dit-il à Élise; ai-je grand sujet de leur vouloir du bien? » et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé faible et languissante, et il parle de la cave[2] où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux[3] à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Élise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant. On annonce, au moment qu'il parle, un cavalier[4], qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se lève déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier. (Éd. 5.)

83. Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé[5].

1. Élégance; 2. Caveau; 3. Obligeant; 4. « Gentilhomme qui porte l'épée » (*Dict. Richelet*, 1680); 5. Le mot a, au XVIIe siècle, un sens beaucoup plus fort qu'aujourd'hui.

VI. — DES BIENS DE FORTUNE[1]

1. Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcôves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage[2], mettre un duc dans sa famille et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents.

2. Une grande naissance ou une grande fortune annonce[3] le mérite et le fait plus tôt remarquer.

3. Ce qui disculpe le fat[4] ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu et aussi grand qu'il croit l'avoir. (Éd. 4.)

7. Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru[5] »; s'il réussit, ils lui demandent sa fille[6]. (Éd. 7.)

11. N***, avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse, avec un vestibule et une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un et se morfondre, qu'il paraisse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point : quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de[7] lui-même quelque chose qui approche de la considération. (Éd. 4.)

12. Je vais, *Clitiphon*, à votre porte; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fusse ni votre client[8] ni votre fâcheux[9]! Vos

1. Hasard; **2.** Train de maison; **3.** Signale, attire l'attention sur. Comp. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 322) : « Que la noblesse est un grand avantage, qui dès dix-huit ans met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. C'est trente ans gagnés sans peine »; **4.** Cf. p. 23, note 1; **5.** « Terme populaire qui se dit des gens mal faits, mal bâtis et incommodés soit en leur personne, soit en leur fortune » (*Dict. Furetière*, 1690). « Pauvre malheureux qui fait pitié » (*Dict. Richelet*, 1680); **6.** Mme de Sévigné, mariant son fils à la fille du fermier Saint-Amand, disait : « Il faut bien quelquefois fumer ses terres. » Le maréchal de Lorges, en 1676, le duc de Gesvres et Tourville en 1690, Cossé, grand panetier de France en 1692, etc., épousent des filles de riches financiers. Ces mésalliances sont fréquentes : preuve de la décadence de la vieille noblesse, indice d'une profonde transformation sociale. Voir *Lange* (pp. 180-182); **7.** Au sujet de; **8.** A Rome, on appelait *client* le protégé d'un puissant patricien; **9.** Importun.

esclaves me disent que vous êtes enfermé et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure[1] entière; je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre? Vous enfilez[2] quelques mémoires, vous collationnez[3] un registre, vous signez, vous paraphez[4]. Je n'avais qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre : oui ou non. Voulez-vous être rare[5]? rendez service à ceux qui dépendent de vous, vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir[6]. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour; vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps[7], ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. J'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche par la connaissance de la vérité à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer[8] en m'attendant; passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez : que voulez-vous que je fasse pour vous? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne saurait apprivoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine : que dis-je? on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial[9] comme une borne au coin

1. Dans une heure; **2.** Vous lisez une série de mémoires; **3.** *Collationner* : vérifier par comparaison; **4.** *Parapher* : signer en marge les additions et les ratures; **5.** La Bruyère joue sur le double sens du mot : *a*) difficile à rencontrer; *b*) extraordinaire; **6.** L'infinitif précédé de *par* traduit le gérondif latin. La Fontaine (*Fables*, III, 17) :

> Mais ne confondons point, par trop approfondir
> Leurs affaires avec les vôtres.

Mme de Sévigné : « Je rendais mon voyage inutile par être trop court » Haase (§ 85 C); **7.** *Phédon, Phèdre*, ou *République* ; **8.** Au XVIIe siècle l'infinitif précédé d'une préposition n'a pas nécessairement le même sujet que le verbe principal. « Rends-le-moi sans te fouiller », dit Harpagon à La Flèche (*l'Avare*, I, III). Haase (85 D); **9.** D'un abord facile (littéralement : qu'on rencontre aux carrefours, qui court les rues).

des places; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu[1], habillé, sain ou malade; il ne peut être important, et il ne le veut point être. (Éd. 8.)

14. Les P. T. S.[2] nous font sentir toutes les passions[3] l'une après l'autre : l'on commence par le mépris à cause de leur obscurité; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois[4], et on les respecte; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion[5].

15. *Sosie*[6] de la livrée[7] a passé par une petite recette à une sous-ferme, et par les concussions, la violence et l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade[8]; devenu noble par une charge, il ne lui manquait que d'être homme de bien : une place de marguillier[9] a fait ce prodige.

16. *Arfure* cheminait[10] seule et à pied vers le grand portique de Saint***, entendait de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur[11] qu'elle ne voyait qu'obliquement et dont elle perdait bien des paroles; sa vertu était obscure et sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le *huitième denier*[12] : quelle monstrueuse fortune en moins de six années! Elle n'arrive à l'église que dans un char; on lui porte une lourde queue[13]; l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place; elle le voit de front, n'en[14] perd pas une seule parole ni le moindre geste. Il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser; tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

17. L'on porte *Crésus* au cimetière : de toutes ses immenses richesses, que le vol et la concussion lui avaient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chère, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer; il est mort

1. En déshabillé. Mme de Sévigné (20 février 1671) : « Guitaut était nu en chemise avec des chausses »; **2.** Les *partisans*, c'est-à-dire les financiers qui prennent à ferme le recouvrement des impôts « et font des *partis* » (des contrats forfaitaires). On disait : le parti du tabac, dans le sens de : la ferme du tabac; **3.** Sentiments; **4.** Il y avait, en effet, parmi eux quelques honnêtes gens; V. *Lange* (p. 191); **5.** Il arrive souvent que des financiers sont arrêtés, emprisonnés, condamnés à d'énormes amendes, aux galères; quelques-uns sont pendus; V. *Lange* (pp. 186-190); **6.** Nom d'esclave dans les comédies latines, par exemple dans l'*Amphitryon* de Plaute; **7.** Beaucoup d'hommes d'affaires avaient d'abord été laquais; V. *Lange* (pp. 155-160); **8.** Rang; **9.** Administrateur des biens de la paroisse; **10.** Le mot est un peu vieux, dit le *Dictionnaire* de Richelet en 1680. Il est fort à la mode, dit le P. Bouhours en 1693; **11.** Docteur en théologie; **12.** Dans la société fermière du *huitième denier*. C'était un impôt de 12,5 p. 100 établi en 1672, sur les détenteurs de biens ecclésiastiques; **13.** « On ne doit porter la queue qu'aux personnes de qualité; cependant il y a des femmes de partisans qui sont si sottes que de se faire porter la queue » (*Dict. Richelet*, 1680); **14.** Cf. p. 22, note 10.

insolvable, sans biens et ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vu chez lui ni julep[1], ni cordiaux, ni médecins, ni le moindre docteur qui l'ait assuré de son salut[2].

18. *Champagne*[3], au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery[4], signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait. Il est excusable : quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim[5]?

19. *Sylvain*, de ses deniers, a acquis de la naissance et un autre nom; il est seigneur[6] de la paroisse où ses aïeuls payaient la taille[7]; il n'aurait pu autrefois entrer page chez *Cléobule*, et il est son gendre[8]. (Éd. 4.)

20. *Dorus*[9] passe en litière par la voie *Appienne*[10], précédé de ses affranchis et de ses esclaves, qui détournent le peuple et font faire place; il ne lui manque que des licteurs. Il entre à *Rome* avec ce cortège, où il semble triompher de[11] la bassesse[12] et de la pauvreté de son père *Sanga*. (Éd. 4.)

21. On ne peut mieux user de sa fortune que fait[13] *Périandre :* elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité; déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même[14] : « Un homme de ma sorte », il passe à[15] dire : « Un homme de ma qualité[16] »; il se donne pour tel et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe : un dorique[17] règne dans tous ses dehors[18]; ce n'est pas une porte, c'est un portique; est-ce la maison d'un particulier? est-ce un temple? le peuple s'y trompe. Il est le

1. Potion calmante; **2.** Certaines clefs désignent Aubert « fameux partisan du temps de M. Fouquet, que l'on tenait riche de plus de trois millions. Il a été taxé à la Chambre de justice en 1666, et enfin est mort malheureux dans un grenier »; **3.** Nom de laquais; **4.** *Avenay* et *Sillery* sont en Champagne. Le vin de Champagne, qui n'était pas alors un vin mousseux, était très apprécié; **5.** Cf. XI. § 128, et notes; **6.** « Celui qui a haute justice dans une paroisse »; **7.** Contribution personnelle et foncière, payée par les roturiers. « Les officiers de la maison du roi, les ecclésiastiques, les gentilshommes ne sont point taillables » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Toutes les clefs désignent Gorge « fameux partisan, qui a acheté le marquisat d'Entragues dont il a pris le nom. Il est natif de Nantes, a fait fortune au tabac en Bretagne sous M. Fouquet, a de grands biens et enfin a épousé (1685) Mlle de Valençay, fille du marquis de ce nom ». Cf. Boileau (*Satire X*, éd. Cahen, p. 173, notes); **9.** Nom d'esclave de la comédie latine; **10.** Il faut sans doute comprendre le Cours-la-Reine; **11.** *Triompher de :* recevoir les honneurs du triomphe après une victoire sur; **12.** Basse condition; **13.** Cf. p. 26, note 1 *b*; **14.** Cf. p. 25, note 8; **15.** Il en vient à; **16.** Noblesse; **17.** Un portique d'ordre dorique; **18.** Façades.

seigneur dominant[1] de tout le quartier; c'est lui que l'on envie et dont on voudrait voir la chute; c'est lui dont la femme, par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les dames[2] du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément[3] dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son père, si vieux et si caduc, n'est-il mort il y a vingt ans et avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Périandre! Comment pourra-t-il soutenir[4] ces odieuses pancartes[5] qui déchiffrent[6] les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les héritiers? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne[7], clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un *noble homme*, et peut-être un *honorable homme*, lui qui est *messire*[8]? (Éd. 5.)

23. Si certains morts revenaient au monde, et s'ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées[9], avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle[10]?

26. Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix[11] autres bénéfices; tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or[12]. Il y a ailleurs six vingts familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain; leur pauvreté est extrême et honteuse. Quel partage! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir[13]?

1. Titulaire d'un « fief dominant », dont relèvent des « fiefs servants »; **2.** *Dame :* « femme de gentilhomme » (*Dict. Furetière*, 1690); **3.** Le mot s'employait pour les bâtiments ou les charpentes qui perdent leur solidité première : « Ce bâtiment-là se dément » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Supporter avec patience et courage; **5.** Note de La Bruyère : « Billets d'enterrement »; **6.** Révèlent; **7.** Méchante; **8.** *Noble homme* était le titre que dans les contrats prenaient les bourgeois de quelque importance; *honorable homme*, celui que prenaient les petits bourgeois, les marchands, les artisans; et *messire* celui qui était réservé aux personnes de qualité (Servois); **9.** Terre titrée : « terre qui a le titre de duché, de marquisat, de comté, etc. » (*Dict. Acad.*, 1694); **10.** V. *Lange* (pp. 172-173); **11.** Le cumul des bénéfices, bien qu'interdit par le Concile de Trente, était fréquent; V. *Lange* (p. 308); **12.** Note de La Bruyère : « Louis d'or »; **13.** Une vie future. (Il ne s'agit pas d'un nouvel ordre de choses dans ce monde : La Bruyère n'est pas un révolutionnaire.) Toutes les clefs désignent Le Tellier, archevêque de Reims, abbé de Breteuil, de Lagny, de Saint-Bénigne de Dijon, de Saint-Étienne de Caen, de Saint-Remi de Reims, de Bonnefontaine. Il avait quarante-cinq ans en 1687.

32. Si l'on partage la vie des P. T. S.[1] en deux portions égales, la première, vive et agissante est toute occupée à vouloir affliger[2] le peuple, et la seconde, voisine de la mort, à se déceler[3] et à se ruiner les uns les autres[4]. (Éd. 4.)

33. Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soutenir la sienne ni assurer avant sa mort celle de sa femme et de ses enfants; ils vivent cachés et malheureux[5]; quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet; vous tenez table[6], vous bâtissez; mais vous conservez par reconnaissance le portrait de votre bienfaiteur, qui a passé, à la vérité, du cabinet[7] à l'antichambre[8] : quels égards! il pouvait aller au garde-meuble[9]. (Éd. 4.)

40. Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante; l'on bâtit dans sa vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.

43. Le marchand fait des montres[10] pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire; il a le cati[11] et les faux jours afin d'en cacher les défauts et qu'elle paraisse bonne; il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut; il a des marques fausses et mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son prix; un mauvais aunage, pour en livrer le moins qu'il se peut; et il a un trébuchet[12], afin que celui à qui il l'a livrée la lui paie en or qui soit de poids. (Éd. 8.)

44. Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses...

47. Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments, ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre et les saisons pour fournir

1. Cf. § 14; **2.** Abattre, ruiner; **3.** Dénoncer; **4.** V. *Lange* (pp. 185-186); **5.** Peut-être La Bruyère songe-t-il à la femme et aux enfants de Fouquet qui vivaient à Moulins presque dans l'indigence; **6.** « On dit qu'un homme *tient table* quand il a à son ordinaire plusieurs couverts pour les étrangers et écornifleurs » (*Dict. Furetière*, 1690); **7.** « Petit lieu retiré où l'on étudie et où l'on serre ce qu'on a de plus précieux » (*ibid*); **8.** Pièce qui précède la chambre du maître du logis (Cf. p. 53, note 3); **9.** Grenier; **10.** *Montre* : « se dit parmi les marchands de l'exposition de leurs marchandises, l'une après l'autre, aux acheteurs » (*Dict. Furetière*, 1690); **11.** Apprêt, lustre donné aux étoffes de laine; **12.** Petite balance avec laquelle on pesait les pièces d'or pour s'assurer qu'elles n'étaient pas fausses ou rognées; les pièces qui avaient le poids voulu étaient dites trébuchantes.

à sa délicatesse; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles[1]. Tienne qui voudra contre[2] de si grandes extrémités; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux ni heureux : je me jette et me réfugie dans la médiocrité[3]. (Éd. 5.)

49. ... S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage[4]... (Éd. 7.)

56. Si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendaient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription! Il n'y aurait plus de rappel[5]. Quel ton, quel ascendant[6] ne prennent-ils pas sur les savants[7]! quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs*[8] que leur mérite n'a ni placés[9] ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement! Il faut l'avouer, le présent est pour les riches et l'avenir pour les vertueux et les habiles[10]. HOMÈRE est encore et sera toujours; les receveurs de droits, les publicains[11], ne sont plus; ont-ils été? leur patrie, leurs noms sont-ils connus? Y a-t-il eu dans la Grèce des partisans? Que sont devenus ces importants personnages qui méprisaient Homère, qui ne songeaient dans[12] la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendaient pas le salut, ou qui le saluaient par son nom[13], qui ne daignaient pas l'associer à leur table, qui le regardaient comme un homme qui n'était pas riche et qui faisait un livre? Que deviendront les *Fauconnets*[14]? Iront-ils aussi loin dans la postérité que DESCARTES, *né Français et mort en Suède*[15]? (Éd. 5.)

1. Comp. Bossuet : « Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre le cœur et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable, si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de la table?... Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence a assigné la vie sur ce fonds? » (*IIe Sermon pour le jour de la Pentecôte*, 1661); V. *Lange* (p. 205 et suiv.); **2.** *Tenir contre :* supporter; **3.** Condition moyenne; **4.** La Bruyère reprend un lieu commun de la morale antique, fréquemment développé par Cicéron et Sénèque; **5.** « Pardon qu'on accorde aux disgraciés et aux condamnés » (*Dict. Furetière*, 1690); **6.** Air de supériorité; **7** Cf. p. 32, note 10; **8.** Misérables; **9.** A qui leur mérite n'a pas donné un emploi; **10.** Cf. p. 11, note 5; **11.** Fermiers des impôts, dans l'empire romain; **12.** Sur; **13.** Familièrement; **14.** Jean Fauconnet était le prête-nom d'une société qui avait réuni, entre 1681 et 1687, plusieurs fermes jusque-là distinctes, moyennant un versement annuel de 56 millions; **15.** Descartes était mort à Stockholm en 1650. A l'époque où écrit La Bruyère, l'enseignement de la philosophie cartésienne est encore interdit dans l'Université, mais il y a des tolérances; en 1690 on laisse paraître après dix-huit ans d'attente un grand traité de Pierre Régis, véritable somme de la philosophie cartésienne, à la seule condition que le nom de Descartes ne figure pas au titre.

58. Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre; curieuses[1] et avides du denier dix[2]; uniquement occupées[3] de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais[4] ou sur le décri[5] des monnaies, enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

60. Pendant qu'*Oronte* augmente avec ses années son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève[6], croît, s'embellit et entre dans sa seizième année; il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme sans naissance, sans esprit et sans le moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux[7].

64. Jeune, on conserve pour sa vieillesse; vieux, on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paie de superbes funérailles et dévore le reste. (Éd. 5.)

68. Triste condition de l'homme et qui dégoûte de la vie : il faut suer, veiller, fléchir, dépendre[8], pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches; celui qui s'empêche de souhaiter que son père y[9] passe bientôt est homme de bien. (Éd. 5.)

72[10]. Une tenue d'États[11] ou les chambres assemblées[12] pour une affaire très capitale n'offrent point aux yeux rien[13] de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent un grand jeu; une triste[14] sévérité règne sur leurs visages; implacables l'un pour l'autre et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions : le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle et y

1. Soucieuses; **2.** Intérêt de 10 p. 100; **3.** Préoccupées; cf. p. 15, note 1; **4.** Dévalorisation; **5.** « Cri public par lequel on défend l'usage de quelque monnaie... » Les pièces *décriées* n'avaient plus cours légal et ne pouvaient qu'être vendues au poids du métal. Racine écrit à son fils : « On croit tous les jours ici être à la veille d'un décri, et cela cause le plus grand désordre du monde, les marchands ne voulant presque rien vendre, ou vendant extrêmement cher »; **6.** Est élevé; **7.** Comp. *l'Avare* (I, IV); **8.** Vivre dans la dépendance des puissants; **9.** Par l'agonie; **10.** Les §§ 71-75 sont consacrés à la passion du jeu; **11.** *Etats* : « assemblées qui se font en quelques provinces afin d'ordonner elles-mêmes des contributions qu'elles doivent faire » (*Dict. Furetière*, 1690); **12.** *Chambres assemblées* : « se dit de toute la Grande Chambre réunie pour des affaires importantes avec tous ses présidents et tous ses conseillers » (*ibid*); **13.** Quelque chose; **14.** Sombre.

décide souverainement; ils l'honorent tous par un silence profond et par une attention dont ils sont partout ailleurs fort incapables : toutes les passions, comme suspendues, cèdent à une seule; le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant[1], ni même dévot. (Éd. 6.)

78. Ni les troubles, *Zénobie*[2], qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande Reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents[3] ouvriers[4]; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie[5] sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières[6], achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune[7]. (Éd. 8.)

79. Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux, vous enchantent et vous font récrier[8] d'une première vue

1. Désireux de plaire; 2. *Zénobie*, reine de Palmyre; après l'assassinat de son second mari Odenat, elle fit la guerre aux Romains (267-272), fut vaincue par l'empereur Aurélien et emmenée prisonnière à Rome. Les ruines de Palmyre avaient été retrouvées en 1691; 3. Cf. p. 22, note 1; 4. Cf. p. 16, note 2; 5. Activité; 6. Il s'agit d'un partisan enrichi par la perception des droits de péage; 7. Gourville achète et embellit à grands frais le château de Saint-Maur qui avait appartenu à Condé; bientôt Rambouillet, Chenonceaux, anciennes maisons royales, seront achetés par des financiers; V. *Lange* (pp. 172-174); 8. Vous font *vous* récrier.

sur une maison si délicieuse et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous; il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit. Ses créanciers l'en ont chassé, il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois; et il est mort de saisissement. (Éd. 4.)

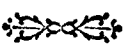
83. *Giton*[1] a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac[2] haut, la démarche ferme et délibérée[3]; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche : tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse[4] ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite[5]. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau[6] sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin[7], politique[8], mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit : il est riche. (Éd. 6.)

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé[9], le corps sec et le visage maigre; il dort peu et d'un sommeil fort léger : il est abstrait[10], rêveur[11], et il a avec de l'esprit[12] l'air d'un stupide[13]; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'évé-

1. Faguet a commenté les deux portraits de *Giton* et de *Phédon* (*En lisant les beaux vieux livres*, pp. 147-152); **2.** Cf. p. 29, note 9; **3.** *Délibéré* : « résolu, hardi » (*Dict. Furetière*, 1690); **4.** Corrige; **5.** *Débiter* : raconter, exposer, sans nuance péjorative. « Dans tous les siècles, dit Bourdaloue, ils ont renouvelé les mêmes défenses, débité les mêmes maximes, prononcé les mêmes arrêts »; **6.** Un homme pouvait garder son chapeau en société, sauf devant les dames et devant le roi; **7.** Incrédule; **8.** *Politique* : qui prétend connaître l'art de la politique et les secrets des affaires. Comp. *Sir Politick would be* dans la comédie de Saint-Évremond; **9.** Marqué de rougeurs et de boutons; **10.** Cf. p. 15, note 7; **11.** Préoccupé. *Rêver* : réfléchir profondément. On disait : « Il n'y a que les rêveurs qui réussissent à l'invention des machines, à la résolution des problèmes » (*Dict. Furetière*, 1690); **12.** Cf. p. 11, note 7; **12.** Cf. XII, § 49 : « Le stupide est un sot qui ne parle point... »

nements qui lui sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux[1], scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde; il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées[2] et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler[3] sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège, il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins[4] sur les affaires publiques, chagrin[5] contre le siècle, médiocrement prévenu des[6] ministres et du ministère; il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre. (Éd. 6.)

1. Consciencieux jusqu'à la superstition. Fontenelle dit du médecin Fagon : « Sa santé, ou plutôt sa vie ne se soutenait que par une extrême sobriété, par un régime presque *superstitieux* et il pouvait donner pour preuve de son habileté qu'il vivait »; **2.** Encombrées; **3.** « Se glisser doucement et sans bruit » *(Dict. Richelet,* 1680); **4.** La 6e édition ajoute : avec ses amis; **5.** Mécontent, aigri; **6.** En faveur des.



VII. — DE LA VILLE

1. L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours[1] ou aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point et dont l'on se moque.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revue[2] l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; et, selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne. (Éd. 7.)

9. Les *Crispins*[3] se cotisent et rassemblent dans leur famille jusqu'à six chevaux pour allonger un équipage qui, avec un essaim de gens de livrée où[4] ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes[5], et aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason*, qui se ruine, et avec *Thrason*, qui veut se marier, et qui a consigné[6]. (Éd. 4.)

10. J'entends dire des *Sannions*[7] : « Même nom, mêmes armes; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche; ceux-là portent les armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel[8], et les autres d'une bordure dentelée. » Ils ont avec les BOURBONS, sur une même couleur, un même

1. Le Cours-la-Reine. « Cette promenade, dit Germain Brice dans sa *Description de Paris*, amène en été tout ce qu'il y a de beau monde à Paris; on y compte souvent jusqu'à sept ou huit cents carrosses qui se promènent dans le plus bel ordre du monde et sans s'embarrasser les uns dans les autres »; **2.** *Passer en revue* signifiait alors soit inspecter, soit être inspecté; **3.** *Crispin* est un nom de valet; **4.** Pour lequel; **5.** La route de Vincennes était une promenade très fréquentée en été. « On est sûr, dit un contemporain en parlant des magistrats élégants, de les trouver au Cours dans la saison, à Vincennes dans le mois de juin, aux Tuileries tous les jours », Brillon (*le Théophraste moderne*); **6.** Note de La Bruyère : « Déposé son argent au trésor public pour une grande charge »; **7.** *Sannio* est un nom de valet dans la comédie latine. Toutes les clefs nomment les Leclerc de Lesseville, descendants d'un marchand parisien, fils lui-même d'un tanneur de Meulan, et tous magistrats. « Ils vivent tous de fort bonne intelligence, dit une des clefs, portant les mêmes livrées qu'ils renouvellent tous ensemble... Ils ont pour armes, trois croissants d'or en champ d'azur. La branche cadette a chargé son écu d'un lambel... »; **8.** Brisure dont les puînés chargent en chef les armes de leur famille (un filet avec trois denticules).

métal; ils portent comme eux deux et une; ce ne sont pas des fleurs de lis, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, et ils les ont communes avec de grands seigneurs qui en sont contents; on les voit sur les litres[1] et sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pilier[2] de leur haute justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui méritait le bannissement; elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles et sur les serrures, elles sont semées sur les carrosses; leurs livrées ne déshonorent point leurs armoiries. Je dirais volontiers aux Sannions : « Votre folie est prématurée, attendez du moins que le siècle s'achève sur votre race; ceux qui ont vu votre grand-père, qui lui ont parlé, sont vieux et ne sauraient plus vivre longtemps; qui pourra dire comme eux : « Là il étalait[3], et vendait très cher? » (Éd. 5)...

Un autre[4] avec quelques mauvais chiens aurait envie de dire : *Ma meute;* il sait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser-courre[5], il entre dans le fort[6], se mêle avec les piqueurs, il a un cor; il ne dit pas comme *Ménalippe :* « Ai-je du plaisir? » il croit en avoir; il oublie lois et procédure, c'est un Hippolyte[8]. *Ménandre*, qui le vit hier sur[9] un procès qui est en ses mains, ne reconnaîtrait pas aujourd'hui son rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa chambre[10], où l'on va juger une cause grave et capitale? Il se fait entourer de ses confrères; il leur raconte comme[11] il n'a point perdu le cerf de meute[12], comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étaient en défaut[13] ou après ceux des chasseurs qui prenaient le change[14]; qu'il a vu donner les six chiens. L'heure presse, il achève de leur parler des abois[15] et de la curée, et il court s'asseoir avec les autres pour juger. (Éd. 7.)

1. *Litre* (s. f.) : bande noire tendue aux obsèques d'un grand personnage soit à l'intérieur, soit en dehors de l'église et portant les armoiries du défunt; **2.** « Poteau qu'un haut seigneur justicier fait élever au carrefour pour marque de sa seigneurie (*Dict. Furetière*, 1690); **3.** *Etaler :* avoir un étalage; **4.** Les clefs nomment le président Le Coigneux, frère de Bachaumont, mort en 1686. « Il aimait beaucoup la chasse dont il avait un gros équipage à sa terre de Mortefontaine... » Sur ce personnage et sa famille, voir Tallemant des Réaux (éd. G. Mongrédien, IV, p. 5 et suiv.); **5.** Endroit où on découple les chiens; **6.** Le plus épais du bois et des buissons; **7.** Allusion à un mot de Jérôme de Nouveau, surintendant des postes, mort en 1665 : » Ce Nouveau, dit Tallemant des Réaux, au commencement qu'il eut équipage de chasse, courant un cerf demanda à son veneur : « Dites-moi, ai-je bien du plaisir à cette heure? » **8.** *Hippolyte*, fils de Thésée, célèbre par son culte exclusif pour Artémis, déesse chasseresse; **9.** Au sujet de; **10.** Une des chambres du parlement; **11.** Comment; **12.** Celui que les chiens doivent poursuivre; **13.** *Etre en défaut :* perdre les voies de la bête; **14.** *Prendre le change :* poursuivre un autre cerf rencontré; **15.** Moment où le cerf, serré par les chiens qui aboient, est à l'extrémité.

12. *Narcisse* se lève le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants[1] ou aux Minimes[2], il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de*** pour un tiers[3] ou pour un cinquième à l'hombre ou au reversi[4]; là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or[5]. Il lit exactement la *Gazette de Hollande* et le *Mercure galant*[6]; il a lu Bergerac[7], des Marets[8], Lesclache[9], les *Historiettes* de Barbin[10], et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la Plaine[11] ou au Cours[12], et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier, et il meurt ainsi après avoir vécu.

15. Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire; il ne l'imite en aucune manière dans ees dehors agréables et caressants[13] que quelques courtisans, et surtout les femmes, y ont naturellement pour un homme de mérite, et qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ni de ses contrats ni de ses ancêtres; elles le trouvent à la cour, cela leur suffit; elles le souffrent, elles l'estiment; elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage : comme elles regorgent de train, de splendeur et de dignités, elles se délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu. Une femme de ville entend-elle le bruissement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle pétille[14] de goût[15] et de complaisance[16] pour quiconque est dedans, sans le connaître; mais

1. Rue Saint-Honoré, près du Louvre; **2.** Au Marais, près de la place Royale, aujourd'hui place des Vosges; **3.** Troisième; **4.** Jeux de cartes en vogue au XVIIe siècle; **5.** La pistole d'or valait 11 livres; **6.** Le *Mercure galant* fut fondé par Donneau de Visé, en 1672; trimestriel d'abord, puis mensuel à partir de 1678. Chaque numéro est un volume in-12 de 300 à 400 pages. On y trouve des échos mondains, des nouvelles politiques et militaires, des dissertations sur toutes sortes de matières. La Bruyère disait : « Le *Mercure galant* est immédiatement au-dessous de rien » (I, § 46); **7.** Cyrano de Bergerac, né à Paris en 1619, mort en 1655, libertin, auteur d'une comédie, *le Pédant joué* (1654), d'une tragédie, *la Mort d'Agrippine* (1654), d'une *Histoire comique des États et empires de la Lune* (1656), et d'une *Histoire comique des États et empires du Soleil* (1662); **8.** *Desmarets de Saint-Sorlin* (1595-1676), auteur de tragi-comédies, d'une comédie *les Visionnaires* (1637), d'un poème épique, *Clovis* (1657), où il use du merveilleux chrétien, et de nombreux écrits pour défendre les thèses des modernes; **9.** *Louis de Lesclache*, mort en 1671, auteur d'un traité intitulé *les Véritables Règles de l'ortografe francèze*, d'un *Cours de philosophie expliquée en tables*, etc.; **10.** Le libraire *Barbin* vendait quantité d'historiettes (cf. p. 51, note 3) que le public nommait *barbinades*. La Bruyère juge toutes ces lectures démodées ou ridicules; **11.** La *Plaine des Sablons*, au nord-ouest de Paris, entre Neuilly et les Ternes; **12.** Cf. p. 73 note 1; **13.** Aimables. *Caresses* : amabilités; **14.** *Pétiller* : « se dit en parlant de l'émotion que donnent les passions violentes. Il pétille d'impatience, de rage, de dépit » (*Dict. Furetière*, 1690); **15.** Sympathie; **16.** Désir de plaire.

si elle a vu de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, et que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés[1] l'aient éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà dans sa chambre le cavalier[2] ou le magistrat! quelle charmante réception ne lui fera-t-elle point! ôtera-t-elle les yeux de dessus[3] lui? Il ne perd rien auprès d'elle : on lui tient compte des doubles soupentes[4] et des ressorts qui le font rouler plus mollement; elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux. (Éd. 8.)

18. L'utile et la louable pratique, de perdre en frais de noce le tiers de la dot qu'une femme apporte[5]! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas et l'entassement de choses superflues, et de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier[6], les meubles et la toilette! (Éd. 4.)

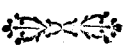
20. Pénible coutume, asservissement incommode! se chercher incessamment[7] les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite et dont il importe peu que l'on soit instruite; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir; ne sortir de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois suisses[8], une femme que l'on connaît à peine et une autre que l'on n'aime guère! Qui considérerait bien le prix du temps, et combien sa perte est irréparable, pleurerait amèrement sur de si grandes misères.

21. On s'élève[9] à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres : on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, et le blé[10] froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil[11]; on se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez à un grand nombre de bourgeois ni de gué-

1. Les clous dorés formaient un des principaux ornements des carrosses; **2.** Homme d'épée; **3.** *Dessus* et *dessous* s'emploient comme prépositions au XVIIe siècle, moins cependant à la fin du siècle qu'au début. Corneille (*Pertharite*, 259) : « J'irais dessus ses pas aux deux bouts de la terre. » Cf. Haase (§ 128 A); **4.** *Soupente* : assemblage de plusieurs larges courroies cousues l'une sur l'autre qui servent à soutenir le corps d'une voiture; **5.** Comp. Furetière (*le Roman bourgeois*, 1666) : « On a maintenant la sotte coutume de dépenser en meubles, présents et frais de noces la moitié de la dot d'une femme et quelquefois le tout »; **6.** Marchand d'étoffes de soie, d'or et d'argent, qui demeurait dans la rue des Bourdonnais; **7.** Continuellement. Boileau (*Art poétique*, III, 383) : « La vieillesse chagrine incessamment amasse »; **8.** Portiers; **9.** On est élevé; **10.** Au XVIIe siècle on emploie le mot *blé* pour toute espèce de céréales; **11.** Seigle et froment mêlés, qu'on sème et qu'on récolte ensemble.

rets, ni de baliveaux[1], ni de provins[2], ni de regains, si vous voulez être entendu : ces termes pour eux ne sont pas français; parlez aux uns d'aunage[3], de tarif ou de sou pour livre[4], et aux autres de voie d'appel[5], de requête civile[6] d'appointement[7], d'évocation[8]. Ils connaissent le monde, et encore par ce qu'il a de moins beau et de moins spécieux[9], ils ignorent la nature, ses commencements, ses progrès, ses dons et ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talents : il n'y a si vil praticien[10] qui, au fond de son étude sombre et enfumée et l'esprit occupé[11] d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos et qui fait de riches moissons; et, s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur économie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il n'y avait encore ni offices[12], ni commissions[13], ni présidents, ni procureurs; il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette. (Éd. 7.)

1. Arbres réservés dans une coupe de bois; **2.** Jeunes pousses qu'on couche en terre pour qu'elles prennent racine; **3.** *L'aune*, mesure de longueur pour les tissus, valait 1m,18; **4.** Impôt de 5 p. 100 sur les marchandises; **5.** Procédure d'appel; **6.** Voie extraordinaire admise dans certains cas déterminés par la loi, pour obtenir qu'un jugement ou un arrêt rendu en dernier ressort soit rétracté (Littré); **7.** Ordre par lequel le juge commande aux parties de déposer les pièces ou de produire les témoins; **8.** Action de la part d'un tribunal supérieur, de retenir la connaissance d'une affaire qui n'a pas subi le premier degré de juridiction ou de s'en saisir d'office (Littré); **9.** De belle apparence; **10.** Celui qui connaît la manière de procéder en justice, procureur, avocat ou greffier; **11.** Cf. p. 15, note 1; **12.** Emplois dans la justice ou les finances; **13.** *Commission :* « se prend quelquefois pour un emploi qu'on exerce comme y ayant été commis pour un temps, et alors il s'oppose à office, charge » (*Dict. Acad.*, 1694).



VIII. — DE LA COUR

1. Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour[1] : il n'y a sorte[2] de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

2. Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage; il est profond, impénétrable, il dissimule[3] les mauvais offices[4], sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions[5], dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments[6] : tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au courtisan pour sa fortune que la franchise, la sincérité et la vertu.

3. Qui peut nommer de certaines[7] couleurs changeantes et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde? De même qui peut définir la cour? (Éd. 4.)

4. Se dérober à la cour un seul moment, c'est y renoncer : le courtisan qui l'a vue le matin la voit le soir pour la reconnaître le lendemain, ou afin que lui-même y soit connu. (Éd. 4.)

7. L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours, ou sur l'escalier[8].

8. La cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs[9]. (Éd. 7.)

9. Il faut qu'un honnête homme[10] ait tâté de la cour : il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui était inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse, et où tout lui est utile, le bon et le mauvais.

1. *Savoir la cour :* connaître « l'air et la manière de vivre à la cour » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Pour la construction, comp. Molière (*le Misanthrope*, 85) : « Il n'est oreille qu'il ne lasse »; **3.** *Dissimuler :* « faire semblant de ne pas remarquer quelque chose. Dissimuler une injure » (*Dict Acad.*, 1694); **4.** « On dit rendre de mauvais offices à un homme pour dire : le desservir auprès de quelqu'un » (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Sentiments; **6.** Cf. p. 11, note 6. Comp. *Britannicus* (v. 1521-1525); **7.** Cf. p. 12, note 1; **8.** « Que ne puis-je vous donner mon expérience, écrivait Mme de Maintenon, que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! »; **9.** Ainsi s'expliquent l'ennui et le découragement des exilés, Saint-Évremond ou Bussy-Rabutin, leurs intrigues, et les supplications auxquelles ils s'abaissent pour être autorisés à revenir à la cour; **10.** Au sens du XVIIe siècle.

10. La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis[1]. (Éd. 6.)

11. L'on va quelquefois à la cour pour en revenir et se faire par là respecter du noble de sa province ou de son diocésain[2].

12. Le brodeur et le confiseur seraient superflus et ne feraient qu'une montre[3] inutile si l'on était modeste[4] et sobre; les cours seraient désertes et les rois presque seuls si l'on était guéri de la vanité et de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, et puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on[5] livre en gros aux premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté[6].

13. Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la présence du prince : à peine les puis-je reconnaître à leurs visages; leurs traits sont altérés et leur contenance est avilie. Les gens fiers et superbes[7] sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur; celui qui est honnête et modeste s'y soutient mieux, il n'a rien à réformer.

15. N*** arrive avec grand bruit[8], il écarte le monde, se fait faire place; il gratte, il heurte presque[9]; il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule. (Éd. 4.)

16. Il y a dans les cours des apparitions de gens aventuriers[10] et hardis, d'un caractère libre et familier, qui se produisent[11] eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, et qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant[12] de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté; ils percent[13] la foule et parviennent jusqu'à l'oreille du prince, à qui le courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en[14] être vu; ils ont cela de commode pour les

1. Mauvais jeu de mots; **2.** Évêque du diocèse; **3.** Cf. p. 67, note 10; **4.** Simple dans ses habits; **5.** Le roi; **6.** « Peuple singe du maître », disait La Fontaine (*les Obsèques de la lionne*, VIII, 14); **7.** Orgueilleux; **8.** La scène se passe à la porte de la chambre de Louis XIV; **9.** « Il n'est pas permis de heurter à la porte de la chambre du roi, on y gratte seulement » (*Dict. Furetière*, 1690). V. Courtin (*Nouveau Traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens*, 1671, p. 23); **10.** Le mot pouvait alors s'employer comme adjectif; **11.** S'introduisent, se présentent. « Il a trouvé un de ses amis qui l'a produit à la cour » (*Dict. Acad.*, 1694); **12.** Pendant ce temps; **13.** Se font un chemin à travers. Image militaire; **14.** Cf. p. 22, note 10.

grands qu'ils en sont soufferts sans conséquence et congédiés de même : alors ils disparaissent tout à la fois riches et décrédités; et le monde qu'ils viennent de tromper est encore prêt d'être[1] trompé par d'autres[2].

17. Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que[3] légèrement, qui marchent des épaules, et qui se rengorgent comme une femme; ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé et qui marque qu'ils se sentent au-dessus de ceux qui se trouvent présents; ils s'arrêtent, et on les entoure; ils ont la parole, président au cercle[4], et persistent dans cette hauteur ridicule et contrefaite[5] jusqu'à ce qu'il survienne un grand qui, la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les réduise à leur naturel, qui est moins mauvais. (Éd. 4.)

19. Ne croirait-on pas de *Cimon* et de *Clitandre* qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'État, et que seuls aussi ils en doivent répondre? L'un a du moins[6] les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourrait les représenter exprimerait l'empressement[7], l'inquiétude[8], la curiosité, l'activité, saurait peindre le mouvement. On ne les a jamais vu assis, jamais fixes et arrêtés. Qui même les a vus marcher? On les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse; ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part; ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine; ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et longtemps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent[9] et qui entourent le prince, mais ils l'annoncent et le précèdent; ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans; tout ce qui

1. *Prêt de* signifiait, au XVIIe siècle, *près de* ou *prêt à* ; **2.** Les clefs nomment Caretti, aventurier italien, qui s'était fait à Paris une réputation de guérisseur; riche et considéré, il se disait descendant d'une grande famille et obtint même du grand-duc de Toscane qu'il attestât sa noblesse. Il quitta la France sans avoir été ni congédié ni « décrédité ». Saint-Simon raconte son histoire; **3.** Autrement que; **4.** Réunion mondaine; **5.** Affectée; **6.** Au moins. (*L'Avare*, I, IV) : « Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles »; **7.** Hâte. sans idée d'obligeance; **8.** Agitation. *Inquiet* : remuant, sans repos. La Fontaine (VI, 5) :

L'un doux, bénin et gracieux
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude.

9. *Presser* : se mettre si près d'une personne qu'on l'incommode » (*Dict. Richelet*, 1680).

se trouve sur leur passage est en péril. Leur profession est d'être vus et revus, et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux et si utile à la république[1]. Ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut[2] y ignorer : il ne leur manque aucun des talents nécessaires pour s'avancer[3] médiocrement[4]. Gens néanmoins éveillés et alertes[5] sur tout ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenants[6], légers et précipités. Le dirai-je? ils portent au vent[7], attelés tous deux au char de la Fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir assis. (Éd. 5.)

20. Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom doit l'ensevelir sous un meilleur; mais, s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir[8] aux PRINCES LORRAINS, aux ROHANS, aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, et, s'il se peut, aux PRINCES DU SANG; ne parler que de ducs, de cardinaux et de ministres; faire entrer dans toutes les conversations ses aïeuls[9] paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme[10] et pour les croisades; avoir des salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers[11], et de tableaux de ses ancêtres et des alliés de ses ancêtres[12]; se piquer d'avoir un ancien château à tourelles, à créneaux et à mâchecoulis; dire en toute rencontre : *ma race, ma branche, mon nom* et *mes armes ;* dire de celui-ci qu'il n'est pas homme de qualité, de celle-là qu'elle n'est pas demoiselle[13]; ou, si on lui dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot[14], demander s'il est gentilhomme. Quelques-uns

1. État, aussi bien monarchique que républicain; **2.** Sans inconvénient; **3.** Réussir; **4.** Moyennement; **5.** Vigilants; **6.** *Entreprenant :* « en mauvaise part, téméraire, qui entreprend sur le droit d'autrui » (*Dict. Acad.*, 1694); **7.** *Porter le nez au vent*, ou elliptiquement *porter au vent*, se dit des animaux, et surtout des chevaux, quand ils portent la tête haute; **8.** Etre apparenté; **9.** Aïeux; **10.** Petit étendand fait d'un tissu de soie de couleur rouge tirant probablement sur l'orangé que les anciens rois de France allaient recevoir des mains de l'abbé de Saint-Denis avant de partir pour la guerre (Littré); **11.** *Quartier :* degré de descendance dans une famille noble; **12.** Saint-Simon raconte sa visite à l'évêque de Noyon, qui était un Clermont-Tonnerre : « Toute sa maison était remplie de ses armes jusqu'aux plafonds et aux planchers; des manteaux de comte et pair dans tous les lambris, sans chapeau d'évêque; des clefs partout, qui sont ses armes, jusque sur le tabernacle de sa chapelle... deux grandes cartes généalogiques avec ce titre de *Descente de la très auguste maison de Clermont-Tonnerre, des empereurs d'Orient*, et à l'autre *des empereurs d'Occident...* »; **13.** « Femme ou fille de gentilhomme » (*Dict. Furetière*, 1690). Molière (*George Dandin*, I, 1) : « Ah! qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon... à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition »; **14.** La loterie royale ne fut instituée de façon régulière qu'en 1776, mais Louis XIV fit de grandes loteries publiques. Une grande loterie fut tirée à Marly, le 5 mars 1687 : « Ce fut un épicier de Paris, dit Dangeau, qui gagna le gros lot. »

riront de ces contretemps[1], mais il les laissera rire; d'autres en feront des contes, et il leur permettra de conter; il dira toujours qu'il marche après[2] la maison régnante, et à force de le dire il sera cru[3]. (Éd. 4.)

22. L'on se couche à la cour, et l'on se lève sur[4] l'intérêt... (Éd. 6.)

23. Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer. (Éd. 6.)

30. Combien de gens vous étouffent de caresses[5] dans le particulier, vous aiment et vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, et qui, au lever[6] ou à la messe, évitent vos yeux et votre rencontre! Il n'y a qu'un petit nombre de courtisans qui, par grandeur ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul et dénué de grands établissements[7].

31. Je vois un homme entouré et suivi, mais il est en place; j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur; celui-ci est embrassé et caressé même des grands, mais il est riche; celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est savant[8] et éloquent; j'en découvre un que personne n'oublie de saluer, mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché. (Éd. 4.)

36. L'on dit à la cour du bien de quelqu'un pour deux raisons : la première, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui; la seconde, afin qu'il en dise de nous. (Éd. 4.)

40. Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir[9] : vous êtes perdu.

52. *Théonas*, abbé depuis trente ans, se lassait de l'être; on a moins d'ardeur[10] et d'impatience de se voir habillé de pourpre qu'il en avait[11] de porter une croix d'or sur sa poitrine; et parce que les grandes fêtes[12] se passaient toujours

1. Propos déplacés; **2.** Immédiatement après; **3.** Comp. Mme de Sévigné (*Lettres*, 7 janvier 1689); **4.** En songeant à; **5.** Amabilités, marques d'amitié. « Le prince a fait bien ses caresses à cet envoyé » (*Dict. Furetière*, 1690); **6.** Au lever du roi; **7.** Charges; **8.** Cf. p. 32, note 10; **9.** La Bruyère apprécie, même s'il ne peut pas toujours la pratiquer, la vertu intransigeante. Saint-Évremond, plus souple, estime qu'un honnête homme sait se tenir à mi-chemin entre la vertu rigide, qui est, dit-il, orgueil et sottise, et le « sale intérêt » : un habile courtisan peut flatter les favoris sans rien perdre de sa dignité. C'est l'éternelle opposition d'Alceste et de Philinte; **10.** Désir ardent; **11.** Nous disons : qu'il *n'en avait* ; **12.** Les nominations des évêques se faisaient à l'occasion des grandes fêtes de l'Église.

sans rien changer à sa fortune, il murmurait contre le temps présent, trouvait l'État mal gouverné et n'en prédisait rien que de sinistre. Convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les cours à qui veut s'avancer[1], il avait enfin pris son parti et renoncé à la prélature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un évêché. Rempli de joie et de confiance sur une nouvelle si peu attendue : « Vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, et qu'ils me feront archevêque ». (Éd. 8.)

55. Jeunesse du prince, source des belles fortunes. (Éd. 4.)

57. Que d'amis, que de parents naissent en une nuit au nouveau ministre! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société[2] d'études, les droits du voisinage; les autres feuillettent leur généalogie, remontent jusqu'à un trisaïeul, rappellent le côté paternel et le maternel; l'on veut tenir à[3] cet homme par quelque endroit, et l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y[4] tient, on l'imprimerait volontiers : « C'est mon ami, et je suis fort aise de son élévation, j'y doit prendre part, il m'est assez proche. » Hommes vains et dévoués[5] à la fortune, fades courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours? Est-il devenu depuis ce temps plus homme de bien, plus digne du choix que le prince en[6] vient de faire? Attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connaître? (Éd. 5.)

58. Ce qui me soutient et me rassure contre les petits dédains que j'essuie quelquefois des grands et de mes égaux, c'est que je me dis à moi-même : « Ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, et ils ont raison, elle est bien petite ; ils m'adoreraient sans doute[7] si j'étais ministre. » (Éd. 5.)

Dois-je bientôt être en place? le sait-il? est-ce en lui un pressentiment? il me prévient, il me salue. (Éd. 5.)

59. Celui qui dit : « Je dînai[8] hier à Tibur », ou : « J'y

1. Réussir; 2. Communauté; 3. Cf. p. 81, note 8; 4. Le pronom *y* peut, au XVIIe siècle, désigner des personnes. La Rochefoucauld : « Il n'y a homme du monde qui soit à vous si véritablement que j'y suis »; Haase (§ 10, II); 5. *Dévouer* : consacrer entièrement. « Il a dévoué ses enfants au service de la patrie » (*Dict. Acad.*, 1694); 6. Cf. p. 22, note 10; 7. Sans aucun doute. Corneille (*Polyeucte*, 353) :

FÉLIX

Ta vertu m'est connue.

PAULINE

Elle vaincra sans doute.

8. Déjeunai.

soupe[1] ce soir », qui le répète, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus*[2] dans les moindres conversations, qui dit : « Plancus me demandait... je disais à Plancus... », celui-là même apprend dans ce moment que son héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire : il part de la main[3], il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe[4] point une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme[5] sévère et laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'empire un ennemi. (Éd. 7.)

61. *Théodote*, avec un habit austère, a un visage comique et d'un homme qui entre sur la scène; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent[6] son visage; il est fin, *cauteleux*[7], doucereux, mystérieux; il s'approche de vous et il vous dit à l'oreille : « Voilà un beau temps, voilà un grand dégel. » S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte[8] ou à se saisir d'un papillon : c'est celle de Théodote pour une affaire de rien et qui ne mérite pas qu'on s'en remue; il la traite sérieusement, et comme quelque chose qui est capital, il agit, il s'empresse[9], il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison, elle lui a coûté beaucoup de peine[10]. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur; ils y pensent le jour, et ils y rêvent la nuit; ils montent l'escalier d'un ministre et ils en descendent[11]; ils sortent de son antichambre et ils y rentrent; ils n'ont rien à lui dire et ils lui parlent; ils lui

1. Dîne; **2.** Selon toutes les clefs, *Plancus* est Louvois, *Tibur*, la maison que Louvois avait fait bâtir à Meudon. Louvois était mort le 16 juillet 1691, quelques mois avant la publication de cet alinéa; **3.** Terme d'équitation : il part au galop; **4.** Accorde; **5.** D'homme; **6.** S'accordent avec; **7.** « Rusé, fin. Se prend toujours en mauvaise part » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Carton. (*Carte* est au singulier dans toutes les éditions du XVIIe siècle); **9.** Cf. p. 80, note 7; **10.** Comp. le portrait de Timante dans *le Misanthrope* (II, IV) :

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et sans aucune affaire est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille
Et jusques au bonjour il dit tout à l'oreille.

11. Et pourtant ils viennent de descendre.

parlent une seconde fois : les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent[1] l'orgueil, l'arrogance, la présomption; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connaissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur[2] et que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie[3] : il aime la faveur éperdument; mais sa passion a moins d'éclat, il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement; il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paraît de nouveau avec les livrées[4] de la faveur; ont-ils[5] une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue[6] pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement[7], reconnaissance; si la place d'un CASSINI[8] devenait vacante et que le suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuierait sa demande, il le jugerait digne de cette place, il le trouverait capable d'observer et de calculer, de parler de parhélies[9] et de parallaxes[10]. Si vous demandiez de Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerais ses ouvrages et je vous dirais : « Lisez et jugez »; mais, s'il est dévot ou courtisan, qui pourrait le décider sur le portrait que j'en viens de faire? Je prononcerais[11] plus hardiment sur son étoile. Oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance[12] : vous serez placé[13], et bientôt; ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier[14]. (Éd. 7.)

62. N'espérez plus de candeur[15], de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté, dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour et qui secrètement veut sa fortune... (Éd. 8.)

63. Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses,

1. *Dégoutter*, employé transitivement : laisser tomber goutte à goutte; **2.** Folie furieuse; **3.** Folie. « Il l'aime jusqu'à la manie » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Pour La Bruyère, un favori est un domestique; **5.** Les nouveaux favoris; **6.** *S'intriguer :* « se donner beaucoup de peine pour faire réussir une affaire » (*Dict. Acad.*, 1694); **7.** Liaison d'amitié ou d'amour; **8.** L'astronome italien Cassini (1625-1712) avait été nommé par Louis XIV directeur de l'Observatoire de Paris; **9.** Phénomène lumineux produit par la réflexion de la lumière sur les cristaux de glace qui se trouvent en suspension dans l'atmosphère; **10.** Angle formé par deux droites menées du centre d'un astre au centre de la Terre et à l'observateur; **11.** Cf. p. 13, note 7; **12.** Terme d'astrologie : le lieu précis où se retrouve un astre au-dessus de l'horizon à la naissance d'un homme; **13.** Vous aurez une charge; **14.** Toutes les clefs nomment l'abbé de Choisy (1644-1724), abbé galant, spirituel et de mœurs douteuses; il avait accompagné une ambassade de Louis XIV au royaume de Siam et publié, en 1687, la relation de son voyage; il était entré la même année à l'Académie française. Mais le portrait ne lui convient pas entièrement et on sait que La Bruyère a fait son éloge dans son *Discours à l'Académie ;* **15.** Sincérité.

et les chagrins[1] cachés, mais réels. Qui croirait que l'empressement pour les spectacles, que les éclats[2] et les applaudissements aux théâtres de Molière et d'Arlequin[3], les repas, la chasse, les ballets, les carrousels[4] couvrissent[5] tant d'inquiétudes, de soins[6] et de divers[7] intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses[8] ?

64. La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique[9], qui applique[10]; il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois et jouer de caprice[11]; et après toutes ses rêveries et toutes ses mesures on est échec, quelquefois mat; souvent, avec des pions qu'on ménage[12] bien, on va à dame et l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux[13]. (Éd. 4.)

66. « Les deux tiers de ma vie[14] sont écoulés; pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petitesses où je me surprends, ni les humiliations, ni les hontes que j'essuie[15]; trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyait bien qu'à force de lever la tête; nous disparaîtrons, moi qui suis si peu de chose et ceux que je contemplais si avidement, et de qui j'espérais toute ma grandeur; le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite et un endroit qui soit son domaine. » N** a pensé cela dans sa disgrâce, et l'a oublié dans la prospérité.

70. L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune[16].

1. Mécontentements. Philinte dit à Alceste : « Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre »; **2.** Manifestation bruyante d'un sentiment; **3.** Comédie italienne; **4.** Tournois où des cavaliers, partagés en quadrilles, se livrent à différents jeux et exercices; **5.** *Couvrir :* cacher; **6.** Soucis; **7.** Contradictoires; **8.** Comp. Bossuet (*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, 1685) : « La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. » La Bruyère n'a fait que donner une forme concrète et pittoresque à la pensée de Bossuet; **9.** Qui rend triste et sombre. (Le mot n'a pas le sens actuel); **10.** Absorbe; **11.** Suivant l'inspiration du moment. « Ce poète ne compose que de caprice » (*Dict. Acad.*, 1694); **12.** *Ménager :* conduire adroitement; **13.** Variante (éd. 4-6) « ... on est échec, quelquefois mat : le plus fou l'emporte, ou le plus heureux »; **14.** Monologue d'un personnage fictif; **15.** Comp. La Rochefoucauld : « Les plus brillantes fortunes ne valent pas souvent les petitesses qu'il faut faire pour les acquérir »; **16.** Comp Bourdaloue (*Sermon sur l'ambition*) : « L'ambitieux a dans une cour autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toutes conditions dont il espère d'être secondé ou dont il craint d'être desservi. »

74. L'on parle d'une région où les vieillards sont galants[1], polis et civils; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces[2], sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir; ils préfèrent des repas, des viandes[3] et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie et par toutes les liqueurs les plus violentes[4]; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez[5]. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête; il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples, d'ailleurs, ont leur Dieu et leur roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église[6]; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent[7] debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués[8].

1. *Galant* : « honnête, civil, sociable, de bonne compagnie, de conversation agréable » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Fiers; **3.** Plats; **4.** Comp. les *Mémoires du curé de Versailles* (éd. G. Girard, pp. 31-34) : « Les vins les plus exquis ne suffisaient à leurs débauches; après s'en être remplis, ils buvaient toute sorte de liqueurs capables de nuire infiniment à leur santé. Il fallait tous les jours en inventer de nouvelles espèces; on ne se contentait pas des communes, on en composait qui étaient si brûlantes qu'il n'en aurait fallu prendre que quelques gouttes pour en sentir promptement les effets : cependant ils les buvaient à longs traits et en faisaient un usage ordinaire »; V. *Lange* (pp. 49-55); **5.** Comp. le chapitre *Des femmes*, et Boileau (*Satire X*, v. 192-200); **6.** La chapelle du palais de Versailles (la chapelle actuelle n'a été commencée qu'en 1699); **7.** Se montrent; **8.** On pense que le *Mercure galant* de juillet 1686 a inspiré ce passage. On y lit : « Le roi de Siam a accoutumé d'aller tous les ans à une pagode afin de se montrer à ses peuples. S'il rend par là le culte qu'il croit devoir à ses dieux, il reçoit en même temps une manière d'adoration de ses sujets qui, se tenant prosternés contre terre pendant qu'il passe, le traitent de Dieu lui-même et lui donnent lieu d'oublier qu'il est né homme. »

On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination, car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment***; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation[1] du pôle, et à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.

75. Qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints.

80. « Diseurs de bons mots, mauvais caractère[2] » : je le dirais s'il[3] n'avait été dit. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot méritent une peine infamante; cela n'a pas été dit, et je l'ose dire. (Éd. 4.)

82. Avec cinq ou six termes de l'art, et rien de plus, l'on se donne pour connaisseur en musique, en tableaux, en bâtiments et en bonne chère; l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir et à manger; l'on impose à[4] ses semblables et l'on se trompe soi-même.

83. La cour n'est jamais dénuée[5] d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit et suppléent au mérite. Ils savent entrer et sortir; ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point; ils plaisent à force de se taire, et se rendent importants par un silence longtemps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes[6]; ils payent de mines[7], d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un sourire : ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur; si vous les enfoncez[8], vous rencontrez le tuf[9]. (Éd. 6.)

85. ... C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement[10] fin[11]...

1. Latitude; **2.** Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 46); **3.** Si cela; **4.** On en impose à; **5.** Ironie : le mot se dit seulement pour les choses utiles; **6.** Comp. Montaigne (III, 8) : « A combien de sottes âmes, en mon temps, a servi une mine froide et taciturne de titre de prudence et de capacité »; **7.** On disait : « Ne faites point tant de mines et de façons, dites franchement votre volonté » (*Dict. Furetière*, 1690); **8.** *Enfoncer* : approfondir. « Il enfonce la matière et ne se contente pas de l'effleurer » (*Dict. Acad.*, 1694); **9.** « Sorte de pierre blanche et fort tendre, et la première qu'on trouve d'ordinaire en fouillant la terre » (*Dict. Acad.*, 1694); **10.** Moyennement; **11.** Comp. La Rochefoucauld : « C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté. »

86. Vous dépendez, dans une affaire qui est juste et importante, du consentement de deux personnes. L'un vous dit : « J'y donne les mains[1], pourvu qu'un tel y condescende », et ce tel y condescend et ne désire plus que d'être[2] assuré des intentions de l'autre. Cependant rien n'avance; les mois, les années s'écoulent inutilement. « Je m'y perds, dites-vous, et je n'y comprends rien; il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent et qu'ils se parlent. » — Je vous dis, moi, que j'y vois clair et que j'y comprends tout : ils se sont parlé. (Éd. 5.)

88. Si l'on ne se précautionne à la cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné, avec tout son esprit, de se trouver la dupe de plus sots que soi.

89. Il y a quelques rencontres[3] dans la vie où la vérité et la simplicité[4] sont le meilleur manège du monde.

94. Qu'un favori s'observe de fort près; car, s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers et s'il me reconduit un peu plus loin, je penserai qu'il commence à tomber, et je penserai vrai...

98. Celui qui un beau jour sait renoncer fermement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles et quelquefois de bien des crimes.

101. La ville dégoûte de la province; la cour détrompe de la ville et guérit de la cour. (Éd. 6.)

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite[5].

1. J'y consens; **2.** Cf. II, § 3, note; **3.** Occasions; **4.** Droiture. Comp. La Rochefoucauld : « Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête est un effet de probité ou d'habileté »; **5.** Ces renoncements, ces *retraites*, étaient chose fréquente au XVIIe siècle. Comp. la dernière scène du *Misanthrope*. On lira avec profit, à propos de ce chapitre, M. Lange (*op. cit.*, Ire partie, chap. II et III, 2e partie, chap. II).

IX. — DES GRANDS

1. La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix et leurs manières si général que, s'ils s'avisaient d'être bons, cela irait à l'idolâtrie[1].

3. L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit : je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent[2] quelquefois[3].

4. Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler[4] une orangerie; mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité[5] ne s'étend point jusque-là.

5. ... Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme[6] attaché à chacune des différentes conditions, et qui y demeure jusqu'à ce que la misère l'en ait ôté. Ainsi les grands se plaisent dans l'excès, et les petits aiment la modération; ceux-là ont le goût de dominer et de commander, et ceux-ci sentent du plaisir et même de la vanité à les servir[7] et à leur obéir : les grands sont entourés, salués, respectés; les petits entourent, saluent, se prosternent; et tous sont contents[8]. (Ed. 4.)

6. Il coûte si peu aux grands à[9] ne donner que des paroles et leur condition les dispense si fort[10] de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie[11] à eux de ne promettre pas encore plus largement. (Ed. 4.)

1. La Bruyère avait d'abord écrit : « La prévention du peuple en faveur des *princes*... cela irait à l'idolâtrie, *le seul mal sous ce règne que l'on pouvait craindre.* » M. Servois a retrouvé un exemplaire de la 1re édition qui conserve le texte non corrigé; **2.** Surpassent; **3.** Le *Menagiana* note que Cervantès fait dire à peu près la même chose à don Quichotte (2e partie, chap. XXXI); **4.** Garnir. On disait : « meubler une métairie de harnais, de bestiaux » (*Dict. Furetière*, 1690); **5.** Soin, sollicitude; **6.** Sortilège, puissance magique; **7.** Songer à l'opposition entre *dominus* et *servus*, le seigneur et l'esclave; **8.** Ne désirent pas autre chose que ce qu'ils ont; **9.** Cf. Haase (§ 120 B et § 124); **10.** Si bien; **11.** Modération.

7. Il est vieux et usé, dit un grand, il s'est crevé[1] à me suivre, qu'en[2] faire? Un autre plus jeune enlève ses espérances[3] et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux que parce qu'il l'a trop mérité[4]. (Ed. 4.)

9. Il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en[5] plaindre. (Ed. 6.)

15. Quelle est l'incurable maladie de *Théophile?* elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guérit point : il a voulu, il veut et il voudra gouverner les grands; la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire et d'ascendant[6] sur les esprits. Est-ce en lui zèle du prochain? est-ce habitude? est-ce une excessive opinion de soi-même? Il n'y a point de palais où il ne s'insinue; ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure ou au cabinet[8], on attend qu'il ait parlé, et longtemps et avec action[9], pour avoir audience, pour être vu. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose[10] dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux; il prévient, il s'offre, il se fait de fête[11], il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition que le soin de dix mille âmes dont il répond à Dieu comme de la sienne propre; il y en a d'un plus haut rang et d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, et dont il se charge plus volontiers; il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de médiation et de manège; à peine un grand est-il débarqué[12] qu'il l'empoigne et s'en saisit; on entend plus tôt dire à Théophile qu'il le gouverne qu'on n'a pu soupçonner qu'il pensait à le gouverner[13]. (Ed. 6.)

1. Il s'est épuisé. Au XVIIe siècle le mot n'était pas trivial; **2.** Cf. page 33, note 1; **3.** Ce qu'il espérait; **4.** Les clefs nomment le marquis de Saint-Pouange qui servit longtemps sous les ordres de Louvois; Louvois mort, le ministère fut donné non pas à Saint-Pouange qui le méritait, mais à Barbezieux qui avait vingt-quatre ans. Les clefs se trompent : la remarque est de 1689, et Louvois n'est mort qu'en 1691; **5.** Cf. page 33, note 1; **6.** On appelait en astrologie astre *ascendant* celui qui monte sur l'horizon au moment de la naissance d'un homme; le mot *ascendant* désigne donc l'action inéluctable des astres sur la vie humaine; **7.** Cf. p. 32, note 4; **8.** « Le lieu le plus retiré dans le plus bel appartement des palais, des grandes maisons » (*Dict. Furetière*, 1690); **9.** Animation; **10.** Il prend sa part de; **11.** *Se faire de fête :* s'inviter. Au figuré : « s'entremettre de quelque affaire et vouloir s'y rendre nécessaire sans y avoir été appelé » (*Dict. Académie*, 1694); **12.** Allusion à Jacques II, débarqué en France en 1689; **13.** Selon toutes les clefs, Théophile est M. de Roquette, évêque d'Autun de 1667 à 1702. Saint-Simon dit de lui, en 1707 : « Il mourut alors un vieux évêque qui toute sa vie n'avait rien oublié pour faire fortune et être un personnage. C'était Roquette, homme de fort peu qui avait attrapé l'évêché d'Autun et qui à la fin, ne pouvant mieux, gouvernait les états de Bourgogne à force de souplesses et de manège autour de M. le Prince... Tout sucre et tout miel, lié aux femmes importantes de ces temps-là, et entrant dans toutes les intrigues; toutefois grand béat. C'est sur lui que Molière prit son Tartuffe, et personne ne s'y méprit... Sur la fin il se mit à courtiser le roi et la reine d'Angleterre. Tout lui était bon à espérer, à se fourrer, à se tortiller. »

16. Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous nous les fait haïr; mais un salut ou un sourire nous les réconcilie.

17. Il y a des hommes superbes[1] que l'élévation de leurs rivaux humilie[2] et apprivoise : ils en viennent par cette disgrâce[3] jusqu'à rendre le salut; mais le temps, qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel. (Ed. 6.)

19. Les grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talents comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions; ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leur fonds : ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

21. Il y en a de tels que, s'ils pouvaient connaître leurs subalternes[4] et se connaître eux-mêmes, ils auraient honte de primer[5]. (Ed. 5.)

22. S'il y a peu d'excellents orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre[6] ? S'il n'y a pas assez de bons écrivains, où sont ceux qui savent lire ? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les rois et de les aider dans l'administration de leurs affaires; mais s'ils naissent enfin, ces hommes habiles[7] et intelligents, s'ils agissent selon leurs vues et leurs lumières, sont-ils aimés, sont-ils estimés, autant qu'ils le méritent? sont-ils loués de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie[8] ? Ils vivent, il suffit, on les censure s'ils échouent, et on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il serait ridicule de vouloir l'excuser : son chagrin[9] et sa jalousie regardés des grands ou des puissants comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une règle de politique... (Ed. 5.)

1. Orgueilleux; 2. Rend modestes; 3. Infortune, malheur. Racine (*Bajazet*, v. 609) : « La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces »; 4. Inférieurs; 5. Comp. le mot de Figaro (*le Barbier de Séville*, I, II) : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets? »; 6. Comprendre; 7. Capables. Cf. p. 47, note 6; 8. Les plus grands ministres des rois de France, Sully, Richelieu, Colbert sont morts impopulaires; 9. Mécontentement, mauvaise humeur.

24. Pendant que les grands négligent de rien connaître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires; qu'ils ignorent l'économie[1] et la science d'un père de famille et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance[2]; qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendants; qu'ils se contentent d'être gourmets ou *coteaux*[3], d'aller chez *Thaïs* ou chez *Phryné*[4], de parler de la meute et de la vieille meute[5], de dire combien il y a de postes[6] de Paris à Besançon ou à Philipsbourg : des citoyens[7] s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques[8], savent le fort et le faible de tout un État, songent à se mieux placer[9], se placent, s'élèvent, deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands, qui les dédaignaient, les révèrent, heureux s'ils deviennent leurs gendres[10]. (Ed. 7.)

25. Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal, un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux[11]; l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles, l'autre y joint les pernicieuses; là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise, ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse; le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme; celui-là a un bon fond et n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors

1. Administration; **2.** Saint-Évremond écrivait au comte de Gramont : « Que j'aurais de chagrin de vous voir... réserver de l'argent pour le mariage de votre fille, aimer les rentes et parler de fonds de terre comme d'une chose nécessaire à l'établissement des maisons!... Celui qui a soin de vos alouettes aura soin de vos enfants. C'est à vous de songer à votre réputation et à vos plaisirs. » V. Lange (pp. 37-40); **3.** On appelait *les Trois-coteaux* un petit groupe de gourmets qui n'admettaient entre les vins de Champagne que ceux de trois coteaux déterminés. Saint-Évremond et son annotateur Desmaizeaux font allusion à ce fait, ainsi que Boileau (*Satire III*, v. 107). Villiers avait écrit, en 1665, la comédie des *Coteaux* ; **4.** Noms de courtisanes antiques; **5.** « On appelle chiens de meute les premiers chiens qu'on donne au laisser-courre; la *vieille meute*, les seconds chiens qu'on donne après les premiers » (*Dict. Furetière*, 1690); **6.** *Poste :* relais de chevaux, puis : distance entre deux relais; **7.** « Bourgeois, habitants d'une cité » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** *Politique :* qui sait l'art de gouverner. (Cf. VI, § 83, où le mot est employé avec une nuance défavorable); **9.** Ce mot pouvait se dire pour les hauts emplois; **10.** Les clefs rappellent l'exemple de Colbert « fils d'un marchand de laine, dont les trois filles ont été mariées à des ducs et pairs »; **11.** Figaro dira de même au comte Almaviva : « Je me crois trop heureux d'en (du ministre) être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal » (*le Barbier de Séville*, I, II).

et qu'une simple superficie[1]. Faut-il opter? Je ne balance pas : je veux être peuple[2]. (Ed. 5.)

28. Un grand aime la Champagne, abhorre la Brie[3], il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule différence que la crapule[4] laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier[5]. (Ed. 8.)

32. Il y a des hommes nés inaccessibles, et ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent : ils ne sont jamais que sur un pied; mobiles comme le mercure, ils pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent; semblables à ces figures de carton[6] qui servent de montre à une fête publique, ils jettent feu et flamme, tonnent et foudroient; on n'en approche pas, jusqu'à ce que, venant à s'éteindre, ils tombent et, par leur chute, deviennent traitables, mais inutiles. (Ed. 6.)

41. S'il est vrai qu'un grand donne plus à la fortune lorsqu'il hasarde une vie destinée à couler dans les ris[7], le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables, il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur et dans la foule; il vivait de même, à la vérité, mais il vivait, et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux, au contraire, que la naissance démêle d'avec le peuple et expose aux yeux des hommes, à leur censure et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portait pas à la vertu[8]; et cette disposition de cœur et d'esprit qui passe des aïeuls[9] par les pères dans leurs descendants est cette bravoure si familière aux personnes nobles, et peut-être la noblesse même. Ed. (4.)

Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite[10]; mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLE. (Ed. 5.)

47. Les grands ne doivent point aimer les premiers temps : ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frère et de la sœur. Les hommes

1. Surface; **2.** Le mot n'évoque pas encore, comme pour nous, les revendications sociales et les luttes de classes; **3.** Le vin de Champagne, le vin de Brie; **4.** Ivrognerie; **5.** Valet de pied. Comp. VIII, § 74 et note; **6.** Pièces d'artifice; **7.** La gaieté; **8.** Courage; **9.** Aïeux; **10.** Lâche comme Thersite dans l'*Iliade*.

composent ensemble une même famille; il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

48. *Théognis*[1] est recherché dans son ajustement, il sort paré comme une femme; il n'est pas hors de sa maison qu'il a déjà ajusté[2] ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paraisse tout concerté[3], que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles[4], il se tourne à droite où il y a un grand monde[5], et à gauche où il n'y a personne; il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas; il embrasse[6] un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile; il va le trouver, lui fait sa prière. Théognis l'écoute favorablement; il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service; et, comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge : le client sort reconduit, caressé[7], confus, presque content d'être refusé[8]. (Ed. 6.)

50. *Pamphile*[9] ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles[10] ou dans les cours; si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie; il a des termes tout à la fois civils[11] et hautains, une honnêteté impérieuse[12] et qu'il emploie sans discernement; il a une fausse grandeur qui l'abaisse et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis et qui ne veulent pas le mépriser. (Ed. 4.)

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes

1. Les clefs désignent M. de Harlay, archevêque de Paris; **2.** Composé; **3.** *Concerter* : préparer, étudier; **4.** Salons. Cf. p. 62, note 13; **5.** Beaucoup de monde; **6.** Prend dans ses bras; **7.** *Caresse* : démonstration d'amitié; **8.** D'essuyer un refus; **9.** Le caractère de *Pamphile* faisait partie du chapitre v dans la 4e et dans la 5e édition où il n'avait que le 1er alinéa. Pour toutes les clefs *Pamphile* est le marquis de Dangeau. Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, disait de lui : « Sa noblesse était fort courte, du pays chartrain, et sa famille était huguenote; il se fit catholique de bonne heure et s'occupa fort de percer et de faire fortune... C'était le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avait tourné d'être seigneur; cela l'avait chamarré de ridicules... Ce fut bien pis après sa charge (de chevalier d'honneur de la Dauphine) et son mariage (avec Mlle de Lœwenstein). Sa fadeur naturelle, entée sur la bassesse du courtisan et recrépie de l'orgueil du seigneur postiche, fit un composé que combla la grande maîtrise de l'ordre de Saint-Lazare que le roi lui donna (en 1696), etc.; **10.** Cf. p. 62, note 13; **11.** Courtois; **12.** Politesse hautaine et autoritaire.

ses pièces[1], s'en enveloppe pour se faire valoir; il dit : *Mon ordre, mon cordon bleu*[2]; il l'étale ou il le cache par ostentation. Un Pamphile, en un mot, veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas; il est d'après un grand[3]. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre[4], à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait; aussi la rougeur lui monterait-elle au visage, s'il était malheureusement surpris dans la moindre familiarité[5] avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique[6]. Il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit; et, le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou, s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous et il vous dit : « Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir[7]. » Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre[8] un seigneur ou un premier commis[9], et tantôt, s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe[10] et vous les enlève; vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scène pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre; gens nourris[11] dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels; vrais personnages de comédie, des Floridors[12], des Mondoris[13]. (Ed. 6.)

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides[14] devant les princes et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu; muets et embarrassés avec les savants[15], vifs, hardis et décisifs[16] avec ceux qui ne savent rien; ils parlent de guerre à un homme de robe et de politique à un financier; ils savent l'histoire avec les femmes; ils sont poètes avec un docteur[17] et géomètres avec un poète. De maximes, ils ne s'en chargent

1. Parchemins; **2.** Dangeau était chevalier du Saint-Esprit depuis le 1er janvier 1689; **3.** Il est la copie d'un grand. Saint-Simon en parlant de Dangeau s'est souvenu de ce mot de La Bruyère : « ses charges, son argent, en avaient fait non pas un seigneur, mais, comme l'a si plaisamment dit La Bruyère, un homme d'après un seigneur »; **4.** Rang; **5.** Intimité; **6.** Toute personne, bourgeoise ou noble, qui fait partie de la maison d'un grand; **7.** La phrase entière : *Il vous aperçoit...* etc., a été ajoutée dans la 7e édition; **8.** Rejoindre; **9.** Le premier commis d'un secrétaire d'État était un grand personnage. Le marquis de Saint-Pouange (cf. § 7) avait été le premier commis de Louvois; **10.** Il se place entre vous et eux; **11.** Élevés : « J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance », dit Descartes (*Dict. Méth.*); **12.** Josias de Souflas, sieur de Primefosse, connu au théâtre sous le nom de Floridor, 1608-1672, premier acteur de l'Hôtel de Bourgogne entre 1643 et 1671; **13.** Guillaume Gilbert, dit Mondory (1578-1651); il joue de 1620 à 1636 dans la troupe du Marais; **14.** Cf. Lâches; **15.** Les hommes cultivés; **16.** Tranchants; **17.** Docteur en théologie.

pas; de principes encore moins; ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur et par l'attrait des richesses; ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin; et celui à qui ils ont recours n'est guère un homme sage, ou habile[1], ou vertueux : c'est un homme à la mode. (Ed. 7.)

51. Nous avons pour les grands et pour les gens en place une jalousie stérile, ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui. Que faire contre une maladie de l'âme si invétérée et si contagieuse? Contentons-nous de peu et de moins encore s'il est possible; sachons perdre dans l'occasion[2], la recette est infaillible, et je consens à l'éprouver. J'évite par là d'apprivoiser un suisse ou de fléchir un commis; d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de clients[3] ou de courtisans dont la maison d'un ministre se dégorge plusieurs fois le jour; de languir dans sa salle d'audience, de lui demander en tremblant et en balbutiant une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer et son *laconisme*[4]. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie; il ne me fait aucune prière, je ne lui en fais pas; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille et que je le suis. (Ed. 6.)

53. A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes faiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies[5] : partout des brus et des belles-mères, des maris et des femmes, des divorces, des ruptures et de mauvais raccommodements, partout des humeurs[6], des colères, des partialités, des rapports[7] et ce qu'on appelle de mauvais discours[8]. Avec de bons yeux, on voit sans peine la petite ville, la rue Saint-Denis, comme transportées à V*** ou à F***. Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté et de hauteur, et peut-être avec plus de dignité; on se nuit réciproquement avec plus d'habileté et de finesse; les

1. Cf. p. 47, note 6; **2.** A l'occasion; **3.** Au sens latin; **4.** Suivant les clefs, La Bruyère songe à Louvois, qui était dur et orgueilleux; **5.** Comp. Montaigne (II, XII) : « Les âmes des empereurs et des savetiers sont jetées à mêmes moules » et Pascal, *Pensées*, éd Brunschvicg, § 180 : « Les grands et les petits ont mêmes accidents et mêmes fâcheries et mêmes passions; mais l'un est au haut de la roue et l'autre près du centre et ainsi moins agité par les mêmes mouvements »; **6.** Caprices; **7.** « Discours de flatteurs qui viennent redire à une personne ce qu'on aura dit d'elle » (*Dict. Furetière*, 1690); 8. Médisances.

colères sont plus éloquentes, et l'on se dit des injures plus poliment et en meilleurs termes; l'on n'y blesse point la pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation; tous les dehors du vice y sont spécieux[1], mais le fond encore une fois y est le même que dans les conditions les plus ravalées[2]; tout le bas, tout le faible et tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles[2], ces femmes si polies[4] et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple... (Ed. 6.)

56. L'on doit se taire sur les puissants : il y a presque toujours de la flatterie à en[5] dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.

1. Ont belle apparence; 2. Basses; 3. Cf. p. 47, note 6; 4. Distinguées; 5. Cf. p. 33, note 1.

X. — DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE[1]

1. Quand l'on parcourt sans la prévention de[2] son pays toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir : il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes et de s'y soumettre.

5. Quand on veut changer et innover dans une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère; il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne saurait trop attenter contre le peuple, et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privilèges; mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes[3]. (Ed. 4.)

6. Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; et, quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. (Ed. 4.)

9. La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. Jeune SOYECOURT[4]! Je regrette ta vertu[5], ta pudeur[6], ton esprit déjà mûr, pénétrant, élevé,

1. État. Sur ce chap., cf. Lange, pp. 215-239; 2. En faveur de; 3. Comp. Montaigne (III, IX). La Bruyère savait aussi quelles étaient sur ce point les idées de Bossuet et il se peut qu'il connût dès lors ces lignes encore inédites de la *Politique tirée de l'Ecriture sainte* (publ. en 1709) : « Il n'y a aucune forme de gouvernement ni aucun établissement humain qui n'ait ses inconvénients, de sorte qu'il faut demeurer dans l'état auquel un long temps a accoutumé le peuple. C'est pourquoi Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes. » (Livre II, art. I. Les six premiers livres étaient achevés dès 1679.) Mais Bossuet déclare nettement qu'il préfère la royauté, tandis que La Bruyère ne se prononce pas »; 3. En 1669 le lieutenant de police La Reynie voulut obtenir qu'au lieu de s'avancer au-dessus de la tête des passants les enseignes fussent appliquées contre le mur, mais il dut céder devant les vives protestations que la mesure souleva; 4. Adolphe de Belleforière, chevalier de Soyecourt, fut blessé à la bataille de Fleurus le 1er juillet 1690 et mourut peu après. Son frère aîné, colonel du régiment de Vermandois, avait été tué le même jour. La Bruyère était amis de la famille. — Les lignes : *et faire perir...* jusqu'à : *mais ordinaire* ont été insérées dans la 6e édition (1691); 5. Courage; 6. Modestie.

sociable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire! De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de[1] se dépouiller, se brûler[2], se tuer, s'égorger les uns les autres; et, pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation, et ils ont depuis enchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes, comme de son unique source, est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres[3] qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avait pour toujours la paix et la liberté[4]. (Ed. 4.)

10. Le peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasements et de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place[5]. Il va même souvent jusqu'à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a pour le changement et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires; quelques-uns consentiraient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie[6], à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle. (Ed. 4.)

1. Sont d'accord pour; **2.** La proposition *de* n'est pas répétée. Cf. p. 23, note 2; **3.** Il semble que pour La Bruyère la royauté est d'institution humaine, issue d'une sorte de *contrat social*; La Bruyère est ici plus près de Rousseau que de Bossuet. Cf. § 28 et note; **4.** Cf. XII, § 119. Lange (p. 232 et suiv.). Lorsque La Bruyère écrit les jours éclatants du règne sont passés; on est las des guerres et on s'inquiète de l'avenir. Louis Petit écrit une satire contre la guerre (*Discours satiriques et moraux*, sat. 9, 1686) et Fénelon n'est pas moins sévère (*Télémaque*, XVII). Déjà Pascal avait écrit : « Pourquoi me tuez-vous? En quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste » (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 293) ou encore : « Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent » (*Ibid.* § 296); **5.** Sur le terrain; **6.** En 1636 les Espagnols prirent Corbie; les Impériaux envahirent la Bourgogne, mais furent arrêtés à Saint-Jean-de-Losne, sur la Saône.

11. *Démophile*[1] à ma droite se lamente et s'écrie : « Tout est perdu, c'est fait[2] de l'État! Il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration[3]? quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissants ennemis? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un ACHILLE y succomberait. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes; je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre et l'histoire m'en a beaucoup appris. » Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim, et de Jacques Cœur[4]. « C'étaient là des hommes, dit-il, c'étaient des ministres. » Il débite[5] ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourrait feindre[6] : tantôt un parti[7] des nôtres a été attiré dans une embuscade et taillé en pièces; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion et ont passé[8] par le fil de l'épée; et, si vous lui dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas; il ajoute qu'un tel général a été tué; et, bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfants, l'État; il se plaint lui-même, *il a perdu un bon ami et une grande protection.* Il dit que la cavalerie allemande est invincible; il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. « Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on lèvera le siège; ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat, ou si on le[9] livre on le doit perdre, et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. » Et, comme Démophile le[10] fait voler, le voilà dans le cœur du royaume; il entend déjà sonner le beffroi des villes et crier à l'alarme; il songe à son bien et à ses terres : où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille? où se réfugiera-t-il? en Suisse ou à Venise? (Ed. 6.)

Mais à ma gauche *Basilide*[11] met tout d'un coup sur pied une armée de trois cent mille hommes[12]; il n'en rabattrait

1. Portrait du *nouvelliste* pessimiste; **2.** C'en est fait; **3.** Coalition (la ligue d'Augsbourg); **4.** *Olivier le Daim* était le barbier et le conseiller de Louis XI; *Jacques Cœur*, l'argentier de Charles VII; ils ne furent ministres ni l'un ni l'autre; **5.** *Débiter* : raconter, exposer. Le mot n'a pas nécessairement une nuance péjorative. Cf. Bourdaloue : « Dans tous les siècles, ils ont renouvelé les mêmes défenses, *débité* les mêmes maximes, prononcé les mêmes arrêts »; **6.** Imaginer; **7.** Détachement : « troupes que l'on détache pour reconnaître l'ennemi » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Ont été passées; **9.** Au XVIIe siècle, le pronom personnel peut remplacer un nom indéterminé; **10.** L'ennemi; **11.** Le *nouvelliste* optimiste. La clef de 1697 dit que le premier portrait est celui des « frondeurs », l'autre celui des « anti-frondeurs »; il est à remarquer que *Démophile* signifie *ami du peuple* et que *Basilide* veut probablement dire, dans la pensée de La Bruyère, partisan du roi; **12.** Chiffre énorme pour l'époque.

pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage[1]. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre; il réserve un certain nombre[2] pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste; il connaît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques[3] neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins : car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui[4] est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque[5], non seulement il envoie s'excuser à[6] ses amis qu'il a la veille conviés à dîner[7], mais même ce jour-là il ne dîne point, et, s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiègent une place très forte, très régulière[8], pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits faibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'expérience, et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, et, après avoir respiré un peu : « Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle! ils sont défaits, et à plate couture; le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri. Voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur[9]. » Il s'assit[10], il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue et quitte ses confédérés, qu'un autre se dispose à prendre le même parti; il croit fermement avec la populace qu'un troisième est mort[11], il nomme le lieu où il est enterré, et, quand on est détrompé

1. « L'amas de tous les bagages d'une armée. On a pillé le bagage » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Un nombre déterminé; **3.** Au XVIIe siècle *quelque* pouvait se mettre au pluriel devant un nom de nombre. Cf. Malherbe : « Le roi a été ici quelques trois ou quatre jours » Haase (§ 48 B); **4.** Comme ceux d'un homme qui; **5.** « Ville de peu de défense » (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** Il envoie ses excuses à; **7.** *Dîner :* déjeuner; *souper :* dîner; **8.** *Place régulière :* « place dont la fortification fait une figure régulière et dont les bastions sont égaux » (*Dict. Acad.*, 1694); **9.** On dit encore : jouer de malheur; **10.** La Bruyère emploie indifféremment *s'assit* ou *s'assied*; **11.** A la fin de juillet 1690 la nouvelle s'était répandue à Paris que Guillaume III était mort; on dressa dans les rues des tables où on buvait et on fit des feux de joie.

aux halles et aux faubourgs, il parie encore pour l'affirmative. Il sait par une voie indubitable que T. K. L.[1] fait de grands progrès contre l'empereur, que le Grand Seigneur[2] arme *puissamment*, ne veut point de paix, et que son vizir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne[3]; il frappe des mains et il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus : la triple alliance chez lui est un Cerbère, et les ennemis autant de monstres à assommer; il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes et que de trophées. Il dit dans le discours[4] familier : *Notre auguste héros, notre grand potentat, notre invincible monarque.* Réduisez-le, si vous pouvez, à dire simplement : « Le roi a beaucoup d'ennemis; ils sont puissants, ils sont unis, ils sont aigris; il les a vaincus, j'espère toujours qu'il les pourra vaincre. » Ce style, trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide ni assez pompeux ni assez exagéré : il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée[5]; et, dès qu'il entend dire que les armées sont en présence ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la cathédrale. (Ed. 6.)

24. La science des détails ou une diligente attention aux moindres besoins de la république[6] est une partie essentielle au bon gouvernement, trop négligée à la vérité dans les derniers temps par les rois ou par les ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans celui qui la possède[7]. Que sert, en effet, au bien des peuples et à la douceur de leurs jours, que le prince place les bornes de son empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs souverainetés[8] des provinces de son royaume; qu'il leur soit également supérieur par les sièges et par les batailles, et qu'ils ne soient devant lui en sûreté ni dans les plaines ni dans les plus forts bastions; que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre et pour l'arrêter; qu'elles se

1. Le Hongrois Tékéli, chef d'une insurrection contre l'empereur d'Autriche; 2. Le sultan de Constantinople; 3. Le grand-vizir Kara Mustapha avait assiégé Vienne en 1683; 4. Conversation; 5. Entrée triomphale; 6. État; 7. Saint-Simon signalait — mais pour la critiquer — chez Louis XIV cette attention aux détails : « Il voulait régner par lui-même. Sa jalousie là-dessus alla sans cesse jusqu'à la faiblesse. Il régna en effet dans le petit; dans le grand, il ne put y atteindre; et jusque dans le petit il fut souvent gouverné »; 8. *Souveraineté :* « étendue du pays où commande un prince souverain » (*Dict. Acad.*, 1694).

liguent en vain, qu'il marche toujours et qu'il triomphe toujours; que leurs dernières espérances soient tombées par le raffermissement d'une santé[1] qui donnera au monarque le plaisir de voir les princes, ses petits-fils[2], soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses et conquérir de nouveaux États; commander de vieux et expérimentés capitaines, moins par leur rang et leur naissance que par leur génie[3] et leur sagesse; suivre les traces augustes de leur victorieux père[4], imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrépidité? Que me servirait, en un mot, comme à tout le peuple, que le prince fût heureux et comblé de gloire par lui-même et par les siens, que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivais dans l'oppression ou dans l'indigence; si, à couvert des courses[5] de l'ennemi, je me trouvais exposé dans[6] les places ou dans les rues d'une ville au fer d'un assassin, et que je craignisse moins, dans l'horreur de la nuit, d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts que dans ses carrefours; si la sûreté, l'ordre et la propreté ne rendaient pas le séjour des villes si délicieux, et n'y avaient pas amené, avec l'abondance, la douceur de la société; si, faible et seul de mon parti, j'avais à souffrir dans ma métairie du voisinage d'un grand, et si l'on avait moins pourvu à me faire justice de ses entreprises[7]; si je n'avais pas sous ma main autant de maîtres, et d'excellents maîtres, pour élever mes enfants dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement[8]; si, par la facilité du commerce, il m'était moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes et de me nourrir de viandes saines, et de les acheter peu[9], si enfin, par les soins du prince, je n'étais pas aussi content de ma fortune qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne[10]? (Ed. 4.)

1. Louis XIV avait été opéré de la fistule en 1686; **2.** Ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry; **3.** Talent naturel; **4.** Le Dauphin; **5.** Incursions; **6.** Sur; **7.** *Entreprise* : « violence, action injuste sur le bien d'autrui » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Situation; **9.** Bon marché; **10.** Tel est l'idéal de La Bruyère : « un roi soucieux du bien-être de son peuple plus que de gloire militaire et de conquêtes ». Il parle comme s'il trouvait toutes ces vertus dans la personne de Louis XIV; la page est toutefois, en même temps qu'un éloge, une leçon dont la hardiesse apparaît quand on la rapproche de quelques autres passages. N'est-ce pas dans les *Caractères* qu'on voit le hobereau « oisif et querelleux » tirer l'épée contre ses voisins (XI, § 129), les partisans ruiner le peuple (VI, *passim*) et les paysans vivre dans des tanières de pain noir et de racines (XI, § 128)? La Bruyère se rencontre, sans s'en douter, avec l'auteur du pamphlet *les Soupirs de la France esclave*, 13e mémoire (1689). Le pamphlétaire parlant des conquêtes de Louis XIV s'écrie : « Qu'en revient-il au peuple?... en est-il moins misérable? », etc. Cf. Lange (pp. 234-235).

26. Tout prospère dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'Etat avec ceux du prince[1]. (Ed. 7.)

27. Nommer un roi PÈRE DU PEUPLE est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition. (Ed. 7.)

28. Il y a un commerce[2] ou un retour[3] de devoirs du souverain à ses sujets, et de ceux-ci au souverain : quels sont les plus assujettissants et les plus pénibles, je ne le déciderai pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagements[4] du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance; et, d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes, par leurs crimes, deviennent naturellement soumis aux lois et à la justice, dont le prince est le dépositaire[5]; ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie. (Ed. 7.)

29. Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ces brebis, il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paraît, il lâche son chien, qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau?

1. Où le prince n'a pas d'autres intérêts que ceux de l'État; **2.** Échanger; **3.** Réciprocité; **4.** Obligations; **5.** Dire que le prince est « dépositaire » des lois, c'est dire que les lois sont antérieures au prince et qu'il ne peut les enfreindre. Conception singulièrement hardie si on se rappelle comment Louis XIV concevait l'absolutisme. Bossuet dans sa *Politique tirée de l'Ecriture sainte* (publiée en 1709) affirme que « l'autorité royale est sacrée et absolue »; que les mauvais princes ne sont justiciables que de Dieu; que « l'impiété déclarée et même la persécution n'exemptent pas les sujets de l'obéissance qu'ils doivent aux princes; que les sujets n'ont à opposer à la violence des princes que des remontrances respectueuses sans mutinerie et sans murmures, et des prières pour leur conversion ». Cf. Lacour-Gayet (*l'Education politique de Louis XIV*), et Lange (pp. 221-223). On retrouve chez La Bruyère l'écho d'idées qui furent violemment exprimées pendant la Fronde et qui restèrent plus ou moins à la bourgeoisie parisienne.

Image naïve[1] des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince. (Ed. 7.)

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une laisse d'or et de soie : que sert tant d'or à son troupeau ou contre les loups[2] ? (Ed. 7.)

30. Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instants l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! quel dangereux poste que celui qui expose à tous moments un homme à nuire à un million d'hommes[3]! (Ed. 7.)

31. Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connaître qu'ils sont aimés, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop[4] acheter le cœur de leurs peuples[5] ? (Ed. 7.)

1. « Qui représente bien la vérité. Une description naïve » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** L'allusion au luxe de Louis XIV n'est pas douteuse. Cf. Lange (pp. 226-227). Toutefois, en 1689, pour subvenir aux charges de la guerre, Louis XIV avait envoyé à la Monnaie sa vaisselle d'argent et La Bruyère pouvait s'autoriser de ce fait pour donner de sa phrase une interprétation innocente; **3.** Comp. Fénelon (*Télémaque*, 1699), chap. XVIII : « Le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, comme un père de sa famille; mais trouvez-vous qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens?... S'il est bon, il doit goûter le plus solide et le plus pur de tous les plaisirs à travailler pour la vertu »; **4.** Trop cher; **5.** Le § 35 et dernier est un éloge abondant et banal de Louis XIV (1re édition). Le chapitre *Du souverain* n'avait dans la 1re édition que neuf petites pages, dont l'éloge de Louis XIV prenait à lui seul les deux tiers; peu à peu il a grossi; les dernières éditions sont celles où se manifeste le mieux la prédilection de La Bruyère pour une souveraineté pacifique et patriarcale, selon le rêve de Fénelon et de l'abbé Fleury; on voit dans cette progression « le reflet du mouvement d'esprits qui dès lors accéléré, précipité par les revers, finira par aliéner au roi les cœurs de ses meilleurs sujets » Lange (p. 239).

XI. — DE L'HOMME

1. Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté[1], l'amour[2] d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève[3].

2. Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienséances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes et constants[4] dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

7. *Ménalque*[5] descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit[6], et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons et que sa chemise est par-dessus ses chausses[7]. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac[8] ou au visage; il ne soup-

1. Cruauté. « Les lions apprivoisés perdent leur fierté naturelle » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Le XVIIe siècle emploie quelquefois l'article là où nous mettrions l'adjectif possessif. Cf. Molière (*le Misanthrope*, v. 1572) : « vous perdez le temps »; **3.** Comp. Molière (*le Misanthrope*, I, I, v. 173-178). Philinte dit :

> Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
> Comme vices unis à l'humaine nature;
> Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
> De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
> Que de voir des vautours affamés de carnage,
> Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

4. Inébranlables. On disait : « Constant dans les tourments » (*Dict. Académie*, 1694); **5.** Note de La Bruyère, ajoutée à la 8e édition : « Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distractions. Ils ne sauraient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différents, on a à choisir. » Le « recueil », publié pour la première fois dans la 6e édition, a été complété dans la 7e et dans la 8e. Quoi qu'en pense La Bruyère, cette accumulation de faits, souvent peu vraisemblables, est fatigante. Nous ne donnons que le tiers environ du portrait. L'original est, paraît-il, Charles de Villars, comte de Brancas, chevalier d'honneur d'Anne d'Autriche, né vers 1618, mort en 1681. Il est question de lui dans le *Menagiana*, dans les *Mémoires* de Saint-Simon, dans la correspondance de la duchesse d'Orléans et souvent dans les lettres de Mme de Sévigné. Tallemant des Réaux raconte quelques-unes de ses distractions (Ed. G. Mongrédien, t. II, pp. 228-229). Mais La Bruyère a emprunté d'autres traits au prince de Conti, à un certain abbé de Mauroy, peut-être même au duc de Bourbon, fils du grand Condé; il s'est souvenu d'un portrait de Théophraste (de la Stupidité); il a enfin beaucoup imaginé et ces inventions ne sont pas ce qu'il y a de meilleur; **6.** Tallemant dit de Brancas : « On l'a fait aller un jour en compagnie avec son bonnet de nuit »; **7.** Culotte; **8.** Poitrine.

çonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête[1] à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître[2] à peine[3] et n'avoir que le loisir de se coller à un mur[4] pour lui faire place. Il cherche, il brouille[5], il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre : *on lui perd tout, on lui égare tout ;* il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander[6] son masque[7] lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement[8], et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue[9]. Tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais[10] et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans. Le cocher touche[11] et croit ramener[12] son maître dans sa maison; Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet[13]. Tout lui est familier, rien ne lui est nouveau. Il s'assit[14], il se repose, il est chez soi. Le maître arrive; celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve[15], il reprend la

1. Face à face; **2.** La préposition *de* n'est exprimée qu'une fois. Cf. Corneille (*Cid*, v. 883) : « Réduit à te déplaire ou souffrir un affront. » Vaugelas n'admettait cette omission que si les verbes étaient synonymes. Cf. Haase (§ 145); **3.** Avec peine; **4.** Cette expression est du style burlesque (*Dict. Richelet*, 1680); **5.** Met du désordre; **6.** Qui demandait son masque au moment même où...; **7.** Sorte de voilette de velours ou de satin noir que les femmes mettaient en ville pour « se conserver le teint » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** « Divertissement accompagné de musique, de jeu, que le roi donne en de certains jours dans ses appartements à toute la cour. Il y aura demain appartement à Versailles » (*Dict. Acad.*, 1694); **9.** Les clefs disent de Brancas : « L'aventure de la perruque dont il est parlé ici lui arriva chez la reine »; **10.** Palais de Justice; **11.** Fouette; **12.** Reconduire. *Ramener :* amener de nouveau; **13.** Petite pièce retirée « pour travailler ou converser en particulier » (*Dict. Acad.*, 1694); **14.** La Bruyère emploie indifféremment *s'assit* ou *s'assied ;* **15.** *Rêver :* « penser, méditer profondément » (*Dict. Acad.*, 1694).

parole. Le maître de la maison s'ennuie[1] et demeure étonné[2]; Ménalque ne l'est pas moins et ne dit pas ce qu'il en pense : il a affaire à un fâcheux[3], à un homme oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère, et il prend patience. La nuit arrive qu'il est à peine détrompé[4]. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit[5] dans son fauteuil et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous les moments qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais, comme cela tire en longueur, qu'il a faim et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper : elle rit, et si haut qu'elle le réveille...

Dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit et jette son chapeau à terre en croyant faire tout le contraire[6]. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est : on lui présente une montre; à peine l'a-t-il reçue que, ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout : il écrit une seconde lettre, et, après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres et, en l'ouvrant, y lit ces mots : *Maître Olivier, ne manquez*[7], *sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin...* Son fermier reçoit l'autre et se la fait lire. On y trouve : *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur*[8]... Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie; il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte*, et il sait à peine comment cela est arrivé...

... Il commence un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle,

1. S'impatiente; **2.** Stupéfait; **3.** Importun; **4.** Tallemant raconte une mésaventure analogue de Brancas : « Au sortir des Tuileries, un soir, il se jette dans le premier carrosse; le cocher touche, il le mène dans une maison. Il monte jusque dans la chambre sans se reconnaître. Les laquais du maître du carrosse l'avaient pris pour leur maître, qui lui ressemblait assez de taille. Ils le laissent là et courent aux Tuileries, mais par hasard ils rencontrèrent ses gens et leur dirent où il était » (Remarquons en passant que La Bruyère n'a probablement pas lu ces *Historiettes* de Tallemant des Réaux qui sont restées en manuscrit jusqu'à l'édition de 1833-1835); **5.** S'installe comme à demeure; **6.** Cette phrase a été ajoutée dans la 8e édition; **7.** Ne manquez *pas*. Cette suppression de *pas* ou de *point*, habituelle au XVIe siècle, devient rare à la fin du XVIIe. Cf. Haase (§ 100); **8.** Mme de Sévigné raconte de Brancas une distraction analogue (*Lettre* du 2 juin 1672).

il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vrai que ses voisins en manquent aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir longtemps. On a inventé aux tables une grande cuillère pour la commodité du service; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler...

Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas : pour un stupide[1], car il n'écoute point, et il parle encore moins; pour un fou, car, outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines[2] grimaces et à des mouvements de tête involontaires; pour un homme fier et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsidéré[3], car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache, d'exécution et d'échafaud devant un homme dont le père y a monté, de roture devant des roturiers qui sont riches et qui se donnent pour nobles... (Ed. 6.)

8. L'incivilité n'est pas un vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité[4], de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie; pour ne se répandre[5] que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste; il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit. (Ed. 4.)

9. Dire d'un homme colère, inégal, querelleux, chagrin[6], pointilleux, capricieux : « C'est son humeur », n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irrémédiables. (Ed. 4.)

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes; ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paraître[7] tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce c'est-à-dire à être des hommes... (Ed. 4.)

1. Cf. XII, § 49 : « Le stupide est un sot qui ne parle point »; **2.** Au XVIIe siècle on emploie souvent le *de* partitif devant *aucun, certain, différent ;* **3.** Étourdi et manquant de tact; **4.** Cf. note 1; **5.** Pour la construction, cf. Corneille (*Horace*, v. 900) : « Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères »; **6.** Irritable, toujours mécontent; **7.** Se montrer.

11. Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger et n'en rien faire; la chose la plus prompte et qui se présente d'abord[1], c'est le refus, et l'on n'accorde que par réflexion.

12. Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde. (Ed. 8.)

16. L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte. Et moi, pensant à la contrariété[2] des esprits, des goûts et des sentiments, je suis étonné de voir jusqu'à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille[3]. (Ed. 2.)

17. Il y a d'étrangès pères, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se consoler de leur mort.

19. La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe toute à désirer; l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les désirs; on en est là quand la fièvre nous saisit et nous éteint; si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps[4].

22. L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource. (Ed. 4.)

1. Aussitôt; **2.** Opposition, contradiction. Cf. Pascal : « Il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme et... il y a un grand principe de misère. Il faut donc que (la religion) nous rende raison de ces étonnantes *contrariétés* »; **3.** Cette remarque avait paru dans la 1re édition sous la forme suivante : « Pénétrant à fond la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments, je suis bien plus émerveillé de voir que les milliers d'hommes qui composent une nation se trouvent rassemblés en un même pays pour parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux d'une même coutume, des mêmes usages et d'un même culte, que de voir diverses nations se cantonner sous les différents climats qui leur sont distribués, et se partager sur toutes ces choses »; **4.** Cf. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 172) : « ... Nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux il est inévitable que nous ne le soyons jamais », et, § 425 : « Et ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pipe, et de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est un comble éternel. » Ce même Montaigne (*Essais*, I, 3) : « Nous ne sommes jamais chez nous; nous sommes toujours au delà : la crainte, le désir, l'espérance nous élancent vers l'avenir et nous dérobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus » (éd. Villey, I, pp. 15-16).

29. Il y a de certains[1] biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève[2] et nous transporte; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on aspire[3] encore à de plus grands[4].

30. Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où[5] l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connaissait point, l'on se raidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espérait[6].

31. Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur et pour faire moins sentir une grande perte. (Ed. 4.)

34. Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

35. *Irène* se transporte à grands frais en[7] Épidaure[8], voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue[9] de fatigue; et le dieu prononce[10] que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire; elle dit qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner[11] peu; elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit; elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher; elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affaiblis

1. Cf. p. 25, note 2; **2.** Ravit. Mme de Sévigné (30 septembre 1671) : « Je lis Nicole avec un plaisir qui m'enlève »; **3.** N'aspire. *Ne* est généralement omis au XVIIe siècle après le *que* comparatif. Voiture écrit : « J'ai peur d'y demeurer plus que je voudrais ». *Haase* (§ 104 A); **4.** La remarque est déjà dans Montaigne (I, 53) : « Quoi que ce soit qui tombe en notre connaissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons béant après les choses à venir et inconnues d'autant que les présentes ne nous saoulent point; non pas, à mon avis, qu'elles n'aient assez de quoi nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et déréglée »; **5.** Auxquels, *Haase* (§ 38); **6.** Cf. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 109) : « Quand on se porte bien, on admire comment on pourrait faire si on était malade; quand on l'est, on prend médecine gaiement : le mal y résout »; **7.** On emploie souvent *en* au lieu de *à* devant les noms de villes : *en* Jérusalem, *en* Alger, *en* Avignon, *en* Paris. Haase (§ 126 C); **8.** Ville d'Argolide, où se trouvait un temple d'Esculape, fils d'Apollon et dieu guérisseur; **9.** Épuisée; **10.** Déclare avec autorité; **11.** Déjeuner.

moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si[1] saine[2] que j'ai été. — C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur? — Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient[3], et qui vous fair révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux, et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage[4]? » (Ed. 8.)

36. La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie; il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir[5].

40. L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

42. C'est plus tôt fait de céder à la nature et de craindre la mort que de faire de continuels efforts, s'armer[6] de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même pour ne la pas craindre. (Ed. 6.)

46. Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage.

48. Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre. (Ed. 4.)

50. Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides[7], intempérants, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes. (Ed. 4.)

51. Les enfants n'ont ni passé ni avenir[8], et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent. (Ed. 4.)

1. Aussi, *Haase* (§ 98); **2.** En bonne santé; **3.** Vantent hautement. Cf. Racine (*Bérénice*, v. 346) : « J'entends de tous côtés publier vos vertus »; **4.** Clefs du XVIIIe siècle : « On tint ce discours à Mme de Montespan, aux eaux de Bourbon où elle allait souvent pour des maladies imaginaires. » « Elle pensait sans cesse à la mort », dit Saint-Simon; **5.** C'est le mot de Publius Syrus : « *Mortem timere crudelius est quam mori* »; **6.** Cf. p. 23, note 2; **7.** « Peureux » (*Dict. Furetière*, 1690); **8.** Ni regret du passé, ni souci de l'avenir.

52. Le caractère de l'enfance paraît unique[1]; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse[2] attention qu'on en pénètre la différence; elle augmente avec[3] la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux et si contraires à eux-mêmes. (Ed. 4.)

53. Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus; et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet[4] à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin et y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortège; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable, et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité. (Ed. 4.)

54. ... L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer[5]. (Ed. 4.)

55. La paresse, l'indolence[6] et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie,

1. Identique chez tous; **2.** Scrupuleuse; **3.** En même temps que; **4.** Réellement; **5.** Cf. Fénelon (*De l'éducation des filles*, v) : « Quoique vous veilliez sur vous-mêmes pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous : souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères... D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis et ne cherchent qu'à la mépriser. » Le traité *De l'éducation des filles* a paru en 1687; **6.** Indifférence. Mme de Sévigné parle de « l'indolence inséparable des longs attachements » (6 mai 1676).

où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs. (Ed. 4.)

57. Les enfants commencent entre eux par l'état populaire; chacun y est le maître, et, ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtemps et passent au monarchique; quelqu'un se distingue, ou par une grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connaissance plus exacte des jeux différents et des petites lois qui les composent; les autres lui défèrent[1], et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir[2]. (Ed. 4.)

58. Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment[3]? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfants et sans une longue expérience[4]; et, si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parents ou de leurs maîtres. (Ed. 4.)

59. C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants et leur devenir inutile que de les punir de fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères, ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent; ils connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité. (Ed. 4.)

60. On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie, et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé...

64. Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes choses, et avec les mêmes dehors, que nous les ferions par inclination ou par devoir[5]. Tel vient de mourir à Paris

1. Cèdent respectueusement; **2.** Les édits royaux portaient la formule : *Tel est notre plaisir ;* **3.** Avec suite; **4.** La Bruyère se souvient sans doute de Malebranche (*Recherche de la vérité*, liv. II, 1re partie, 8) : « Les petits enfants ont de la raison aussi bien que les hommes faits, quoiqu'ils n'aient pas d'expérience »; **5.** Cf. Malebranche (II, 2e partie, 7) : « On ne connaît point assez que c'est la vanité qui donne le branle à la plupart de nos actions », et La Rochefoucauld : « La vertu n'irait pas loin si la vanité ne lui tenait compagnie ».

de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme, qu'il n'aimait point[1].

66. Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi; un homme modeste ne parle point de soi[2]... (Ed. 4.)

67. Les hommes parlent de manière, sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts[3], et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talents ou de grandes qualités[4]. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement[5]; l'on reçoit[6] le reproche de la distraction et de la rêverie, comme s'il nous accordait le bel esprit; l'on dit de soi qu'on est maladroit et qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talents par ceux de l'esprit ou par les dons de l'âme que tout le monde nous connaît; l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, et que[7] l'on est guéri de l'ambition; l'on ne rougit point de sa malpropreté[8], qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, et qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides et essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'était par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée ou en quelque autre poste très périlleux, sans être de garde ni commandé, et il ajoute qu'il en fut repris de son général. De même une bonne tête[9] ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence[10] que les autres hommes cherchent vainement à acquérir, qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience, que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté et l'importance des affaires occupent seulement et n'accablent point, qui, par l'étendue de ses vues et de sa pénétration,

1. Clefs du XVIIIe siècle : « Feu M. le prince de Conti. Il mourut de la petite vérole en veillant auprès de la princesse sa femme atteinte du même mal et qui en est relevée. » Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, né en 1661, avait épousé en 1680 Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mlle de La Vallière; il mourut le 9 novembre 1685; **2.** La Rochefoucauld : « On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler », et Montaigne (III, 13) : « Se priser et se mépriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. »; **3.** Cf. La Rochefoucauld : « Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands. »; **4.** Cf. les remarques sévères et injustes de Malebranche sur Montaigne (*Recherche de la vérité*, II, 2e partie, v); **5.** Cf. La Rochefoucauld : « Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement »; **6.** Accepte; **7.** Au XVIIe siècle un verbe peut avoir plusieurs compléments de nature différente, nom, infinitif ou proposition complétive, Haase, (§ 151, Rem. II); **8.** Inélégance. Cf. *le Bourgeois gentilhomme :* « Comment, monsieur Jourdain, vous voilà le plus *propre* du monde; vous avez tout à fait bon air avec cet habit »; **9.** « Homme de beaucoup d'esprit, de beaucoup de capacité » (*Dict. Acad.*, 1694); **10.** Sagesse.

se rend maître de tous les événements, qui, bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement et la politique, est peut-être de ces âmes sublimes nées pour régir les autres, et sur qui ces premières règles ont été faites, qui est détourné par les grandes choses qu'il fait des belles ou des agréables qu'il pourrait lire, et qui au contraire ne perd rien à retracer[1] et à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie et ses actions : un homme ainsi fait peut dire aisément et sans se commettre[2] qu'il ne connaît aucun livre et qu'il ne lit jamais[3] (Ed. 4.)

69. La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi[4], si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux et qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme, de sa nature, pense hautement et superbement[5] de lui-même et ne pense ainsi que de lui-même; la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre; elle est une vertu du dehors qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir extérieurement avec les autres comme s'il n'était pas vrai qu'il les compte pour rien. (Ed. 4.)

71. Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés[6] ne demandent pas mieux; faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie et ne brisent pas ceux qui plient. (Ed. 4.)

De même l'on dit : « Il faut avoir des habits modestes »; les personnes de mérite ne désirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on lui en donne; il est avide de la superfluité, on lui en montre; quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe; l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix; il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large ou plus étroit vous fait entrer ou refuser. (Ed. 4.)

73. Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite et faire notre éloge, aussi[7] devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire

1. Rappeler; **2.** Se compromettre; **3.** Ces paroles sont attribuées à Louvois; **4.** Au XVIIe siècle le pronom *soi* s'emploie après un sujet déterminé. Cf. XI, § 121 : « Gnathon ne vit que pour soi » Haase, (§ 13 A); **5.** Orgueilleusement; **6.** « Qui ont de bonnes inclinations » (*Dict. Acad.*, 1694); **7.** De même.

qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en[1] moquer. (Ed. 4.)

74. D'où vient qu'*Alcippe* me salue aujourd'hui, me sourit et se jette hors d'une portière[2] de peur de me manquer? Je ne suis pas riche et je suis à pied : il doit dans les règles ne me pas voir; n'est-ce point pour être vu lui-même dans un même fond avec un grand? (Ed. 4.)

76. Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes et dans l'opinion des hommes, que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions : quelle bizarrerie[3]!

81. Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie, et elle serait invulnérable si elle ne souffrait par la compassion.

82. Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères. (Ed. 4.)

83. On est prompt à connaître ses plus petits avantages et lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits; on sait à peine que l'on est borgne, on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit[4]. (Ed. 4.)

Argyre tire son gant pour montrer une belle main, et elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit; elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite, et, si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse; elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul : elle parle toujours, et n'a point d'esprit. (Ed. 4.)

84. Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrent les talents du corps et de l'esprit : celui qui dit froidement[5] de soi[6], et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle,

1. Au XVIIe siècle on employait encore couramment le pronom *en* pour remplacer un pronom de la 1re ou de la 2e personne. Cet emploi n'est plus autorisé aujourd'hui; 2. De la *portière* d'un carrosse; 3. Cf. Boileau (*Epître III*, v. 27-30) :

C'est là de tous nos maux le fatal fondement :
Des jugements d'autrui nous tremblons follement;
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.

4. Ainsi dans *le Misanthrope*, Acaste parle de lui-même avec satisfaction (v. 781-804); 5. Sans passion; 6. Cf. p. 32, note 4.

sincère, équitable, reconnaissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce : cela est trop fort[1]... (Ed. 4.)

89. Un homme qui n'a de l'esprit que dans[2] une certaine médiocrité est sérieux et tout d'une pièce : il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle[3]; aussi incapable de s'élever aux grandes choses que de s'accommoder même par relâchement[4] des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfants[5]. (Ed. 4.)

90. Tout le monde dit d'un fat[6] qu'il est un fat; personne n'ose le lui dire à lui-même; il meurt sans le savoir et sans que personne se soit vengé.

93. Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles; ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

101. L'ennui est entré dans le monde par la paresse; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même. (Ed. 5.)

104. Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que, leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui[7] est tout ce qui nous excite aux actions louables et qui nous soutient dans nos entreprises. N*** aime une piété fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, et fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions; les gens à petits collets[8] et les *sœurs grises*[9] y ont une libre entrée; toute une ville voit ses aumônes et les publie[10] : qui pourrait douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers[11] ? (Ed. 4.)

117. Un vieillard est fier, dédaigneux et d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

1. Cf. La Rochefoucauld : « Chacun dit du bien de son cœur et personne n'en ose dire de son esprit »; **2.** Dans les limites de; **3.** Propos frivoles; **4.** Détente; **5.** Cf. Montaigne (*Essais*, III, 5) : « J'aime une sagesse gaie et civile et fuis l'âpreté des mœurs et l'austérité, ayant pour suspecte toute mine rébarbative... Socrate eut un visage constant, mais serein et riant; non fâcheusement constant comme le vieil Crassus qu'on ne vit jamais rire », et Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 331); **6.** Sot (Cf. XII, § 44-45); **7.** Ce qui; **8.** Les ecclésiastiques; **9.** Les Filles de la charité; **10.** Cf. p. 28, note 3; **11.** Cf. Bourdaloue (*Sermon sur la vérité évangélique*, prononcé en 1671) : « C'est pour cela, dit saint Chrysostome... que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons qu'à faire ce que nous devons... Pourquoi? Parce qu'à faire plus qu'on ne doit, il y a une certaine gloire que l'on ambitionne et qui rend tout aisé; au lieu qu'à faire ce que l'on doit, il n'y a point d'autre louange à espérer que celle des serviteurs inutiles : « *servi inutiles sumus, quod debuimus facere fecimus* ».

118. Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle, est un trésor inestimable : il est plein de faits et de maximes; l'on y[1] trouve l'histoire du siècle, revêtue de circonstances[2] très curieuses et qui ne se lisent nulle part; l'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

119. Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

121. *Gnathon* ne vit que pour soi[3], et tous les hommes ensemble sont à son égard[4] comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets qu'il[5] n'ait achevé d'essayer de tous; il voudrait pouvoir les savourer tous à la fois; il ne se sert à table que de ses mains[6]; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les convives, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ses malpropretés dégoûtantes capables d'ôter l'appétit aux plus affamés; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe; s'il enlève un ragoût de dessus[7] un plat il le répand en chemin dans un autre plat[8] et sur la nappe, on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un râtelier; il écure ses dents, et il continue à manger[9]. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement[10], et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre; il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse; s'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit; il tourne tout à son usage; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve

1. En lui; **2.** Détails; **3.** Cf. p. 32, note 4; **4.** A son point de vue; **5.** Avant qu'il; **6.** Les mots : *il voudrait pouvoir...* jusqu'à *de ses mains*, ont été ajoutés à partir de la 5e édition, de même que plus loin les phrases : *Il ne leur épargne...* jusqu'à : *continue à manger ;* **7.** *Dessus :* sur; Haase, (§ 128 A); **8.** Tous les plats d'un même service étaient placés en même temps sur la table; **9.** Les conseils qu'Antoine de Courtin se croit obligé de donner, dans son *Nouveau Traité de la civilité*, montrent que Gnathon n'était pas alors une exception; **10.** Installation durable.

sous sa main lui est propre, hardes[1], équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion[2] et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain[3]. (Ed. 4.)

122. *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires[4], qui est[5] de dîner le matin et de souper le soir : il ne semble né que pour la digestion. Il n'a de même qu'un entretien : il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages[6]; il place ensuite le rôt et les entremets[7], il se souvient exactement de quels plats on a relevé[8] le premier service; il n'oublie pas les *hors-d'œuvre*, le fruit et les assiettes[9]; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point[10]; il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient[11] de manger un mauvais ragoût ou de boire d'un vin médiocre[12]. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvait aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange; et, s'il revient au monde, c'est pour manger[13]. (Ed. 5.)

123. *Ruffin* commence à grisonner; mais il est sain[14], il a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt

1. « Ce qui sert à l'habillement ou à la parure. *De belles hardes* » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** « Charge de l'estomac quand on a trop bu et trop mangé » (*Dict. Furetière*, 1690); **3.** Les clefs ne s'accordent pas sur l'original de Gnathon. On lira : G. Cayrou, le portrait de Gnathon (*Revue universitaire*, 15 mars 1910); **4.** *Affaire* : « ce qui donne beaucoup de peine, d'inquiétude » (*Dict. Furetière*, 1690); **5.** Et c'est; **6.** Il y avait des *potages* de pigeonneaux, de canards aux navets, de perdrix aux choux, etc. Cf. Boileau (*Satire III*, v. 45-48); **7.** « Tous les petits ragoûts et autres choses délicates qui se servent après les viandes et immédiatement devant le fruit » (*Dict. Richelet*, 1680); **8.** *Relever* : faire valoir, donner une plus belle apparence; **9.** Les entrées, entremets ou hors-d'œuvre qui peuvent être contenus dans des assiettes. Cf. Boileau (*Satire III*, v. 49-52 et 153-156); **10.** Souvenir possible du *Misanthrope* (v. 623-630) (Célimène parle de Cléon); **11.** Malheur. Malherbe dit en parlant de la mort de Henri IV : « La douleur générale qu'apporte ce pitoyable inconvénient »; **12.** Ordinaire; **13.** La Bruyère songeait vraisemblablement à Louis de La Trémoille, comte d'Olonne, mort le 3 février 1686, ami de Saint-Évremond et célèbre gourmet. Cf. la *Lettre de Saint-Evremond au comte d'Olonne exilé* ; **14.** En bonne santé.

années de vie; il est gai, *jovial*[1], familier, indifférent; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet; il est content de soi[2], des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux; il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance et qui pouvait un jour être l'honneur de sa famille, il remet sur d'autres le soin de le pleurer, il dit : « *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mère* », et il est consolé[3]. Il n'a point de passions[4], il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre[5] : il parle à celui qu'il voit une première fois avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets*[6] et de ses historiettes[7]; on l'aborde, on le quitte, sans qu'il y fasse attention, et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place. (Ed. 4.)

124. N*** est moins affaibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe[8] point soixante-huit ans; mais il a la goutte, et il est sujet à une colique néphrétique; il a le visage décharné, le teint verdâtre et qui menace ruine. Il fait marner sa terre, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera[9] obligé de la fumer; il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert[10]; il fait bâtir dans la rue*** une maison de pierre de taille, raffermie dans les encoignures par des mains de fer, et dont il assure, en toussant, et avec une voix frêle et débile[11], qu'on ne verra jamais la fin; il se promène tous les jours dans ses ateliers[12] sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, et il leur dit ce qu'il a dessein de faire[13]. Ce n'est pas pour ses enfants qu'il bâtit, car il n'en a point, ni pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain.

128. L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils

1. Mot ancien, exclu par le *Dictionnaire* de Richelet (1680) mais admis par Furetière (1690) et par l'Académie (1694); **2.** Cf. p. 32, note 4; **3.** La phrase : *Il perd son fils...* jusqu'à : *consolé*, a été ajoutée dans la 7e édition; **4.** Sentiments; **5.** Tout lui est bon; **6.** Plaisanteries insipides; **7.** *Historiette :* « petite histoire mêlée de galanterie » (*Dict. Furetière*, 1690); **8.** Dépasse; **9.** Cf. p. 24, note 7; **10.** Les phrases : *Il fait marner...* jusqu'à : *couvert*, ont été ajoutées dans la 7e édition. *Couvert :* « lieu couvert d'arbres. *Il n'y a point de couvert dans ce jardin* » (*Dict. Acad.*, 1694); **11.** Les mots : *en toussant...* jusqu'à : *débile*, ont été ajoutés dans la 6e édition; **12.** Chantiers. « Lieux où certains ouvriers travaillent ensemble comme maçons, charpentiers, menuisiers » (*Dict. Acad.*, 1694); **13.** Les mots : *il montre...* jusqu'à : *faire*, ont été ajoutés dans la 6e édition.

remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines[1]; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir[2] pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé[3]. (Ed. 4.)

130. Le noble de province, inutile à sa patrie[4], à sa famille et à lui-même, souvent sans toit, sans habits[5] et sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures[6] et les mortiers[7] de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres, qu'il ne changerait pas contre les masses[8] d'un chancelier[9]. (Ed. 4.)

132. Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût[10] avoir une forte teinture de philosophie[11] : elle convient à tout le monde; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes les conditions; elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès[12], du déclin de nos forces ou de notre beauté; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

1. *Racines :* légumes comme « les raves, les betteraves, les navets » (*Dict. Acad.*, 1694). Mais il n'est pas certain que ce soit le sens ici. On lit dans un rapport adressé à Louis XIV, en 1687 : « Les paysans vivent de pain fait avec du blé noir; d'autres qui n'ont pas même de blé noir, vivent de racines de fougère bouillies avec de la farine d'orge ou d'avoine et du sel. » De même, le 29 mai 1675, le duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, fait savoir à Colbert que la plupart des habitants de la province « n'ont vécu pendant l'hiver que de pain, de glands et de racines, et que présentement on les voit manger l'herbe des prés et l'écorce des arbres »; cf. Lange, pp. (205-209). La remarque de La Bruyère a été écrite en l'année 1689, qui n'avait rien d'exceptionnel; la guerre commençait; **2.** Récolter; **3.** La Bruyère est un des premiers à avoir formulé cette protestation. On acceptait encore généralement le dogme de Richelieu, que les peuples ne doivent pas « être trop à leur aise ». « Il les faut comparer aux mulets, qui étant accoutumés à la charge, se gâtent par un long repos » *(Testament politique)* ; **4.** Certains pourtant servaient dans l'armée; **5.** On lit dans un pamphlet de 1689, *les Soupirs de la France esclave :* « Toute l'ancienne noblesse de France est réduite à la mendicité... Il y a des provinces où l'on ne trouverait pas entre la noblesse cent pistoles »; **6.** L'Université. « On appelle fourrure une sorte d'habit que portent les docteurs et bacheliers d'une université dans quelque action de cérémonie » (*Dict. des Arts et des Sciences*, 1694); **7.** La magistrature, du nom de la toque des présidents du Parlement; **8.** « Bâtons à tête, garnis d'argent qu'on porte par honneur devant M. le chancelier » (*Dict. Furetière*, 1690); **9.** Sur la condition de la noblesse de province, cf. Lange (pp. 67-77); **10.** Au XVIIe siècle on pouvait employer l'imparfait du subjonctif dans une subordonnée après un verbe principal au présent. Cf. Corneille (*la Veuve*, v. 142) : « Séparons-nous, de peur qu'il entrât » Haase (§ 67 B); **11.** Note de La Bruyère : « L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la religion chrétienne »; **12.** Résultats.

136. Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher.

137. La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencements; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment[1].

138. J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire que de faire ou de dire ce qu'il faut : on se propose fermement, dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose, et ensuite, ou par passion, ou par une tempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe. (Ed. 7.)

145. Qui oserait se promettre de contenter les hommes? Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudrait-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire[2] de leurs plaisirs; qu'il ouvre son palais à ses courtisans, qu'il les admette jusque dans son domestique[3]; que dans les lieux dont la vue seule est un spectacle il leur fasse voir d'autres spectacles[4]; qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraîchissements[5]; qu'il y ajoute une chère splendide et une entière liberté; qu'il entre avec eux en société[6] des mêmes amusements; que le grand homme devienne aimable et que le héros soit humain et familier : il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuient enfin[7] des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencements; ils déserteraient la *table des dieux*, et le *nectar* avec le temps leur devient insipide; ils n'hésitent pas de[8] critiquer des choses qui sont parfaites; il y entre de la vanité et une mauvaise délicatesse[9]; leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute l'affec-

1. Avec persévérance. Souvenir de la fable de La Fontaine (*le Lièvre et la Tortue*, VI, 10); **2.** Cf. p. 36, note 4; **3.** Appartements privés; **4.** Allusion aux fêtes que Louis XIV donnait à Versailles, à Marly ou à Fontainebleau; **5.** « Se dit des viandes, des liqueurs et autres choses semblables dont on régale un prince, un ambassadeur à son passage, à son arrivée, et de tous les vivres dont on rafraîchit une place, une armée, des vaisseaux » (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** Qu'il partage avec eux; **7.** A la fin; **8.** Pour cet emploi de la préposition *de*, cf. Haase (§ 112); **9.** Affectation d'un homme difficile à contenter. Molière (*les Précieuses ridicules*, 9) : « J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte, et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière. »

tation[1] qu'on aurait à les satisfaire et d'une dépense toute royale que l'on ferait pour y réussir; il s'y mêle de la malignité[2], qui va jusqu'à vouloir affaiblir dans les autres la joie qu'ils auraient de les rendre contents. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisants, peuvent se démentir; quelquefois on ne les reconnaît plus, et l'on voit l'homme jusque dans le courtisan. (Ed. 4.)

146. L'affectation[3] dans le geste, dans le parler et dans les manières, est souvent une suite de l'oisiveté ou de l'indifférence, et il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

147. Les hommes n'ont point de caractère, ou, s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point et où ils soient reconnaissables; ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre, et, s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice; ils ont des passions contraires et des faibles qui se contredisent; il leur en coûte moins de joindre les extrémités[4] que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre; ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant[5] ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* était si corrompu et si libertin[6] qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et se faire[7] dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien. (Ed. 4.)

155. *Timon*[8], ou le misanthrope, peut avoir l'âme austère et farouche[9], mais extérieurement il est civil et *cérémonieux*[10]; il ne s'échappe pas[11], il ne s'apprivoise pas avec les hommes; au contraire, il les traite honnêtement[12] et sérieusement; il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connaître ni s'en faire des

1. Empressement, grand désir. « L'affectation des honneurs » (*Dict. Furetière*, 1690); **2.** Malveillance; **3.** Au sens actuel du mot; **4.** Extrêmes; **5.** Et ne pouvant en supporter; **6.** Incrédule; **7.** Cf. p. 23, note 2; **8.** *Timon* était un philosophe athénien (ve siècle) à qui les malheurs de sa patrie, la perte de sa fortune, l'ingratitude de ses amis avaient inspiré la haine du genre humain. Le portrait est une critique du *Misanthrope* de Molière; **9.** Sauvage. « Bourru, fantasque, ennemi de la société civile » (*Dict. Furetière*, 1690); **10.** Le mot n'a pas comme aujourd'hui un sens péjoratif. *Cérémonie :* marque de déférence; **11.** *S'échapper :* « s'emporter inconsidérément à dire ou à faire quelque chose contre la raison ou la bienséance » (*Dict. Acad.*, 1694); **12.** Avec courtoisie.

amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme. (Ed. 5.)

158. Combien d'âmes faibles, molles et indifférentes, sans de grands défauts, et qui puissent fournir à la satire! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui, par leur singularité[1], ne tirent point à conséquence et ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et pour la morale! Ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux et qui sont moins de l'humanité que de la personne. (Ed. 4.)

1. Caractère exceptionnel.

XII. — DES JUGEMENTS

1. Rien ne ressemble plus à la vive persuasion que le mauvais entêtement[1] : de là les partis, les cabales, les hérésies.

7. Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes et de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en servir pour prononcer[2] sur le mérite des autres; la vogue, la faveur populaire, celle du Prince, nous entraînent comme un torrent : nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable.

9. Les hommes ne se goûtent[3] qu'à peine[4] les uns les autres, n'ont qu'une faible pente[5] à s'approuver réciproquement : action[6], conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente; ils substituent, à la place de ce qu'on leur récite[7], de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auraient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseraient ou ce qu'ils écriraient sur un tel sujet, et ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui. (Ed. 7.)

10. Le commun des hommes est si enclin au dérèglement et à la bagatelle[8], et le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirais assez que l'esprit de singularité[9], s'il pouvait avoir ses bornes et ne pas aller trop loin, approcherait fort de la droite raison et d'une conduite régulière.

« Il faut faire comme les autres » : maxime suspecte, qui signifie presque toujours : « Il faut mal faire », dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures qui n'ont point de suite[10], qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bienséances[11].

1. Engouement, attachement excessif à une opinion. Cf. Bourdaloue : « De là les entêtements en faveur des uns, de là les déchaînements bizarres contre les autres »; **2.** Pour nous prononcer. Cf. Haase, (§ 61); **3.** S'apprécient; **4.** Avec peine; **5.** Penchant; **6.** Activité; **7.** Raconte; **8.** Frivolité; **9.** Originalité. « Manière affectée d'agir, différente de celle de tous les autres » (*Dict. Acad.*, 1694); **10.** Conséquence, importance; **11.** Cf. Montaigne (*Essais*, I, 23) : « ... Il me semble que toutes façons écartées et particulières partent plutôt de folie ou d'affectation ambitieuse que de vraie raison; et que le sage doit au-dedans retirer son âme de la presse et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses; mais quant au dehors qu'il doit suivre entièrement les façons et formes reçues » (éd. Villey, t. I, p. 151).

11. Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours et panthères, s'ils sont équitables, s'ils se font justice[1] à eux-mêmes et qu'ils la[2] rendent aux autres, que deviennent les lois, leur texte et le prodigieux accablement de leurs commentaires? que devient le *pétitoire* et le *possessoire*[3], et tout ce qu'on appelle jurisprudence? Où[4] se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief et toute leur enflure[5] à l'autorité où ils sont établis[6] de faire valoir[7] ces mêmes lois? Si ces mêmes hommes ont de la droiture et de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouies[8] les disputes de l'école, la scolastique[9] et les controverses[10]? S'ils sont tempérants, chastes et modérés, que leur sert le mystérieux jargon de la médecine, et qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Légistes, docteurs[11], médecins, quelle chute pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages! (Ed. 5.)

De combien de grands hommes dans les différents exercices de la paix et de la guerre aurait-on dû se passer! A quel point de perfection et de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts et de certaines sciences qui ne devaient[12] point être nécessaires, et qui sont dans le monde comme des remèdes à tous les maux, dont notre malice[13] est l'unique source!... (Ed. 5.)

15. La condition des comédiens était infâme[14] chez les Romains et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs[15]. (Ed. 4.)

17. Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences et des belles-lettres, et de quelle utilité ils les croient dans la république[16], que le prix qu'ils y ont mis et l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique ni de si vile condition où les avantages ne soient plus

1. *Se faire justice* : « se condamner quand on a tort » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Au XVIIe siècle, le pronom peut se rapporter à un nom indéterminé; **3.** Le *pétitoire* est une action par laquelle on demande devant les tribunaux la propriété d'une chose, le *possessoire* est une action par laquelle on en demande la possession, c'est-à-dire la jouissance; **4.** A quoi; **5.** Orgueil; **6.** A leur pouvoir régulier et permanent de...; **7.** D'assurer l'application; **8.** Cf. p. 42, note 2; **9.** « La partie de la théologie qui discute les questions par le secours de la raison » (*Dict. Furetière*, 1690); **10.** « Disputes sur les points de la foi entre les catholiques et les hérétiques » (*Dict. Acad.*, 1694); **11.** *Docteurs* en théologie; **12.** Auraient dû. On emploie au XVIIe siècle l'imparfait ou le parfait de l'indicatif dés verbes *devoir*, *pouvoir*, *falloir* dans le sens du conditionnel passé. Haase (§ 66 D); **13.** Méchanceté; **14.** Déshonorante; **15.** Cf. XIV, § 21; **16.** État.

sûrs, plus prompts et plus solides[1]. Le comédien, couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de CORNEILLE, qui est à pied. Chez[2] plusieurs, savant et pédant sont synonymes.

Souvent, où le riche parle, et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes[3].

21. Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, qu'on ne se hasarde plus de[4] me dire : « Vous écrivez si bien, *Antisthène !* continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in-folio?* Traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin »; ils devraient ajouter : « et nul cours[5] ». Je renonce à tout ce qui a été, qui est et qui sera livre. *Bérylle* tombe en syncope à la vue d'un chat, et moi à la vue d'un livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plumes, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place[6]? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire : dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien; ai-je un grain[7] de ce métal qui procure toutes choses? Le vil praticien[8] grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat[9]. Un homme *rouge* ou *feuille-morte*[10] devient commis, et bientôt plus riche que son maître; il le laisse dans la roture, et avec de l'argent il devient noble. B***[11] s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes, BB***[12], à vendre en bouteille l'eau de la rivière. Un autre[13] charlatan arrive ici de delà les monts avec une malle : il n'est pas déchargé que les pensions courent, et il est prêt de[14] retourner d'où il arrive avec des mulets et des fourgons.

1. L'ensemble des pensions royales ne dépassait pas sous Louis XIV une moyenne annuelle de 250 000 francs. Les droits d'auteur étaient faibles; les plus beaux, jusqu'en 1667, furent ceux que Corneille toucha pour son *Attila :* 6 500 francs. Racine ne reçut que 650 francs pour *Andromaque ;* Du Ryer vendait ses alexandrins à 4 francs le cent, note Cayrou; **2.** Aux yeux de; **3.** Les revendications des écrivains, conscients de leur valeur sociale, se feront plus vives au XVIIIe siècle. Cf. Pellisson *(les Hommes de lettres au XVIIIe siècle) ;* **4.** Pour cet emploi de la préposition *de,* Cf. Haase (§ 112); **5.** Succès; **6.** Sur la place, sur le marché; **7.** Le *grain* était la soixante-douzième partie du gros; il y avait huit gros dans une once, et seize onces dans une livre; **8.** Avocat ou avoué; **9.** *Magistrat :* « ne se dit que des grands officiers » (*Dict. Furetière,* 1690); **10.** Laquais qui porte une livrée; **11.** L'un des Brioché, qui avaient établi à Paris un théâtre de marionnettes, ou plutôt Benoit, sculpteur de figures de cire, qui tenait, rue des Saints-Pères, le *Cercle-Royal,* et y montrait une galerie de figures (Servois); **12.** Barbereau qui avait fait fortune en vendant de l'eau de rivière comme eau minérale (clefs), ou Brimbœuf, vendeur *d'eaux de Jouvence* (Ed. Fournier); **13.** Carro Carreti, de qui il est question dans VIII, § 16; **14.** *Prêt de* signifie, au XVIIe siècle, tantôt *près de,* tantôt *prêt à.*

Mercure[1] est *Mercure*, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses médiations et ses intrigues; on y ajoute la faveur et les distinctions. Et, sans parler que des gains licites[2], on paye au tuilier sa tuile, et à l'ouvrier son temps et son ouvrage. Paye-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? et, s'il pense très bien, le paye-t-on très largement? se meuble-t-il, s'anoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés; il faut que, retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien : est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbécillité, continue Antisthène, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe! Avoir, s'il se peut, un *office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter[3] à ses amis et donner à ceux qui ne peuvent rendre; écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme *Tityre* siffle ou joue de la flûte; cela, ou rien; j'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge et me disent : « Vous écrirez. » Ils liront pour titre de mon nouveau livre : « DU BEAU, DU BON, DU VRAI, DES IDÉES, DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthène, vendeur de marée.* » (Ed. 5.)

22. Si les ambassadeurs des princes étrangers[4] étaient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière et à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer[5] un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses, et le bon sens qui paraît quelquefois dans leurs discours. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes; nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appelons barbares; et, s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous[6].

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés : de même toute campagne n'est pas agreste[7], et toute ville n'est pas polie[8] : il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime[9] d'un grand

1. Valet de Jupiter dans l'*Amphitryon* de Molière. Les clefs reconnaissent Bontems, valet de chambre du roi; il faut plutôt comprendre : tout « domestique » trop complaisant; 2. Pour ne pas parler d'autres gains que des gains licites; 3. Qui permette de prêter; 4. Allusion aux ambassadeurs du roi de Siam qui vinrent à Paris en 1686. *Le Mercure galant* publia quatre volumes supplémentaires pour mettre le public au courant de tout ce qui les concernait; 5. Manifester; 6. L'idée est déjà dans Montaigne (*Apologie de Raymond Sebond*, II, 12); 7. Sauvage. Note de La Bruyère : « Ce terme s'entend ici métaphoriquement »; 8. Affinée; 9. La Normandie. La Bruyère séjourna quelque temps à Rouen ou à Caen, et semble en avoir conservé un mauvais souvenir.

royaume, où le villageois est doux et insinuant[1], le bourgeois au contraire et le magistrat grossiers, et dont la rusticité est héréditaire[2].

24. Si nous entendions dire des Orientaux qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison et les fait vomir, nous dirions : « Cela est bien barbare. »

30. Un homme de talent et de réputation, s'il est chagrin[3] et austère, il[4] effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu et la leur rend suspecte d'une trop grande réforme[5] et d'une pratique trop ennuyeuse; s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gaiement et laborieusement[6], avoir des vues[7] sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes; il leur devient un exemple qu'on peut suivre[8]. (Ed. 6.)

34. Combien d'art pour rentrer dans la nature[9]; combien de temps, de règles, d'attention et de travail pour danser avec la même liberté et la même grâce que l'on sait marcher; pour chanter comme on parle, parler et s'exprimer[10] comme l'on pense, jeter autant de force, de vivacité, de passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans les entretiens les plus familiers! (Ed. 7.)

42. La règle de DESCARTES[11], qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

44. Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

1. Séduisant; **2.** On lit dans les trois premières éditions : « ... Où le villageois est doux et insinuant, le magistrat au contraire grossier et dont la rusticité peut passer en proverbe. » Comp. Malebranche (*De la recherche de la vérité*, II, 3e partie, II) : « Il n'est pas nécessaire de passer deux fois la ligne pour voir observer religieusement des lois et des coutumes déraisonnables, ou pour trouver des gens qui suivent des modes incommodes et bizarres; il ne faut pas sortir de la France pour cela... En vérité, je ne sais si les Français ont tout à fait le droit de se moquer des Éthiopiens et des sauvages »; **3.** Cf. p. 25, note 6; **4.** Pour ce rappel du sujet, cf. Haase (§ 6 A); **5.** Rigueur; **6.** Scrupuleusement, « avec beaucoup d'exactitude » (*Dict. Acad.*, 1694); **7.** Intentions; **8.** « Il faut, disait Fénelon, vivre à peu près comme les autres, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs » (*Instructions et avis*, II); **9.** Le naturel; **10.** Dégager nettement sa pensée; **11.** « Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle, c'est-à-dire éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute » (*Discours de la méthode*).

45. Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

46. L'impertinent[1] est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute; l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense; il commence où l'autre finit. (Ed. 4.)

Le fat est entre l'impertinent et le sot, il est composé de l'un et de l'autre. (Ed. 4.)

49. Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle. (Ed. 4.)

52. L'une des marques de la médiocrité de l'esprit est de toujours conter. (Ed. 4.)

54. Le suffisant[2] est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires se trouve jointe à une très grande médiocrité d'esprit. (Ed. 8.)

Un grain[3] d'esprit et une once[3] d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant font l'important. (Ed. 8.)

Pendant qu'on[4] ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom; dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant. (Ed. 8.)

55. L'honnête homme[5] tient le milieu entre l'habile[6] homme et l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ces deux extrêmes. (Ed. 7.)

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affaiblit de jour à autre et est sur le point de disparaître. (Ed. 7.)

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a su acquérir du bien ou en conserver. (Ed. 7.)

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins et qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux. (Ed. 7.)

On connaît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien. (Ed. 7.)

1. *Impertinent :* « qui parle ou qui agit contre la raison, contre la discrétion, contre la bienséance » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** On appelait *suffisance* « la capacité, l'aptitude pour quelque emploi » (*Dict. Acad.*, 1694). Mais le mot prenait déjà son sens moderne de *présomption ;* **3.** Cf. p. 44, note 7; **4.** Tant que; **5.** « L'honnête homme, disait Bussy-Rabutin, est un homme poli et qui sait vivre » (*Lettre* du 6 mars 1679); **6.** *Habile :* « qui a de l'esprit, de la science, de la capacité », disait le *Dictionnaire* de Furetière; mais ici *habile* signifie *adroit.* « On ne le dit plus guère, déclare le P. Bouhours, pour dire docte et savant, et on entend par *un homme habile* un homme adroit » (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671).

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint ni un dévot[1], et qui s'est borné à n'avoir que de la vertu. (Ed. 7.)

56. ... Appellerai-je homme d'esprit[2] celui qui, borné et renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite; qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un musicien, par exemple, qui, après m'avoir comme enchanté[3] par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus sans cet instrument qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose et dont il n'est pas permis de rien attendre? (Ed. 6.)

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu? pourrait-on me le définir? ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté, pour jouer l'hombre[4] ou les échecs? et, s'il en faut, pourquoi voit-on des imbéciles qui y excellent, et de très beaux génies[5] qui n'ont pu même atteindre la médiocrité, à qui une pièce ou une carte dans les mains trouble la vue et fait perdre contenance? (Ed. 6.)

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme[6] paraît grossier, lourd, stupide[7], il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages. (Ed. 6.)

Un autre[8] est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture[9]. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMÈDE, d'HÉRACLIUS; il est roi, et un grand roi; il est politique, il est philosophe; il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir; il peint les Romains; ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire[10]. (Ed. 6.)

1. Note de La Bruyère : « Faux dévot »; **2.** *Esprit :* intelligence. *Homme d'esprit :* homme d'une grande intelligence; **3.** *Enchanter :* « charmer, ensorceler. *Il enchante* les serpents » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Jeu de cartes; **5.** *Génie :* aptitudes naturelles. Ici : intelligence; **6.** La Fontaine; **7.** Plongé dans la torpeur, incapable de sentiment, de pensée et de parole; **8.** Corneille; **9.** « Mon père avait bu avec Corneille, écrit Voltaire en 1761, à l'abbé d'Olivet; il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu et l'homme qui avait la conversation la plus basse »; **10.** Cf. I, 54.

Voulez-vous quelque autre prodige? concevez un homme[1] facile[2], doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux; imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin[3], volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie[4] qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part et comme à son insu : quelle verve! quelle élévation! quelles images! quelle latinité[5]! — Parlez-vous d'une même personne? me direz-vous. — Oui, du même, de *Théodas* et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate; et du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille et qui réjouit; disons-le sans figure : il parle comme un fou, et pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions[6]. Qu'ajouterai-je davantage? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme deux âmes qui ne se connaissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées. Il manquerait un trait à cette peinture si surprenante si j'oubliais de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, prêt de[7] se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différents; il ne serait pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas : car il est bon homme, il est plaisant[8] homme, et il est excellent homme[9]. (Ed. 6.)

58. Tel, connu dans le monde par de grands talents, honoré et chéri partout où il se trouve, est petit dans son

1. Le chanoine Santeul (1630-1697), « domestique » des Condés et ami de La Bruyère; **2.** Aimable; **3.** « Qui s'amuse à des niaiseries » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Instinct naturel; **5.** Santeul était l'auteur de poésies latines et d'hymnes sacrés; **6.** L'abbé Le Gendre écrit dans ses *Mémoires* : « A le voir on eût dit d'un fou, d'un Jean-Farine, d'un saltimbanque, et quelquefois d'un possédé. Je l'ai vu faire des cabrioles, je l'ai vu faire la couleuvre et siffler comme cet insecte; je l'ai vu en fureur contre ses serins parce qu'ils s'obstinaient à ne point chanter; quand l'enthousiasme le prenait, son visage, ses pieds et ses mains étaient dans une agitation qu'on ne peut bien représenter... d'un autre côté, ses poésies étaient si belles qu'on oubliait en les lisant toutes ces indignités... »; **7.** Cf. p. 44, note 14; **8.** Agréable. La Bruyère écrivait plus tard à Santeul : « Voulez-vous que je vous dise la vérité, mon cher Monsieur? Je vous ai fort bien défini la première fois. Vous avez le plus beau génie du monde et la plus fertile imagination qu'il soit possible de concevoir; mais pour les mœurs et les manières, vous êtes un enfant de douze ans et demi. »; **9.** La Monnoye a fait de Santeul un portrait qui confirme celui de La Bruyère (cité par Servois, t. II, pp. 545-546).

domestique[1] et aux yeux de ses proches qu'il n'a pu réduire à l'estimer; tel autre, au contraire, prophète dans son pays, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens et qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare et singulier[2] qui lui est accordé par sa famille, dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi[3] toutes les fois qu'il sort, et qu'il ne porte nulle part.

60. Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres[4], et de les élever, s'il se pouvait, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire, ainsi partagée, offense moins notre vue et nous devient plus douce et plus supportable[5]. (Ed. 8.)

67. Celui qui est riche par son savoir-faire connaît un philosophe, ses préceptes, sa morale et sa conduite, et, n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur : « Je le plains, je le tiens[6] échoué[7], ce rigide censeur; il s'égare, et il est hors de route; ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent et que l'on arrive au délicieux port de la fortune »; et, selon ses principes, il raisonne juste. (Ed. 4.)

« Je pardonne, dit *Antisthius*[8], à ceux que j'ai loués dans mon ouvrage s'ils m'oublient : qu'ai-je fait pour eux? ils étaient louables. Je le pardonnerais moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devaient un aussi grand bien que celui d'être corrigés; mais, comme c'est un événement[9] qu'on ne voit point, il suit de là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien. » (Ed. 4.)

« L'on peut, ajoute ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense; on ne saurait en diminuer la réputation; et, si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser? » (Ed. 5.)

71. Nous n'approuvons les autres que par les rapports[10]

1. Intérieur; 2. Unique; 3. Cf. p. 32, note 4; 4. Ordinaires; 5. Cf. La Rochefoucauld : « Nous abaissons la gloire des uns pour abaisser celle des autres, et quelquefois on louerait moins M. le Prince et M. de Turenne si on ne les voulait point blâmer tous deux »; 6. Je le considère comme; 7. L'image est précisée et continuée par les mots : *hors de route, on prend le vent, port ;* 8. *Antisthius*, comme *Antisthène*, au § 21, est La Bruyère; 9. Résultat; 10. Ressemblances.

que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes; et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soi[1].

75. Je ne mets au-dessus d'un grand politique que celui qui néglige de le devenir et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe. (Ed. 8.)

77. Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie! Quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrâce? Les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses trésors, une santé parfaite et une mort douce. Mais quel étrange[2] compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point faits, des maux, au contraire, que l'on a faits, ou par soi-même ou par les autres; en un mot, de toute sa prospérité!

79. La manière dont on se récrie[3] sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foi, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge que le décréditement[4] du genre humain. (Ed. 4.)

87. Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur dans la politique. (Ed. 5.)

94. Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres et les plus vraies. Je ne hasarderai pas d'avancer que le feu en soi et indépendamment de nos sensations n'a aucune chaleur[5], c'est-à-dire rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerai aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits ou égaux à deux droits, de peur que, les hommes venant à y[6] découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Aussi[7] dans un autre genre je dirai à peine avec toute la France : « VAUBAN est infaillible, on n'en appelle point. » Qui me garantirait que dans peu de temps on n'insi-

1. Cf. La Rochefoucauld : « Il n'y a point d'homme qui se croie, en chacune de ses qualités, au-dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus »; 2. Terrible; 3. D'admiration; 4. Le mot n'est pas dans les dictionnaires du temps; La Bruyère paraît l'avoir créé; il n'a pas fait fortune; 5. Descartes soutenait que la chaleur, l'odeur, la saveur n'existent pas en elles-mêmes, mais seulement par rapport à l'homme qui les perçoit; 6. Dans cette rencontre; 7. De même.

nuera pas que même sur le siège[1], qui est son fort[2] et où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile*[3]. (Ed. 6.)

96. Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, surtout lorsque les ennemis commencent à fuir et que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé; vous aimez dans un combat ou pendant un siège à paraître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du général de peur de les suivre, et à chercher les occasions plutôt que de les attendre et les recevoir[4] : votre valeur serait-elle fausse? (Ed. 4.)

99. Ceux qui, ni guerriers ni courtisans, vont à la guerre et suivent la cour, qui ne font pas un siège, mais qui y assistent[5], ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes et du canon, sur les coups de main comme sur l'ordre[6] et le succès[7] d'une attaque qu'ils entrevoient. La résistance continue, les pluies surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange[8], on a à combattre les saisons et l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes et enfermé entre une ville et une armée : quelles extrémités! On perd courage, on murmure : « Est-ce un si grand inconvénient[9] que de lever le siège? Le salut de l'État dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins? Ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel, qui semble se déclarer contre nous, et remettre la partie à un autre temps? » Alors ils ne comprennent plus la fermeté, et, s'ils osaient dire, l'opiniâtreté[10] du général, qui se raidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit et s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé? ces hommes si découragés relèvent[11] l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagèrent la nécessité qu'il y avait de la faire, le péril et la honte qui suivaient de s'en désister[12], prouvent que l'armée

1. En matière de sièges; **2.** Au temps où parut cette réflexion (juin 1691), Vauban venait encore de s'illustrer au siège de Mons dont il avait dirigé les attaques sous les yeux du roi; **3.** Clefs manuscrites : « Le pape Innocent XI »; **4.** Cf. p. 23, note 2; **5.** Clefs : « Allusion à plusieurs courtisans et particuliers, qui allèrent voir le siège de Namur en 1692, qui fut fait dans une très mauvaise saison ». Le siège, commencé vers le 25 mai, dura un peu plus d'un mois. « Les gens de cour, écrit Racine à Boileau, le 24 juin 1692, commençaient à s'ennuyer de voir si longtemps remuer la terre »; **6.** Plan; **7.** Résultat; **8.** *Fange :* « se dit proprement des bourbes des chemins de la campagne » (*Dict. Richelet*, 1680); **9.** Malheur. Cf. p. 36, n. 11); **10.** Entêtement. C'est un « vice », dit le *Dictionnaire* de Richelet; **11.** Font ressortir; **12.** Qui auraient résulté de la levée du siège.

qui nous couvrait des ennemis[1] était invincible. Ils reviennent avec la cour, passent par les villes et les bourgades, fiers d'être regardés de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place; ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves. Revenus chez eux, ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braie, de courtines et de chemin couvert[2]; ils rendent compte des endroits où l'*envie de voir* les a portés et où *il ne laissait pas d'y avoir du péril*, des hasards qu'ils ont courus à leur retour d'être pris ou tués par l'ennemi; ils taisent seulement qu'ils ont eu peur. (Ed. 7.)

104. « A quoi vous divertissez-vous? à quoi passez-vous le temps[3]? » vous demandent les sots et les gens d'esprit. Si je réplique que c'est à ouvrir les yeux et à voir, à prêter l'oreille et à entendre, à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire; les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptés, ne se font pas sentir. Jouez-vous? masquez-vous[4]? il faut répondre[5]. (Ed. 4.)

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté[6] si elle peut être trop grande et trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté? (Ed. 7.)

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice; être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point. Quel bien en ce sens que la liberté! (Ed. 7.)

109. Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne : douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel! (Ed. 4.)

110. Le monde est pour ceux qui suivent les cours ou qui peuplent les villes; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne : eux seuls vivent, eux seuls du moins connaissent qu'ils vivent. (Ed. 7.)

112. L'esprit de modération et une certaine sagesse dans la conduite laissent les hommes dans l'obscurité; il leur faut

1. L'armée du maréchal de Luxembourg, qui tenait en échec celle de Guillaume d'Orange; **2.** *Flanc :* partie du bastion entre sa face et la courtine; *courtine :* partie du mur entre deux bastions: *redan :* fortification en angle saillant; *ravelin :* redan placé en avant des portes; *fausse-braie :* seconde enceinte qui défend le fossé; *chemin couvert :* corridor protégé par le parapet de la contrescarpe (note Cayrou); **3.** Cf. p. 22, note 2; **4.** *Masquer :* se masquer. Cf. Haase (§ 61); **5.** Cf. II, §§ 12 et 43; **6.** Le mot est expliqué par le § suivant.

de grandes vertus pour être connus et admirés, ou peut-être de grands vices. (Ed. 4.)

113. Les hommes, sur la conduite des grands et des petits indifféremment, sont prévenus[1], charmés, enlevés[2] par la réussite; il s'en faut peu que le crime heureux[3] ne soit loué comme la vertu même et que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus : c'est un noir attentat, c'est une sale et odieuse entreprise que celle que le succès ne saurait justifier. (Ed. 4.)

119. Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants, et comme des pièces[4] rares dont il faut acheter la vue dès que vous allez jusqu'à huit pieds; qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*[5], qui est[6] tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel, et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles; espèce d'animaux glorieux[7] et superbes[8], qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Démocrite*[9]. Ne dites-vous pas en commun proverbe : *des loups ravissants*[10], *des lions furieux, malicieux comme un singe?* Et vous autres, qui êtes-vous? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : *l'homme est un animal raisonnable ;* qui vous a passé[11] cette définition? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si[12] vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux vos confrères ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur; laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme[13] ils s'oublieront et comme

1. Persuadés avant tout examen; **2.** Cf. p. 27, note 2; **3.** La Bruyère vise Guillaume d'Orange qui venait de détrôner son beau-père Jacques II. Nul ne fut plus craint et haï des Français d'alors; **4.** Curiosités; **5.** *Hautesse* était le titre du sultan. *Eminence*, celui des cardinaux. **6.** Ce qui est; **7.** Vaniteux. « Il a du mérite, mais il est un peu glorieux » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Orgueilleux; **9.** Philosophe grec (ve siècle avant J.-C.). Une légende le représente comme riant de tout, par opposition à Héraclite qui pleurait de tout. Dans le § 118, que nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire, La Bruyère exprime sous le nom d'*Héraclite* son indignation devant les crimes du monde et l'usurpation de Guillaume d'Orange; **10.** Ravisseurs. Cf. La Fontaine (*Contes*, II, 14) :

Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture?

11. Concédé, accordé. Cf. VIII, § 59 : « ... Il ne lui passe point une mémoire heureuse »; **12.** Au XVIIe siècle, lorsque deux propositions interrogatives directes sont coordonnées, la seconde peut être introduite par *ou si*. Cf. La Fontaine (*Lettre au prince de Conti*, octobre 1689) : « Est-ce l'intérêt de la France qui vous fait aller braver les hasards, ou si c'est celui de votre gloire? » Haase (§ 152); **13.** Comment. *Comme* pris dans le sens de *comment*, introduit les interrogations directes et indirectes au début du XVIIe siècle, tandis qu'à la fin du XVIIe siècle, il ne s'emploie plus guère que dans les interrogations indirectes.

vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train et qui suivent sans varier l'instinct de leur nature; mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon[1] qui est fort léger et qui fait une belle descente sur la perdrix : « Voilà un bon oiseau »; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : « C'est un bon lévrier »; je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme[2]. » Mais, si vous voyez deux chiens qui s'aboient[3], qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « Voilà de sots animaux », et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si[4] l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur[5] les uns sur les autres et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable *sabbat* dont on ait jamais ouï parler? » Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements, quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce? ou, après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et à mon gré fort judicieusement : car, avec vos seules mains, que pouviez-vous vous faire les uns aux autres que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête? Au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies, d'où peut couler votre sang

1. Faucon mâle; le mâle de certains oiseaux de proie est « d'un tiers environ plus petit que la femelle » (Buffon); **2.** Un homme brave; **3.** Qui aboient l'un contre l'autre; **4.** *Que si*, traduction du latin *quod si* qui s'employait dans le style oratoire; **5.** Folie furieuse. « La morsure des animaux enragés rend les hommes malades de fureur » (*Dict. Acad.*, 1694).

jusqu'à la dernière goutte sans que vous puissiez craindre d'en échapper; mais, comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes[1] qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs[2] qui vous coupent en deux parts[3] ou qui vous éventrent, sans compter ceux[4] qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice; et c'est là encore où *gît*[5] la gloire; elle aime le *remue-ménage*, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montrait autrefois un charlatan subtil[6] ouvrier, dans une fiole où il avait trouvé le secret de les faire vivre : il leur avait mis à chacune une salade[7] en tête, leur avait passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse; rien ne leur manquait, et en cet équipage[8] elles allaient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez[9] un homme de la taille du mont *Athos*[10], pourquoi non? une âme serait-elle embarrassée d'animer un tel corps? elle en serait plus au large. Si cet homme avait la vue assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penserait de petits marmousets[11] ainsi équipés et de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siège, une fameuse journée? N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en régiments et en compagnies? tout est-il devenu bataillon ou escadron? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde,*

1. Les balles de mousquet; **2.** Les boulets; **3.** On employait couramment, au XVIIe siècle, *part* dans le sens de *partie*. Cf. Corneille (*Pompée*, v. 577) :

> Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,
> Triompher en trois fois de trois parts de la terre.

4. Les bombes; **5.** Réside. On disait : « Toute la dispute (discussion) ne *gît* qu'en ce point » (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** « Adroit. Ce joueur de gobelets est fort subtil » (*Dict. Acad.*, 1694); **7.** Casque rond, avec visière courte et grand couvre-nuque; **8.** Accoutrement. *Equipag.* signifie souvent *habit*. Cf. Molière (*Avare*, I, IV) : « Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage?... Pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez »; **9.** Imaginez; **10.** En Grèce; **11.** « Petites figures grotesques » (*Dict. Acad.*, 1694).

puis une troisième ; il a gagné une bataille, deux batailles ; il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre : est-ce de quelqu'un de vous autres, est-ce d'un géant, d'un *Athos* que vous parlez[1] ?... (Ed. 6.)

1. La Bruyère attaque ensuite Guillaume d'Orange « un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair et que l'on croirait jeter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres » ; il a usurpé un royaume, des princes et des souverains accourent « dès qu'il a sifflé » ; tous se soumettent sans prévoir le danger. — Mais cette attaque, même si l'indignation en est sincère, a surtout pour but de détourner le lecteur d'une interprétation dangereuse des pages précédentes. C'est, comme les éloges du roi ou le chapitre « des Esprits forts » une précaution que prend La Bruyère pour déguiser les hardiesses de sa critique.

XIII. — DE LA MODE[1]

1. Une chose folle et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût[2], le vivre, la santé et la conscience. La viande noire[3] est hors de mode, et, par cette raison, insipide; ce serait pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée[4]; de même l'on ne mourait plus depuis longtemps par[5] *Théotime*[6]; ses tendres exhortations ne sauvaient plus que le peuple, et Théotime a vu son successeur.

2. La curiosité[7] n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède[8] à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement[9] pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode[10]. (Ed. 6.)

Le fleuriste[11] a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher; vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes[12] et devant

1. Ce chapitre ne comportait que neuf remarques, et les plus courtes, dans la 1re édition; **2.** En matière de nourriture; **3.** Cf. Saint-Évremond, *Lettre au comte d'Olonne :* « Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelqu'un de vos voisins... louez le lièvre, le cerf, le chevreuil le sanglier et n'en mangez point; que le canard et quasi les sarcelles s'attirent la même louange. De toutes ces *viandes noires* la seule bécassine sera sauvée... »; **4.** Comme au temps de Guy Patin; au temps de La Bruyère, on use de l'antimoine et du quinquina. Cf. XIV, § 68; **5.** Avec le secours de; **6.** Suivant toutes les clefs, *Théotime* est M. Sachot, curé de Saint-Gervais, confesseur très recherché, mort en 1686; « son successeur » serait Bourdaloue. Le *Chansonnier Maurepas* disait de Sachot : « Il était glorieux, vain, grand bavard et se croyait le plus habile homme du monde; il était ravi d'avoir un troupeau de dévotes qui lui obéît et le regardât comme un oracle, mais sa vanité y avait seule part »; **7.** « Passion de voir, d'apprendre, de *posséder* des choses rares » (*Dict. Acad.*, 1694). Un *curieux* est un amateur, un collectionneur; **8.** Est inférieure; **9.** S'oppose à *seulement ;* **10.** Ici, comme souvent, la remarque abstraite précède les portraits; **11.** « Celui qui est curieux de fleurs, qui aime les fleurs, qui prend plaisir à les cultiver » (*Dict. Acad.*, 1694). On trouvera un commentaire de ce portrait dans G. Rudler (*l'Explication française*, pp. 190-204); **12.** « Il y a eu en ce siècle, disait Furetière (1690), une étrange manie des curieux pour les tulipes; ils ont estimé leur beau carreau de tulipes des quinze ou vingt mille francs. » Ménage avait vu vendre un jour un seul oignon 300 pistoles.

la *Solitaire ;* il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie; il la quitte pour l'*Orientale*, de là il va à la *Veuve*, il passe au *Drap d'or*, de celle-ci à l'*Agathe*, d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit[1], où il oublie de dîner[2]; aussi est-elle[3] nuancée, bordée, huilée[4], à pièces emportées[5]; elle a un beau vase[6] ou un beau calice[7]; il la contemple, il l'admire; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable[8], qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi[9] fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes[10]. (Ed. 6.)

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange : il est curieux[11] de fruits; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre[12]. Parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu : il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine pièce : toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre : « Quelle chair! dit-il, goûtez-vous[13] cela? cela est-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs! » Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin, en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune! (Ed. 6.)

Un troisième que vous allez voir vous parle des curieux,

1. La Bruyère emploie indifféremment *s'assit* ou *s'assied;* **2.** Déjeuner; **3.** Cause et non conséquence; **4.** Brillante, lustrée; **5.** A pétales découpés comme à l'emporte-pièce; **6.** « Se dit quelquefois par les fleuristes, mais *calice* est plus usité » (*Dict. de Furetière*, éd. 1727); **7.** Corolle; **8.** Doué de raison; **9.** Au XVIIe siècle le pronom *soi* peut s'employer après un sujet déterminé. Cf. XI, § 121 : « Gnathon ne vit que pour soi »; **10.** Les clefs nomment soit Cabout, avocat qui s'occupait des affaires du grand Condé et à ses heures de loisir des fleurs de Chantilly, ou le flûtiste Descoteaux. Mais ce portrait n'est-il pas plutôt une construction logique, à partir d'une idée abstraite?; **11.** Cf. p. 58, note 7; **12.** Comprendre; **13.** Appréciez-vous.

ses confrères, et surtout de *Diognète*. « Je l'admire, dit-il, et je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles[1] et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monuments[2] fixes et indubitables de l'ancienne histoire? rien moins; vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer[3] une *tête*[4] vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompus? c'est encore moins : Diognète sait d'une médaille le *fruste*[5], le *feloux*[6] et la *fleur de coin*[7]; il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il emploie son bien et sa vie. » (Ed. 6.)

« Vous voulez, ajoute *Démocède*, voir mes estampes. » Et bientôt il les étale et vous les montre; vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet[8] qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve[9]; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très cher, et qu'il ne la changerait pas pour ce qu'il a de meilleur. « J'ai, continue-t-il, une sensible[10] affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : J'ai tout *Callot*[11], hormis une seule, qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Callot; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin[12] d'y réussir : cela est bien rude[13]! » (Ed. 6.)

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent par inquiétude[14] ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne

1. Médailles et monnaies anciennes. Ce genre de curiosité était fréquent alors. On citait surtout les belles collections de M. de Lamoignon; **2.** Témoignages, documents; **3.** Retrouver; **4.** Médaille à face intacte; **5.** *Frustre* se dit d'une médaille dont on ne peut plus reconnaître les figures et les caractères; **6.** Flou; **7.** Le *coin* est un morceau de fer trempé et gravé qui sert à marquer les monnaies et les médailles. Une monnaie est dite *à fleur de coin* quand elle n'est pas usée par le frottement; **8.** Pièce où on range les collections. On disait : « cabinet de tableaux, d'armes, de curiosités, de raretés, d'antiques. Pièce de cabinet » (*Dict. Acad.*, 1694); **9.** Les maisons du Petit Pont et de la rue Neuve-Notre-Dame étaient tapissées de tentures et d'images les jours de procession; **10.** Fortement ressentie, pénible; **11.** Jacques Callot, graveur (1592-1635); **12.** A la fin; **13.** Les clefs essaient d'identifier cet amateur de médailles, mais n'y réussissent pas. Pour l'amateur d'estampes, elles désignent Gaignières, qui mourut en 1715 et légua au roi sa belle collection de livres, manuscrits, estampes, cartes et plans, ou Beringhen, premier écuyer du roi; **14.** Besoin d'agitation.

font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu, qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absents, qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satirique parle juste et se fait écouter. (Ed. 6.).

Mais, quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir; je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir[1] dont ses livres sont couverts; il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance, et ne veux non plus que lui voir sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque. (Ed. 6.)

Quelques-uns, par une intempérance de savoir et par ne pouvoir[2] se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune; ils aiment mieux savoir beaucoup que de savoir bien, et être faibles et superficiels dans diverses sciences que d'être sûrs et profonds dans une seule; ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse; ils sont les dupes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse. (Ed. 6.)

D'autres ont la clef des sciences[3], où ils n'entrent jamais; ils passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du Nord, celles des deux Indes[4], celles des deux pôles et celle qui se parle dans la lune; les idiomes les plus

1. C'était de la peau de bouc du Maroc teinte à Rouen. On en faisait les plus belles reliures. (*Dict. Furetière*, 1690.) Les ouvrages ordinaires étaient reliés en veau; 2. Parce qu'ils ne peuvent pas. Cf. Mme de Sévigné : « Je rendais mon voyage inutile par être trop court ». Haase (§ 85 C); 3. La connaissance des langues; 4. Inde orientale et Inde occidentale ou Amérique.

inutiles avec les caractères les plus bizarres et les plus magiques[1] sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui se bornent ingénument à savoir leur langue, ou tout au plus la grecque et la latine[2]; ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire, ils parcourent tous les livres et ne profitent d'aucun; c'est en eux une stérilité[3] de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer; ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée pendant que leur esprit demeure vide. (Ed. 6.)

Un bourgeois aime les bâtiments il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné qu'il est inhabitable; le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas[4], où il achève sa vie, pendant que l'enfilade[5] et les planchers de rapport[6] sont en proie aux Anglais et aux Allemands qui voyagent et qui viennent là du Palais-Royal, du palais L... G...[7] et du Luxembourg; on heurte sans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maison, et personne à voir monsieur. (Ed. 6.)

On en sait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot; que dis-je? elles ne sont pas vêtues, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit[8] et du linge blanc; qui sont pauvres, et la source de leur misère n'est pas fort loin : c'est un garde-meuble[9] chargé et embarrassé de bustes rares, déjà poudreux[10] et couverts d'ordures[11], dont la vente les mettrait au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente. (Ed. 6.)

Diphile[12] commence par un oiseau. et finit par mille; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la salle[13],

1. Cabalistiques; **2.** Cf. XIV, § 71 (1re édition); **3.** « Disette. Il y a eu cette année grande stérilité de blé » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Logement pratiqué sous les combles, mansarde; **5.** « Longue suite de chambres sur une même ligne » (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** Marqueterie; **7.** Hôtel Langlée. Langlée était un parvenu; son hôtel avait été construit par Gérard Huet dans la rue Neuve-des-Petits-Champs; **8.** « On appelle *tour de lit*, un lit entouré d'une garniture suspendue mais qui ne se tire point comme les rideaux » (*Dict. Furetière*, 1690); **9.** Débarras; **10.** *Poudre* : poussière; **11.** Terme général : « se dit de la poussière, du duvet, de la paille, de toutes les petites choses malpropres. Il lui est entré une ordure dans l'œil » (*Dict. Acad.*, 1694); **12.** Les clefs nomment le chanoine Santeul qui était comme La Bruyère précepteur du jeune duc de Bourbon et élevait des serins, mais Santeul n'avait ni maison ni enfants. On pourra lire : Ed. Pilon, *l'Amateur d'oiseaux, Hervieux de Chanteloup* (*Revue des Deux Mondes*, 1er oct. 1926); **13.** Grande pièce située au rez-de-chaussée « où l'on reçoit ordinairement le monde qui rend visite ou qui vient vous parler pour affaires » (*Dict. Richelet*. 1680).

l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet[1], tout est volière; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux dans leurs grandes crues ne font pas un bruit si[2] perçant et si aigu : on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement[3], c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire : il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère[4] que de siffler[5] des serins au flageolet et de faire couver des *canaris ;* il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation; il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que[6] ses oiseaux ne reposent et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter; il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve. (Ed. 6.)

Qui pourrait épuiser tous les différents genres de curieux? Devineriez-vous, à entendre parler celui-ci de son *léopard*, de sa *plume*, de sa *musique*[7], les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier[8] et de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoi non, s'il les achète au poids de l'or[9]? (Ed. 6.)

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons[10], il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine[11], et dont toute sa famille souffre;

1. La pièce la plus retirée dans un appartement. On l'utilise « pour travailler ou converser en particulier » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** *Si :* aussi. *Si* devient archaïque dans cet emploi vers la fin du XVIIe siècle. Vaugelas s'en sert souvent; Thomas Corneille fait observer qu'il faut le remplacer par *aussi*. L'Académie est du même avis. Haase (§ 98); **3.** Passe-temps. *Amuser :* occuper; **4.** Fonction; **5.** « Apprendre à un oiseau à chanter en sifflant. On siffle les merles » (*Dict. Furetière*, 1690); **6.** Avant que; **7.** Note de La Bruyère : « Noms de coquillage » (singulier collectif); **8.** D'unique; **9.** Le duc d'Orléans avait payé une grande coquille bivalve 900 livres et un amateur pour 32 autres avait offert au marchand 11 000 livres comptant (Cayrou); **10.** « Pendant un an ou deux, écrit Boursault, on fut à la cour et à Paris même dans un engouement pour les papillons qui était une espèce de manie. On était, si j'ose me servir de ce mot, enthousiasmé de la beauté de leurs ailes et ceux qui n'en avaient pas de peints dans leur cabinet ne passaient pas pour gens de bon goût » (*Lettres nouv.*, 1697); **11.** *Chagrin :* mécontent et irritable.

aussi[1] a-t-il fait une perte irréparable; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille! (Ed. 6.)

3. Le duel est le triomphe de la mode et l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus[2] d'éclat; cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi[3] et l'a confondu[4] avec un homme de cœur; il a attaché de l'honneur et de la gloire à une action folle et extravagante; il a été approuvé par la présence des rois; il y a eu quelquefois une espèce de religion à le pratiquer; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux[5]; il s'était enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples et s'était si fort saisi de leur cœur et de leur esprit qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très grand roi[6] a été de les guérir[7] de cette folie.

6. Si vous dites aux hommes, et surtout aux grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent : « Qu'il la garde »; qu'il a bien de l'esprit, de celui surtout qui plaît et qui amuse, ils vous répondent : « Tant mieux pour lui »; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est ou quel temps il fait. Mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin*[8] qui *souffle*[9] ou qui *jette en sable*[10] un verre d'eau-de-vie, et, chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent : « Où est-il? amenez-le-moi demain, ce soir; me l'amènerez-vous? » On le leur amène; et cet homme, propre à parer les avenues d'une foire et à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité. (Ed. 6.)

11. Un homme fat[11] et ridicule porte un long chapeau[12],

1. Cf. p. 59, note 3; **2.** Le plus. On emploie souvent *plus* ou *moins*, au lieu de *le plus, le moins*, dans les propositions relatives, Haase (§ 29 B). Cf. Molière (*Fâcheux*, v. 130) : « Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins »; **3.** Cf. p. 59, note 9; **4.** L'a mis sur le même rang; **5.** Allusion aux duels judiciaires. Un des derniers eut lieu entre Jarnac et La Châtaigneraie, en présence de Henri II et de toute sa cour (10 juillet 1547); **6.** Louis XIV a rendu plusieurs ordonnances contre le duel; **7.** Pas entièrement; **8.** *Tigillin* ou *Tigellin* est le nom d'un des favoris de Néron; **9.** « En débauche on dit qu'un homme souffle bien pour dire qu'il avale de grandes rasades » (*Dict. Furetière*, 1690); **10.** *Jeter en sable* : sabler; « on dit *jeter un verre de vin en sable* pour dire : l'avaler tout d'un coup et sans prendre haleine » (*Dict. Acad.*, 1694). On le dit au sens propre « en terme de fonderie, de ce qui est jeté en de petits moules faits de sable, de poudre d'ardoise, de cendres et autres choses semblables » (*Dict. Furetière*, 1690); **11.** Sot prétentieux; **12.** La mode était au chapeau bas et à plumes.

un pourpoint à ailerons[1], des chausses à aiguillettes[2] et des bottines[3]; il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur; il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter[4].

14. *Iphis* voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé; il était venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur; il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moment où il ne veuille sourire; il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est[5] de lui-même; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras[6]; il a un mouvement de tête et je ne sais quel adoucissement dans les yeux dont il n'oublie pas de s'embellir; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer; il met du rouge[7], mais rarement, il n'en fait pas habitude; il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau[8], et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles : aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes. (Ed. 6.)

16. Le courtisan autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons[9], et il était libertin[10]. Cela ne sied plus : il porte une perruque,

1. « Petits bords d'étoffe qu'on mettait aux pourpoints pour couvrir les coutures du haut des manches » (*Dict. Furetière*, 1690); **2.** « Cordon ou tissu ferré par les deux bouts qui sert à attacher. » Harpagon attachait ses chausses à son pourpoint par des aiguillettes; **3.** *Bottine :* petite botte de cuir fin, sans éperon. Sous Louis XIV les élégants portaient plutôt les petits souliers à nœuds de rubans. L'ensemble constitue un costume démodé et excentrique en 1688; **4.** Cf. Molière (*Ecole des maris*, v. 41-46) :

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

5. Qu'il ne l'est. *Ne* est omis dans une proposition subordonnée après le *que* comparatif. Haase (§ 104 A). Cf. Voiture : « J'ai peur d'y demeurer plus que je voudrais »; **6.** « Prononcer certaines consonnes et particulièrement l'*r* avec difficulté. Cette femme grasseye agréablement » (*Dict. Acad.*, 1694); **7.** Dans le *Mercure galant* (février 1695), une marquise dit à un jeune cavalier : « Vous pouvez mettre des mouches et des bracelets; vous ne serez pas le premier et les jeunes gens s'ajustent présentement comme des filles. » Cf. Lange (p. 53); **8.** Au XVIIe siècle les femmes ne portaient pas de chapeau; **9.** « Ornement de toile, rond, fort large et souvent orné de dentelle qu'on attache au-dessus du genou, qui pend jusqu'à la moitié de la jambe pour la couvrir; ce qui était il y a quelque temps fort à la mode » (*Dict. Furetière*, 1690); **10.** Incrédule.

l'habit serré, le bas uni[1], et il est dévot : tout se règle par la mode.

21. Négliger vêpres comme une chose antique et hors de mode[2], garder sa place soi-même pour le salut[3], savoir les êtres[4] de la chapelle[5], connaître le flanc[6], savoir où l'on est vu et où l'on n'est pas vu; rêver[7] dans l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses; avoir un directeur[8] mieux écouté que l'Évangile; tirer toute sa sainteté et tout son relief[9] de la réputation de son directeur, dédaigner ceux dont le directeur a moins de vogue, et convenir à peine de leur salut; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi ou par son directeur, préférer sa messe aux autres messes et les sacrements donnés de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance[10]; ne se repaître que de livres de spiritualité[11], comme s'il n'y avait ni Évangiles ni Épîtres des Apôtres, ni morale des Pères; lire ou parler un jargon[12] inconnu aux premiers siècles; circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens; s'accuser de ses souffrances, de sa patience; dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme[13]; être en liaison secrète avec de certaines[14] gens contre certains autres; n'estimer que soi et sa cabale, avoir pour[15] suspecte la vertu même; goûter, savourer la prospérité et la faveur, n'en vouloir que pour soi, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune[16] et des dignités : c'est, du moins jusqu'à ce jour, le plus bel effort de la dévotion du temps. (Ed. 8.)

Un dévot[17] est celui qui sous un roi athée serait athée[18]. (Ed. 7.)

1. Sans ornements; **2.** Louis XIV n'allait aux vêpres que les jours où il communiait, c'est-à-dire cinq fois par an; **3.** Saint-Simon raconte qu'un jour Louis XIV trouva la chapelle déserte, un officier ayant annoncé, pour jouer un bon tour aux dames qui avaient pris leur place avant l'heure, que le roi ne viendrait pas au salut; **4.** *Les êtres* : « les salles, chambres, degrés, allées, etc. d'une maison » (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Du château de Versailles; **6.** Le côté d'où l'on est vu de la tribune royale; **7.** Penser. On disait : « Cette affaire est de grande conséquence, il y faut rêver » (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Sur les directeurs de conscience au XVIIe siècle, cf. chap. III, §§ 26 sqq. et notes; **9.** Prestige; **10.** Qui n'ont pas cette particularité; **11.** Dévotion mystique; **12.** La langue des écrits mystiques; **13.** C'est une fausse humilité; **14.** Au XVIIe siècle on emploie le *de* partitif devant *différents, aucuns, certains ;* **15.** Tenir pour; **16.** La Bruyère renverse le vers de *Tartuffe* (369-370) :

Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à leur fortune.

17. Note de La Bruyère : « Faux dévot »; **18.** Bourdaloue avait déjà dit : « Emportés par l'habitude où ils (*les courtisans*) sont élevés de se conformer en tout aux inclinations du maître, ne se feraient-ils pas un principe, s'il était libertin, de l'être avec lui, et s'il méprisait Dieu, de le mépriser comme lui ? »

24. *Onuphre*[1] n'a pour tout lit[2] qu'une housse[3] de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moelleuse pendant l'hiver; il porte des chemises très déliées[4] qu'il a un très grand soin de bien cacher. Il ne dit point : *ma haire*[5] et *ma discipline*[6], au contraire; il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot; il est vrai qu'il[7] fait en sorte que l'on croie, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment[8] : ouvrez-les, c'est le *Combat spirituel*, le *Chrétien intérieur* et *l'Année sainte*[9]; d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers : il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu, et, selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie[10], ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité[11] qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs; si l'homme de bien se retire, celui-ci, qui le voit partir, s'apaise

1. *Onuphre*, c'est *Tartuffe* tel que le conçoit La Bruyère. Il ne faut donc pas s'étonner que les commentateurs aient cherché vainement l'original. La Bruyère a de même corrigé le personnage d'Alceste (v. le portrait de *Timon*, XI, § 155); **2.** *Lit* « se prend quelquefois pour le tour de lit seulement. Un lit de serge, de drap, de damas, de velours » (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** « La *housse* se met au lieu de rideaux autour du bois du lit, en attendant qu'on fasse quelques rideaux d'étoffe de soie. Il n'y a guère que le petit bourgeois qui se contente d'une simple housse » (*Dict. Richelet*, 1680); **4.** Fines; **5.** Chemise de crin « que les religieux austères ou les dévots mettent sur leur chair nue » (*Dict. Furetière*, 1690); **6.** Instrument de flagellation, sorte de fouet de cordes. Allusion au vers de *Tartuffe* (II, II, v. 853) : « Laurent, serrez ma haire avec ma « discipline »; **7.** La vérité est que; **8.** Négligemment; **9.** Ouvrages de dévotion. *Le combat spirituel* est un ouvrage italien qu'on attribue généralement au théatin Laurent Scupoli et qui a été plusieurs fois édité en français (1608, 1659, 1675, 1688, etc.). *Le chrétien intérieur ou la conformité intérieure que doivent avoir les chrétiens avec J.-C., par un solitaire* (1661) est de Jean de Besnières-Louvigny. Il y a deux ouvrages sous le titre de l'*Année Sainte : L'année sainte ou bref martyrologe propre pour les paroisses et familles chrétiennes* (1668) attribué au P. Bordier, de l'Oratoire, et l'*Année sainte ou sentences tirées de tous les écrits de Saint François de Sales* (1678), par Loisel, curé de Saint-Jean-en-Grève; **10.** Comp. *Tartuffe* (I, v. v. 283-288). Orgon raconte :

Chaque jour à l'église il venait d'un air doux
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments.

11. Considéré.

et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir et où tout le monde voit qu'il s'humilie; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre[1], il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire; il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même et où il trouve son compte[2]. Il évite une église déserte et solitaire, où il pourrait entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré; il aime la paroisse, il fréquente les temples où se fait un grand concours[3] : on n'y manque point son coup, on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année ou à propos de rien il jeûne ou fait abstinence; mais à la fin de l'hiver[4] il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs[5], il a eu la fièvre; il se fait prier, presser, quereller pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parents ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a su imposer[6], dont il est le parasite et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration[7]; il s'enfuira, il lui laissera son manteau[8], s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même; il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et pour la séduire le jargon de la dévotion[9]; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne servirait qu'à le rendre très ridicule... Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami et de la prévention où il l'a jeté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre; il se

1. La chapelle de Versailles et l'antichambre de l'appartement du roi; **2.** Dans les 4e, 5e et 6e éditions, La Bruyère avait consacré un alinéa au portrait du vrai dévot : « Un homme dévot entre dans un lieu saint, perce modestement la foule, choisit un coin pour se recueillir et où personne ne voit qu'il s'humilie; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient et qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, quelque comparaison qu'il fasse de ces personnes avec lui-même, il ne les méprise pas, il ne s'en plaint pas, il prie pour eux. » Dans la 7e édition La Bruyère a utilisé ces lignes en les modifiant pour compléter le portrait d'Onuphre; **3.** Affluence; **4.** Au moment du carême; **5.** Malaises; **6.** Qu'il a su tromper; **7.** Critique des déclarations de Tartuffe à Elmire (III, III, IV, V); **8.** Allusion à l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar; **9.** Note de La Bruyère : « Fausse dévotion ».

fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins, quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet[1] qu'il est bien sûr de ne jamais retirer; il dit une autre fois et d'une certaine manière que rien ne lui manque, et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme; il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime héritier[2] : un homme dévot n'est ni avare[3], ni violent, ni injuste, ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et, par une parfaite quoique fausse imitation de la piété, ménager[4] sourdement ses intérêts; aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir : il y a là des droits trop forts et trop inviolables, on ne les traverse[5] point sans faire de l'éclat[6], et il l'appréhende, sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert et de paraître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale : on l'attaque plus impunément; il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune; il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfants, et il faut que celui-ci le déshérite, s'il veut que ses parents recueillent sa succession. Si Onuphre ne trouve pas jour à[7] les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein, et c'est le talent qu'il possède à un plus haut[8] degré de perfection, il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile : il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il désire la dépouille; il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'*Eudoxe*, il sourit ou il soupire; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, et il a raison : il en a assez dit. (Ed. 6.)

1. Un reçu; **2.** Critique de *Tartuffe* (III, VI, VII); **3.** Avide; **4.** *Ménager* : administrer; **5.** On disait : « Traverser quelqu'un dans ses desseins. Traverser une entreprise » (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** Scandale; **7.** Ne trouve pas le moyen de; **8.** Cf. p. 64, note 2.

31. Chaque heure en soi comme à notre égard[1] est unique; est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement, les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années, s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme des temps; le temps même sera détruit[2] : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu? La vertu seule, si peu à la mode, va au delà des temps. (Ed. 5.)

1. Par rapport à nous; 2. C'est la traduction habituelle du mot de l'*Apocalypse : Tempus non erit amplius.*

XIV. — DE QUELQUES USAGES

1. Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles. Il y en a de tels que, s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étaient nobles[1].

Quelques autres se couchent roturiers et se lèvent nobles. Combien de nobles dont le père et les aînés sont roturiers[2]!

6. Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue[3] dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, et qu'on appelle château, pour être cru noble sur sa parole[4].

14. Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare et que personne un jour n'en soit surpris : s'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins[5], si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de La Bruyère que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte[6] : voilà alors de qui je descends en ligne directe[7]. (Ed. 5.)

15. Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui

1. Note de La Bruyère : « Vétérans. » Les secrétaires du roi, les conseillers au Parlement, à la Chambre des comptes, à la Cour des aides de Paris obtenaient après vingt ans d'exercice des *lettres de vétérance* qui leur conservaient les privilèges attachés à leurs offices et leur permettaient de transmettre la noblesse à leurs enfants. Ils perdaient cet avantage si avant la vingtième année ils étaient poursuivis par des créanciers et obligés de se démettre de leur charge; 2. Cf. Lange (pp. 240-274 : *Le chemin de la noblesse*); 3. Perdue; 4. Cf. Molière (*Ecole des Femmes*, I, I, 169-172 et 179-182) :

Qui diable vous a fait aussi vous aviser
A quarante-deux ans de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?...
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

Saint-Simon raconte de même l'histoire du marquis de La Salle; il avait pour grand-père un sabotier qui « étant devenu à son aise » avait acheté « une petite terre qui jamais n'a valu mille écus de rente, dans la lisière de la forêt de Senonches, qui s'appelle La Salle ». On y fit « un petit castel de cartes » et la famille en prit le nom; 5. Attentions; 6. Un Geoffroy de La Bruyère prit part à la 3e croisade et mourut au siège de Saint-Jean-d'Acre en 1191. Il n'était donc pas avec Godefroy de Bouillon qui était le chef de la 1re croisade, un siècle plus tôt; 7. La Bruyère se moque des prétentions nobiliaires des bourgeois, qui s'attribuent des généalogies flatteuses.

n'est pas vertueux; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

16. Il y a des choses qui, ramenées à leurs principes et à leur première institution, sont étonnantes[1] et incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement[2], de la mollesse et de la vanité des sexes et des conditions[3], qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le marquis et le financier, et qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement et dans l'étymologie de leur nom[4] les pères et les chefs de saints moines et d'humbles solitaires, et qu'ils en dévraient être l'exemple? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! Et, sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un jeune abbé en velours gris et à ramages[5] comme une Éminence, ou avec des mouches[6] et du rouge comme une femme[7]? (Ed. 4.)

19. Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau salut[8], la décoration souvent profane,

1. Stupéfiantes; **2.** Élégance; **3.** Des deux sexes et des diverses conditions, c'est-à-dire de ceux qui vivent dans le monde, dans le « siècle »; **4.** *Abbé* vient du mot hébreu *abba* par l'intermédiaire du bas latin *abbatem ;* **5.** Broderies représentant des feuillages et des fleurs; **6.** « Petits morceaux de taffetas ou de velours noir que les dames mettent sur leur visage par ornement ou pour faire paraître leur teint plus blanc (*Dict. Furetière*, 1690); **7.** Sur le clergé du XVIIe siècle, cf. Lange (p. 78-116). On rapprochera de cette critique de La Bruyère : Bourdaloue, *Exhortation sur la dignité et les devoirs des prêtres*, cité p. Lange (p. 80); Louis Petit, *Dialogues satiriques et moraux* (Satire VI), le passage cité p. Lange (p. 81); le portrait de l'abbé Galant dans *la Cause des femmes*, comédie de Delosme de Monchenai (1687), cité p. Lange (p. 82). Dans l'*Eté des coquettes*, de Dancourt (sc. IX) on dit d'un certain abbé de *Chevrepied :* « Avant qu'il ait consulté son miroir de poche, mordu ses lèvres, arrangé les boucles de sa perruque et pris l'avis de tous ses laquais sur sa parure, il en a pour un quart d'heure sur l'escalier. » L'abbé de Choisy raconte dans ses *Mémoires* que sa mère lui avait donné dès son enfance le goût de ces « affèteries dont on se défait fort difficilement... » « On m'habillait (souvent) en fille... J'avais les oreilles percées, des diamants, des mouches... » En 1672, quand la Cour portait le deuil de la duchesse d'Orléans, Bussy-Rabutin s'étonnait de l'élégance des cardinaux : « Ils sont à la Cour avec des habits de belles étoffes noires, tout couverts de broderies et de dentelles, avec des habits courts, des bas de soie couleur de feu, des jarretières de tissu d'or; et le vendredi ils ont tous les mêmes choses en beau gris de lin »; **8.** Tout le Paris élégant se pressait, surtout vers 1685, aux saluts des Pères théatins (TT); le *Mercure galant* les annonce; le numéro d'octobre 1685 rend compte d'une de ces cérémonies : « Les théatins continuent tous les mercredis leurs prières pour les morts, selon leur usage en Italie. Elles commencent par un *De Profundis* que ces pères chantent; ensuite on chante un psaume ou un motet... Un prédicateur monte après en chaire et fait une petite exhortation d'un peu plus d'un quart d'heure. Elle est suivie d'un autre motet, après quoi l'on donne la bénédiction du Saint-Sacrement... Celui qui fait la musique et qui a pris ce qu'il y a de plus excellents musiciens dans Paris, est ce fameux Romain M. Lorenzani qui était maître de la musique de la feue reine... » Seignelay écrit à l'archevêque de Paris, le 6 novembre 1685 : « On s'est plaint au roi que les théatins, sous prétexte d'une dévotion aux âmes du purgatoire, faisaient chanter un véritable opéra dans leur église, où le monde se rend à dessein d'entendre la musique; que la porte en est gardée par deux suisses, qu'on y loue les chaises 10 sols, qu'à tous les changements qui se font... on fait des affiches comme à une nouvelle représentation... », mais l'intervention de Seignelay ne changea pas, semble-t-il, grand chose, car en 1686 le *Mercure* continue à vanter les saluts des *Théatins*,

les places retenues et payées, des livres[1] distribués comme au théâtre, les entrevues et les rendez-vous fréquents, le murmure et les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, sèchement, et sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser[2], jusqu'à ce qu'un orchestre, le dirai-je? et des voix qui concertent[3] depuis longtemps, se fassent entendre? Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la maison du Seigneur me consume, et à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoins d'une telle indécence[4]? Quoi! parce qu'on ne danse pas encore, aux TT**, me forcera-t-on d'appeler tout ce spectacle office d'église? (Ed. 8.)

20. L'on ne voit point faire de vœux ni de pèlerinages pour obtenir d'un saint d'avoir l'esprit plus doux, l'âme plus reconnaissante, d'être plus équitable et moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude[5] et de la mauvaise raillerie.

21. Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, et qui est déjà payé d'avance! Il me semble qu'il faudrait ou fermer les théâtres ou prononcer[6] moins sévèrement sur l'état des comédiens.

23. Il y a plus de rétribution dans les paroisses pour un mariage que pour un baptême, et plus pour un baptême que pour la confession : l'on dirait que ce soit[7] un taux sur les sacrements, qui semblent par là être appréciés[8]. Ce n'est rien au fond que cet usage, et ceux qui reçoivent pour les choses saintes ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter. Ce sont peut-être des apparences qu'on pourrait épargner aux simples et aux indévots.

1. Note de La Bruyère : « Le motet traduit en vers français par L. L. » (on ne sait pas quel est le poète obscur que ces initiales désignent); **2.** *Amuser :* occuper, faire passer le temps; **3.** *Concerter :* « répéter ensemble une pièce de musique » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Inconvenance; **5.** La Bruyère avait écrit dans la 1re édition : de l'inquiétude d'esprit; **6.** Formuler un jugement; **7.** Après les verbes signifiant *croire* on employait le subjonctif pour exprimer l'incertitude. Cf. Racine, *Andromaque* (v. 403) : « vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ». Haase (§ 80); **8.** Évalués, mis à prix. Les rétributions dont parle La Bruyère furent réglementées en 1693 par l'archevêque de Paris. Aucune taxe n'y est indiquée pour la confession. Voltaire a cité dans son *Dictionnaire Philosophique*, au mot *Taxe*, les chapitres de ce règlement qui sont intitulés : *mariages* et *convois*.

26. « Moi, dit le cheffecier[1], je suis maître du chœur : qui me forcera d'aller à matines? Mon prédécesseur n'y allait point : suis-je de pire condition? dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue? — Ce n'est point, dit l'écolâtre[2], mon intérêt qui me mène, mais celui de la prébende[3]; il serait bien dur qu'un grand chanoine fût sujet au chœur, pendant que le trésorier[4], l'archidiacre[5], le pénitencier[6] et le grand vicaire[7] s'en croient exempts. — Je suis bien fondé, dit le prévôt[8], à demander la rétribution sans me trouver à l'office : il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, et l'on ne me verra point déroger à mon titre; que me servirait d'être à la tête d'un chapitre? mon exemple ne tire point à conséquence. » Enfin c'est entre eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long usage qu'il n'est point obligé de le faire; l'émulation de ne se point rendre aux offices divins ne saurait être plus vive ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, et leur mélodie, qui réveille les chantres et les enfants de chœur, endort les chanoines, les plonge dans un sommeil doux et facile et qui ne leur procure que de beaux songes; ils se lèvent tard, et vont à l'église se faire payer d'avoir dormi[9]. (Ed. 5.)

30. Un homme joue et se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de[10] ce qu'il a pu sauver des mains d'un *Ambreville*[11]; la cadette est sûr le point de faire ses

1. C'est sans doute ici le chantre. « Il porte, dit le *Dictionnaire de Trévoux*, la chape et le bâton dans les fêtes solennelles et donne le ton aux autres en commençant les psaumes et les antiennes »; **2.** C'était primitivement un chanoine pourvu d'une prébende qui l'obligeait à enseigner gratuitement les humanités à ses confrères et aux écoliers pauvres (le théologal enseignait de même la théologie). Au XVIIe siècle, l'écolâtre n'avait plus d'autre fonction que de surveiller les écoles; **3.** Revenu d'un canonicat, puis : canonicat; **4.** Gardien du trésor (qui contient les reliques); **5.** L'*archidiacre* inspectait les paroisses; **6.** Le *pénitencier* entendait les confessions et avait le pouvoir d'absoudre dans les cas réservés à l'évêque; **7.** Le *grand vicaire* assistait l'évêque dans l'administration du diocèse; **8.** Le premier du chapitre; **9.** La Bruyère se souvient du *Lutrin*. Cf. en part. ch. I, v. 17-24 :

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique chapelle :
Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

On lira Lange (p. 87-90); **10.** Au moyen de; **11.** *Ambreville*, ou *Ambleville*, était un chef de « bohémiens » c'est-à-dire d'aventuriers qui « gracié pour plusieurs crimes » fut brûlé en 1686 « pour avoir dit des impiétés abominables » (*Journal* de Dangeau).

vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son père. (Ed. 6.)

31. Il s'est trouvé des filles qui avaient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étaient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté[1]. (Ed. 4.)

33. Faire une folie et se marier *par amourette*, c'est épouser *Mélite*, qui est jeune, belle, sage, économe, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine*, qu'on vous propose et qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, et tout votre fonds avec sa dot. (Ed. 4.)

41. *Orante* plaide depuis dix ans entiers en règlement de juges[2] pour une affaire juste, capitale et où il y va de toute sa fortune : elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses juges et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie[3]. (Ed. 4.)

43. Le devoir des juges est de rendre la justice; leur métier, de la différer : quelques-uns savent leur devoir, et font leur métier.

51. La question[4] est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible et sauver un coupable qui est né robuste[5]. (Ed. 4.)

52. Un coupable puni est un exemple pour la canaille; un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens. (Ed. 6.)

Je dirai presque de moi : « Je ne serai pas voleur ou meur-

1. On lit dans le *Menagiana*, au sujet de Camus, évêque de Belley : « Ce fut lui qui prêchant un jour à Notre-Dame dit avant que de commencer son sermon : Messieurs on recommande à vos charités une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. » Le Parlement avait interdit en 1667 les « dots et pensions » des religieuses; Louis XIV avait confirmé l'arrêt par un édit et en avait exigé l'exécution malgré les remontrances des assemblées du clergé de 1675 et de 1685; **2.** Le *règlement de juges* avait lieu quand deux tribunaux « voulaient connaître de la même affaire » (*Dict. Furetière*, 1690); **3.** Sur les lenteurs, les complications et le formalisme de la justice au XVIIe siècle, cf. Lange (pp. 348-350); **4.** Torture; **5.** Montaigne avait déjà dit la même chose (*Essais*, II, 5). Il avait paru en 1682 à Amsterdam un livre intitulé : *Si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets*. L'auteur, Augustin Nicolas, conseiller du Roi, maître des requêtes au Parlement de Bourgogne, y demandait si de simples soupçons peuvent être « des causes suffisantes à nous faire démembrer un homme tout vif et à nous exposer au hasard de le trouver innocent... Personne n'ignore qu'une seule demi-heure de torture ne contienne en soi plus de martyre que trois supplices de la potence et de l'échafaud ». L'aveu ainsi obtenu, disait-il, ne prouve rien : « S'il ne faut pas croire à un homme qui confesse volontairement contre lui-même, parce qu'il peut être innocent, combien plus justement peut-on douter d'une confession arrachée par la violence des tourments! » Et pourtant : « il est des juges criminels si acharnés à tirer la confession de tous les accusés qu'ils se plaisent à inventer de nouveaux tourments, où ils ajoutent quelque atrocité aux anciens pour réduire un accusé à confesser à quelque prix que ce soit ». Cf. Lange (pp. 367-370).

trier. » — « Je ne serai pas un jour puni comme tel », c'est parler bien hardiment[1]. (Ed. 6.)

53. Si l'on me racontait qu'il s'est trouvé autrefois un prévôt[2] ou l'un de ces magistrats créés pour poursuivre les voleurs et les exterminer, qui les connaissait tous depuis longtemps de nom et de visage, savait leurs vols, j'entends l'espèce, le nombre et la quantité, pénétrait si avant dans toutes ces profondeurs et était si initié dans tous ces affreux mystères qu'il sut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avait pris dans la foule au sortir d'une assemblée, et dont[3] il était sur le point de faire de l'éclat[4]; que le parlement intervint dans cette affaire et fit le procès à cet officier, je regarderais cet événement comme l'une de ces choses dont l'histoire se charge et à qui le temps ôte la croyance : comment donc pourrais-je croire qu'on doive présumer par des faits récents, connus et circonstanciés, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu et passé en coutume[5]? (Ed. 6.)

55. Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès[6].

59. *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de la perte de celui dont il espère recueillir la succession. Un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville[7], un troisième le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clause qui, bien entendue, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve et avec les meubles : son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux. Le moyen de les contenir? il se voit officier[8], logé aux champs et à la ville,

1. Le marquis de Langlade, accusé de vol, fut condamné aux galères en février 1688 et mourut en mars 1689; sa femme fut empoisonnée; les véritables auteurs du vol ayant été découverts, M. et Mme de Langlade furent réhabilités par un arrêt du Parlement en 1693. — Une dame Mazel ayant été assassinée en 1689, Jacques Le Brun son domestique fut arrêté et soumis à la torture, dont il mourut au début de mars 1690. Le vrai coupable fut arrêté quelques jours après. Un arrêt du Parlement réhabilita en 1691 la mémoire de Le Brun. Cf. Lange (pp. 360-367); **2.** Prévôt de la maréchaussée; **3.** Au sujet duquel; **4.** Les clefs disent qu'un certain Francine de Grandmaison, Prévôt de l'Ile (de l'Ile-de-France), fit rendre à M. de Saint-Pouange une boucle de diamants qui lui avait été volée à l'Opéra. Il mourut en décembre 1688; **5.** Le *Mercure historique et politique* (août 1688) écrit : « Il s'est vu autrefois à Paris que les voleurs avaient pour protecteurs les principaux officiers de la justice » et ajoute que ces pratiques n'ont pas encore complètement cessé; **6.** Bourdaloue, *Sermon sur le Jugement dernier* : « Maintenant c'est le crédit qui l'emporte... Combien de familles ruinées parce que le bon droit, attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection! Combien de procès mal fondés, néanmoins hautement gagnés parce que les sollicitations ont prévalu! Malgré la justice et les lois, le faible succombe presque toujours. » Cf. Lange (pp. 126-138); **7.** Les rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris; **8.** Titulaire d'une charge.

meublé de même; il se voit une bonne table et un carrosse : *Y avait-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicille, il faut le lire : il fait *Mævius* légataire universel, et il renvoie Titius dans son faubourg, sans rentes, sans titre, et le met à pied[1]. Il essuie ses larmes : c'est à Mævius à s'affliger. (Ed. 5.)

65. Il y a déjà longtemps que l'on improuve[2] les médecins, et que l'on s'en sert; le théâtre et la satire ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlements et dans la prélature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé, et bien payé.

67. La témérité des charlatans, et leurs tristes succès[3] qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent. (Ed. 4.)

68. *Carro Carri*[4] débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains; de spécifique qu'il était contre la colique, il guérit de la fièvre quarte[5], de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie; forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit : l'hémorragie, dites-vous? il la guérit; il ne ressuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement[6] jusqu'à la décrépitude, et ce n'est que par hasard que son père et son aïeul, qui avaient ce secret, sont morts fort jeunes. Les médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement; Carro Carri est si sûr de son remède et de l'effet qui en doit suivre qu'il n'hésite pas de[7] s'en faire payer d'avance et de recevoir avant que de donner. Si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remède; commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution[8], donnez-lui une de vos terres, la plus petite,

1. Le prive du carrosse qu'il croyait déjà posséder; 2. Blâme; 3. Résultats; 4. La Bruyère vise l'empirique italien Carretti. Cf. VIII, § 16 et note, et XII, § 21; 5. Fièvre intermittente qui revient tous les quatre jours; 6. Infailliblement; 7. Le XVIIe siècle dit de même : chercher de, exhorter de, se hasarder de, etc. Cf. Hanse (§ 112); 8. Constitution de rente.

et ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme[1] a peuplé le monde de noms en O et en I[2], noms vénérables qui imposent[3] aux malades et aux maladies. Vos médecins, Fagon[4], et de toutes les facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours ni sûrement; ceux au contraire qui ont hérité de leurs pères la médecine, pratique, et à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours, et avec serments, qu'on guérira : qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie! La mort surprend agréablement et sans s'être fait craindre; on la sent plutôt[5] qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE! faites régner sur toute la terre le quinquina[6] et l'émétique[7]; conduisez à sa perfection la science des simples[8], qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie; observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes et les complexions; guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri; chassez des corps, où rien ne vous est caché de leur économie[9], les maladies les plus obscures et les plus invétérées; n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables; laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* et à *Carpus* la passion ou la fureur[10] des charlatans. (Ed. 8.)

69. L'on souffre dans la république[11] les chiromanciens et les devins, ceux qui font l'horoscope[12] et qui tirent la figure[13], ceux qui connaissent le passé par le mouvement du *sas*[14], ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase

1. Le désir de rivaliser avec lui; **2.** Les charlatans ont pris des noms italiens; **3.** Qui en imposent; **4.** Premier médecin du roi depuis 1693. « Fagon, dit Saint-Simon, était un des beaux et des bons esprits de l'Europe, curieux de tout ce qui avait trait à son métier; grand botaniste, bon chimiste, habile connaisseur en chirurgie, excellent médecin et grand praticien... Il était l'ennemi le plus implacable de ce qu'il appelait charlatans... A son avis il n'était permis de guérir que par la voie commune des médecins reçus dans les facultés, dont les lois et l'ordre lui étaient sacrés »; **5.** Le XVIIe siècle ne fait pas la distinction entre *plutôt* et *plus tôt ;* **6.** En achetant du chevalier Talbot, en 1679, le secret du *remède anglais*, Louis XIV avait mis à la mode le quinquina qui était l'essentiel de ce remède. La Fontaine en avait chanté les bienfaits (1682); **7.** *L'émétique*, qu'on préparait avec l'antimoine, était un autre fébrifuge. Fagon préconisait ces deux remèdes, qu'avait combattus Gui Patin; **8.** Dans sa jeunesse, Fagon avait fait divers voyages pour recueillir des plantes; ces voyages lui avaient valu les places de professeur de botanique et de chimie au Jardin du roi; **9.** *Economie :* « signifie quelquefois le bel ordre et la juste disposition des choses » (*Dict. Furetière*, 1690); **10.** Folie; **11.** État; **12.** *Faire l'horoscope :* c'est noter la position de certains astres dans le ciel au moment de la naissance; **13.** La *figure* est la représentation du ciel et des planètes à ce même moment; **14.** *Sas :* tamis. « *Faire tourner le sas*, terme de magiciens qui, lorsque les bonnes gens les vont consulter sur quelque chose de perdu, font tourner le sas jusqu'à ce qu'il s'arrête en nommant le nom de la personne qui a pris la chose perdue » (*Dict. Richelet*, 1680).

d'eau la claire vérité; et ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amants[1], consolent les enfants dont les pères ne meurent point, et charment[2] l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris; ils trompent enfin à très vil prix ceux qui cherchent à être trompés[3]. (Ed. 4.)

71. L'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues[4], et il me semble que l'on devrait mettre toute son application à l'en instruire; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agréable érudition[5]. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; et, si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin et qui demande des choses; c'est au moins avoir perdu les premières et les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut bien faire[6] que lorsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément; que la mémoire est neuve, prompte et fidèle; que l'esprit et le cœur sont encore vides de passions, de soins[7] et de désirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend[8]. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles[9] ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

72. L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée : c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus

1. Adorateurs; **2.** Calment magiquement; **3.** Comp. La Fontaine (*les Devineresses*, VII, 15); **4.** La Bruyère savait le latin, le grec et l'allemand; **5.** Savoir. Comp. XII, § 19 La Bruyère s'élève contre le mépris dont on accable ceux qui savent le grec : « Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, et rien davantage : le mépris des unes tombe sur les autres Il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossières ou polies, si les livres qu'elles ont formés sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre langue pût un jour avoir le sort de la grecque et de la latine, serait-on pédant, quelques siècles après qu'on ne la parlerait plus, pour lire Molière ou La Fontaine? » (éd. 5); **6.** Acquérir; **7.** Soucis; **8.** La Bruyère contredit Malebranche (*Traité de morale*, 2e partie, ch. XXIII, § 14) : « Il faut étudier les langues, mais c'est lorsqu'on est assez philosophe pour savoir ce que c'est qu'une langue, lorsqu'on sait bien celle de son pays, lorsque le désir de savoir les sentiments des anciens nous inspire celui de savoir leur langage, parce qu'alors on apprend en un an ce qu'on ne peut sans ce désir apprendre en dix. Il faut être homme, chrétien, Français avant que d'être grammairien, poète, historien, étranger »; **9.** *Habile* : intelligent et cultivé.

agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main; puisez à la source; maniez, remaniez le texte; apprenez-le de mémoire; citez-le dans les occasions; songez surtout à en pénétrer le sens dans toute son étendue et dans ses circonstances[1]; conciliez un auteur[2] original, ajustez ses principes[3], tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je désire que vous soyez; n'empruntez leurs lumières et ne suivez leurs vues qu'où les vôtres seraient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous, et peuvent aisément vous échapper; vos observations, au contraire, naissent de votre esprit et y demeurent; vous les retrouverez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation et dans la dispute[4], ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui sont invincibles, où les commentateurs et les scoliastes[5] eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondants et si chargés d'une vaine et fastueuse[6] érudition dans les endroits clairs, et qui ne font de peine[7] ni à eux ni aux autres; achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des commentaires et qu'elle a en cela agi contre soi-même[8] et contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches et le travail qu'elle cherchait à éviter. (Ed. 6.)

1. Détails; **2.** *Concilier un auteur :* résoudre les contradictions apparentes; **3.** Groupez-les pour faire un ensemble logique; **4.** Discussion; **5.** On appelle *scoliastes* les annotateurs anciens des textes grecs ou latins; **6.** Prétentieuse et encombrante; **7.** Qui ne donnent de peine; **8.** Cf. p. 59, note 9.

XV. — DE LA CHAIRE[1]

1. Le discours chrétien[2] est devenu un spectacle. Cette tristesse[3] évangélique qui en est l'âme ne s'y remarque plus; elle est suppléée par les avantages de la mine[4], par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte; c'est une sorte d'amusement[5] entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs[6].

2. ... L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel et en la présence des mystères; celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise[7] que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose, que, comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir[8]...

3. Jusqu'à ce qu'il revienne un homme[9] qui, avec un

1. Cf. Lange (pp. 105-110); 2. Sermon; 3. Austérité; 4. Prestance. Mme de Sévigné dit : « Il a une terrible mine avec sa belle taille et le cordon bleu »; 5. Passe-temps; 6. Des prédicateurs sévères, le P. Texier, le P. Soanen avaient souvent, avant La Bruyère, condamné la frivolité des fidèles qui viennent à un sermon comme à un spectacle, et la mondanité des orateurs plus soucieux de plaire que d'édifier. (Cf. par exemple un *Sermon sur la prédication*, prêché au Carême de la cour par le P. Soanen, en 1686, cité par Lange, p. 107.) La hardiesse de La Bruyère est d'avoir exprimé, lui laïque devant des laïques, des critiques qui n'avaient été formulées jusqu'alors qu'à l'intérieur de l'Église; 7. Qu'il apprécie; 8. M. Bouchard a montré (*Revue d'histoire littéraire*, 1931, n° 3) la parenté entre ces remarques de La Bruyère et les *Réflexions sur l'éloquence* du P. Rapin (1672). Le P. Rapin écrit : « Ne voit-on pas tous les jours de jeunes prédicateurs sans vertu et sans science monter en chaire, comme un acteur sur le théâtre, pour y jouer son personnage? On y invite les amis, on fait un cercle de la parenté et une grande assemblée d'honnêtes gens pour parer l'auditoire et pour encourager le jeune déclamateur », et ailleurs : « On se parait pour aller au sermon, le beau monde s'y trouvait; on y débitait une morale galante, d'un air coquet; et l'on ne remportait de ces sermons agréables que la dissipation d'esprit, qui est ce qu'il y a de plus opposé à la dévotion »; 9. Suivant les clefs, le prédicateur que regrette La Bruyère est l'abbé Le Tourneux ou Le Tourneur, prieur de Villiers-sur-Fère-en-Tardenois, mort le 26 novembre 1686. « C'était, dit une note du *Chansonnier Maurepas*, un simple prêtre boiteux et sans aucun extérieur et peu éloquent. Il fut d'abord peu suivi; mais sa doctrine claire, sa morale sensée et sa solide piété le firent bientôt connaître et préférer à tous les autres prédicateurs, excepté le P. Bourdaloue. Les jésuites furent jaloux de sa réputation; ils eurent le crédit de lui faire défendre de prêcher par François de Harlay, archevêque de Paris, sous prétexte qu'il débitait les dogmes et la morale des jansénistes. » Louis Racine cite ce trait de Boileau : « Le roi lui disait un jour : « Quel est un prédicateur qu'on nomme Le Tourneux? On dit que tout le monde y court; est-il si habile? — Sire, reprit Boileau, Votre Majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté : c'est un prédicateur qui prêche l'Évangile. »

style nourri des Saintes Écritures, explique au peuple la parole divine uniment[1] et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis.

8. C'est avoir de l'esprit[2] que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures[3] réitérées, des traits brillants et de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige[4] ces ornements étrangers, indignes de servir à l'Évangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement[5].

9. L'orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates[6], met tant d'esprit, de tour[7] et de raffinement dans celui qui pèche, que, si je n'ai pas de pente[8] à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avait fait une peinture si agréable[9].

19. L'oisiveté des femmes et l'habitude qu'ont les hommes de les courir[10] partout où elles s'assemblent donnent du nom à de froids orateurs, et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné. (Ed. 7.)

20. Devrait-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être, louable ou non, et devant le saint autel, et dans la chaire de la vérité, loué et célébré à ses funérailles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? Ce qu'on appelle une oraison funèbre n'est aujourd'hui bien reçue du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane[11]. (Ed. 6.)

21. L'orateur cherche par ses discours un évêché; l'apôtre

1. Simplement. (*Uni* : sans ornements); **2.** Talent; **3.** Figures de rhétorique; **4.** Rejette; **5.** « Il suffit, disait de même le P. Rapin, pour bien prêcher au peuple, de lui proposer simplement les grandes vérités de notre religion et la sainteté de sa morale, sans y chercher tant de façons »; **6.** Discernées et exprimées avec finesse; **7.** Prête au pécheur tant d'élégance dans l'expression de ses fautes; **8.** Penchant; **9.** La Bruyère qui plus haut condamne l'emploi des artifices de rhétorique, critique ici l'excès de la subtilité morale, qui apparaît aux auditeurs comme une indulgence séduisante; **10.** Le verbe *courir* s'employait alors transitivement. Cf. Haase (§ 59); **11.** Naturellement La Bruyère excepte Bossuet, qu'il admire, et de qui les *Oraisons funèbres* sont de véritables sermons.

fait des conversions : il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

23. Tel, tout d'un coup et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même : « Je vais faire un livre », sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles[1]. Je lui crie inutilement : « Prenez une scie, *Dioscore*, sciez[2], ou bien tournez, ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. » Il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers. « Copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie, n'écrivez point. » Il veut écrire et faire imprimer, et, parce qu'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît; il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie[3]. Et, comme ce discours n'est ni contre la religion ni contre l'État, et qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public que de lui gâter le goût et l'accoutumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen[4], il est imprimé, et, à la honte du siècle comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur : « Je prêcherai », et il prêche. Le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice. (Ed. 7.)

29. Il me semble qu'un prédicateur devrait faire choix dans chaque discours d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier[5] à fond et l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées[6], si retournées[7],

1. La pistole valait alors 11 livres 12 sols; **2.** Souvenir probable de Boileau (*Art poétique*, IV, v. 26-28) :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.

3. Les clefs ont reconnu dans *Dioscore*, Gédéon Pontier, auteur du *Cabinet des Grands* (3 vol., 1680-1689), où La Bruyère s'est amusé à recueillir cette phrase, dans un développement sur Paris : « L'agréable fleuve de la Seine passe par le milieu et ne fait que serpenter à sa sortie, comme s'il avait de la peine à le quitter »; **4.** La censure; **5.** Traiter. On disait : « L'auteur a bien manié son sujet » (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** Dans le § 5, La Bruyère se moque de cette manie des *divisions* : « Ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième. Ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point; d'une autre vérité, et c'est leur second point; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point; de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir à une autre fois. Enfin, pour reprendre et abréger cette division et former un plan... Encore dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire! »; **7.** Répétées.

si remaniées et si différenciées; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sait sa religion et ses devoirs, et ne pas appréhender de faire ou, à ces bonnes têtes[1] ou à ces esprits si raffinés, des catéchismes; ce temps si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière que le tour et les expressions naissent dans l'action et coulent de source; se livrer après une certaine préparation à son génie[2] et aux mouvements[3] qu'un grand sujet peut inspirer; qu'il pourrait[4] enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage; jeter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits et l'alarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court. (Ed. 4.)

1. Grandes intelligences; **2.** Naturel; **3.** « On appelle *mouvements* dans l'art oratoire, les figures pathétiques et propres à exciter les grandes passions » (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** La Bruyère néglige de répéter le verbe *il me semble*.

XVI. — DES ESPRITS FORTS[1]

1. Les esprits forts[2] savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter[3] si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits et à qui tous se doivent rapporter[4]; d'un Être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion, comme esprit et comme immortelle[5]?

4. Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages[6], et perdent le peu de religion qui leur restait; ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter : le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférents; elles ont chacune leur agrément et leur bienséance[7] : ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette[8]. (Ed. 5.)

1. Sainte-Beuve disait que ce chapitre était pour La Bruyère un « paratonnerre », La Bruyère y condamne l'incrédulité pour se protéger contre une interprétation malveillante de sa critique du clergé. Cf., à la fin de ce volume, une page de J. Lemaitre; 2. Incrédules, libertins; 3. Se demander; 4. Attribuer leur existence. « Alexandre rapportait son origine à Jupiter » (*Dict. Acad.*, 1694); 5. Cf. Pascal (*Pensées*, ed. Brunschvicg, § 194 : « Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu...; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. » Dieu, principe de toutes choses; dans l'homme, une âme immatérielle et immortelle, c'est à peu près toute la philosophie religieuse de La Bruyère : le spiritualisme élémentaire. « Dieu d'Abraham, dieu d'Isaac, dieu de Jacob, non des philosophes et des savants », avait écrit Pascal sur la feuille de parchemin qu'il portait toujours dans la doublure de son vêtement. Il y a loin de La Bruyère à Pascal; 6. Allusion probable au libertin Bernier (1625-1688), disciple de Gassendi et vulgarisateur de sa philosophie, qui parcourut l'Orient, séjourna douze ans dans l'Inde et y fut médecin d'Aureng-Zeb; 7. Leurs avantages. « Se dit de ce qui est commode, utile et avantageux. Il a acheté cette maison parce qu'elle était à sa bienséance » (*Dict. Furetière*, 1690); 8. Il y a dans le mot quelque chose de désinvolte, où on retrouve la manière habituelle de La Bruyère, et qui fait mieux ressortir ce qu'il y a de guindé et d'impersonnel dans le reste du chapitre. La Bruyère se contraint à répéter les leçons de l'école et les phrases de ses lectures.

7. Il faudrait s'éprouver et s'examiner très sérieusement avant que de se déclarer esprit fort[1] ou libertin[2], afin au moins, et selon ses principes, de finir comme l'on a vécu; ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de[3] vivre comme l'on veut mourir[4].

8. Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place; si elle roule sur de certains[5] chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse le plaisir d'un bon mot[6].

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance[7]. (Ed. 6.)

11. Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer[8] qu'il n'y a point de Dieu : il parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point[9].

12. J'aurais une extrême curiosité de voir celui qui serait persuadé que Dieu n'est point; il me dirait du moins la raison invincible qui a su le convaincre[10].

13. L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me découvre son existence[11].

15. Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point : cela me suffit, tout le raisonnement du monde

1. Cf. § 1, note 2; **2.** Incrédule, « licencieux dans les choses de la religion soit en faisant profession de ne pas croire soit en condamnant les coutumes pieuses ou en n'observant pas les commandements » (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** On disait de même : exhorter de, chercher de, etc. Haase (§ 112); **4.** On voyait souvent des libertins notoires se convertir *in extremis* et recevoir les sacrements, du moins à Paris, car certains à qui l'exil donnait une entière liberté moururent comme ils avaient vécu, tels un peu plus tard Saint-Évremond (1703) ou la duchesse Mazarin (1699); **5.** On disait de même : d'aucuns, de différents, Haase (§ 118); **6.** La mort de Saint-Évremond à Londres, en 1703, fournira un exemple de ces plaisanteries : Bayle raconte à Mathieu Marais, le 28 décembre 1705 : « J'ai ouï assurer que l'envoyé de Florence lui offrit de lui envoyer un ecclésiastique ou même qu'il le lui envoya; et que cet ecclésiastique lui ayant demandé s'il ne voulait pas se réconcilier : « De tout mon cœur, répondit le malade; je voudrais me réconcilier avec l'appétit »; **7.** Fermeté; **8.** Déclarer hautement; **9.** La Bruyère pense que les libertins ne se libèrent de la discipline religieuse que pour pouvoir s'abandonner plus facilement à leurs plaisirs et à leurs vices. Évidemment le libertinage religieux s'accompagnait souvent du libertinage moral, la plupart des libertins estimant que la vie est brève et que l'homme n'a rien de mieux à faire que de réaliser pleinement sa nature, mais certains menaient une vie austère. Combien allaient jusqu'à l'athéisme? il est difficile de le savoir car celui qui aurait « prononcé hautement qu'il n'y a point de Dieu » était à peu près certain d'être brûlé en place de Grève; **10.** Les libertins ne discutaient pas, par prudence, le problème de Dieu; sur la question de l'immortalité de l'âme, ils répondaient aux apologistes que leurs arguments n'emportent pas la conviction et qu'il n'est pas possible de démontrer rationnellement que l'âme est immortelle; beaucoup d'apologistes, d'ailleurs, convenaient qu'il faut renoncer à la démonstration et s'en remettre à la foi; **11.** La Bruyère est évidemment sincère et convaincu, mais on est bien forcé de constater la faiblesse de son argumentation.

m'est inutile; je conclus que Dieu existe[1]. Cette conclusion est dans ma nature, j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé pour les soupçonner de fausseté. — Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes. — C'est une grande question s'il s'en trouve de tels; et, quand il serait ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres[2].

16. L'athéisme n'est point. Les grands qui en sont le plus soupçonnés sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas; leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifférents sur cet article si capital, comme sur la nature de leur âme et sur les conséquences d'une vraie religion : ils ne nient ces choses ni ne les accordent, ils n'y pensent point[3].

17. Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces et de tout notre esprit, pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire, que la bienséance et la coutume exigent de nous que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus[4]. (Ed. 8.)

18. Un grand croit s'évanouir, et il meurt; un autre grand périt insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de soi-même[5] avant qu'il soit éteint : formidables leçons[6], mais inutiles! Des circonstances si marquées et si sensiblement[7] opposées ne se relèvent point[8] et ne touchent personne; les hommes n'y ont pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane ou à une feuille qui tombe; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies[9] et par qui. (Ed. 7.)

1. C'est la preuve de l'existence de Dieu par le sentiment. Cf. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 278) : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison », et Descartes (*Méditation III*e) : « Il faut nécessairement conclure que de cela seul que j'existe et que l'idée d'un être souverainement parfait; c'est-à-dire de Dieu, est en moi, l'existence de Dieu est très évidemment démontrée »; **2.** *Monstre :* être anormal. Cf. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 420) : « Si l'homme se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante et le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un *monstre* incompréhensible »; **3.** Cf. § 11, note 9. Il est probable qu'il y avait beaucoup plus d'indifférents et de sceptiques que d'athées déclarés; **4.** A l'approche de la mort; **5.** Cf. p. 59, note 9; **6.** Cf. Bossuet (*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*) : « Considérez, messieurs, ces grandes puissances, que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes »; **7.** D'une manière qui frappe les sens. « Le microscope fait connaître sensiblement plusieurs principes inconnus aux anciens » (*Dict. Furetière*, 1690); **8.** Ne sont pas remarquées; **9.** Occupées.

19. Les hommes sont-ils assez bons, assez fidèles, assez équitables, pour mériter toute notre confiance et ne nous pas faire désirer du moins que Dieu existât[1], à qui nous pussions appeler de leurs jugements et avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis?

21. « Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, quels noms! quelle tristesse[2] dans leurs écrits! quelle sécheresse, quelle froide dévotion, et peut-être quelle scolastique[3]! » disent ceux qui ne les ont jamais lus; mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour[4] et de délicatesse, plus de politesse[5] et d'esprit[6], plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps[7], qui sont lus avec goût[8], qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connaître que pour l'étendue de connaissance, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours[9], pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint AUGUSTIN que[10] PLATON et que CICÉRON! (Ed. 4.)

24. Jusqu'où[11] les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés et qu'ils pratiquent si mal! (Ed. 4.)

25. Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur et avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altèrent eux-mêmes dans leur esprit par des sentiments[12] particuliers; ils y ajoutent et ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, et ils demeurent fermes et inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut

1. Cf. p. 38, note 10; **2.** Austérité. Cf. XV, § 1; **3.** Cf. p. 43, note 9; **4.** Façon élégante de présenter sa pensée, aisance élégante; **5.** Culture; **6.** Talent; **7.** Notre temps; **8.** Avec plaisir; **9.** Raisonnement; **10.** *Rien... que*, cf. Haase (§ 51, Rem. III); **11.** Jusqu'à quels actes, de courage ou de violence (de courage plutôt, si l'on compare avec le § suivant); **12.** Opinions (cf. I, 2): « Il faut chercher seulement à penser et à parler juste sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments. »

dire d'une seule nation qu'elle vit sous un même culte et qu'elle n'a qu'une seule religion; mais, à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs et que chacun presque y a la sienne. (Ed. 4.)

26. Deux sortes de gens fleurissent[1] dans les cours et y dominent[2] dans divers temps, les libertins et les hypocrites : ceux-là gaiement, ouvertement, sans art et sans dissimulation, ceux-ci finement par des artifices, par la cabale[3]. Cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès; ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entre eux et en exclure tout autre; dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient et ne convient qu'à eux : le reste des hommes en est indigne; ils ne comprennent point que sans leur attache[4] on ait l'impudence de les espérer. Une troupe de masques entre dans un bal : ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres; ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne rendent la main à personne de l'assemblée[5], quelque digne qu'elle[6] soit de leur attention; on languit, on sèche[7] de les voir danser et de ne danser point; quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur parti et s'en vont. (Ed. 8.)

27. Il y a deux espèces de libertins : les libertins, ceux du moins qui croient l'être[8], et les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins. Les derniers dans ce genre[9] sont les meilleurs. (Ed. 8.)

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu; parlons de lui obligeamment : il ne croit pas en Dieu. (Ed. 8.)

29. Si l'on nous assurait que le motif secret de l'ambassade des Siamois[10] a été d'exciter le Roi Très Chrétien à renoncer

1. *Fleurir :* « être en crédit, en honneur » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** *Dominer :* être le maître; **3.** Intrigue. La Bruyère est plus sévère pour les hypocrites que pour les libertins; **4.** *Attache :* « agrément, permission. On ne le recevait point sans attache » (*Dict. Richelet*, 1680); **5.** « Il était d'usage que les masques fussent reçus dans un bal dès qu'ils s'y présentaient. Grâce à la règle de politesse qui faisait inviter immédiatement l'un des masques ainsi introduits, il leur était facile de prendre la danse pour eux seuls, dans le menuet particulièrement qui se dansait à deux, et où danseurs et danseuses se succédaient, choisis par la personne qui avait la main : c'est-à-dire la danseuse du second menuet par le danseur du premier menuet qui dansait encore le second; le danseur du troisième par la danseuse du second, qui dansait encore le troisième, et ainsi de suite » (Servois); **6.** Au XVIIe siècle, le pronom personnel peut désigner un nom indéterminé; **7.** Cf. Corneille (*la Galerie du Palais*, IV, 8) : « Je crois qu'avant deux jours je sécherais d'ennui »; **8.** Cf. § 16; **9.** Les moins habiles des hypocrites, ceux dont l'hypocrisie est grossière et sans malice (par opposition à ceux qui mettent toute leur intelligence à jouer une habile comédie et « se moquent de Dieu »); **10.** En 1686.

au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *Talapoins*[1] qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfants et à nous-mêmes par leurs livres et par leurs entretiens, qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et quel étrange[2] mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes! Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire très sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paraître très folles et très ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions. Qui[3] fait cela en eux et en nous? Ne serait-ce point la force de la vérité[4]?

44. Le ciron[5] a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourraient nuire; quand on le met sur de l'ébène pour le mieux remarquer, si dans le temps qu'il marche vers un côté on lui présente le moindre fétu, il change de route : est-ce un jeu du hasard que son cristallin, sa rétine et son nerf optique? (Ed. 7.)

L'on voit dans une goutte d'eau que le poivre qu'on y a mis tremper a altérée, un nombre presque innombrable de petits animaux dont le microscope nous fait apercevoir la figure[6], et qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer; chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, et néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalents aux veines, aux nerfs, aux artères et un cerveau pour distribuer les esprits animaux[7]. (Ed. 7.)

1. Prêtres bouddhistes; **2.** Extraordinaire; **3.** Qu'est-ce qui; **4.** Les seize premières lignes pourraient être de Voltaire, mais Voltaire aurait conclu tout autrement; **5.** Dans le § 43, qui est très long, La Bruyère contemple l'immensité, l'ordre et le mouvement de l'univers et aboutit à l'évidence d'un Dieu créateur et principe de tout mouvement. Dans le § 44, il arrive à la même conclusion par l'examen de l'infiniment petit. Les deux développements sont évidemment inspirés par le fragment de Pascal sur les deux infinis (éd. Brunschvicg, § 72). Le Hollandais Swammerdam venait justement de découvrir (1687-1688) à l'aide du microscope le monde des infiniment petits; **6.** Forme; **7.** Cf. Descartes (*Discours de la méthode*, 5) : « Les esprits animaux... sont comme un vent très subtil ou plutôt comme une flamme très pure et très vive, qui montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles et donne le mouvement à tous les membres. »

Une tache de moisissure[1] de la grandeur d'un grain de sable paraît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines et les filtres qui séparent les aliments de ces petites plantes! Et, si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes et les pins, et que ces petits animaux dont je viens de parler se multiplient par voie de génération comme les éléphants et les baleines, où cela ne mène-t-il point? Qui a su travailler des ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vue des hommes et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrémité? Ne serait-ce point celui qui a fait les cieux, les astres, ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité et l'étendue de leur course, et qui se joue de[2] les faire mouvoir? (Ed. 7.)

49. ... Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination[3], est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine; une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage ou la loi des plus forts. (Ed. 7.)

Les extrémités[4] sont vicieuses et partent de l'homme; toute compensation[5] est juste et vient de Dieu. (Ed. 7.)

Si on ne goûte point ces *Caractères*, je m'en étonne; et si on les goûte, je m'en étonne de même[6].

1. M. Cayrou fait remarquer que le *Dictionnaire* de Furetière (1690) venait précisément de décrire une moisissure vue au microscope : « (C'est) une espèce de pré qui pousse des herbes et des fleurs, les unes en boutons, les autres épanouies et les autres passées, chacune ayant sa racine et sa tige rondes, longues et transparentes »; 2. Se fait un jeu de; 3. Bourdaloue avait déjà dit (*Sermon sur l'aumône*) : « Il faut qu'il y ait une diversité de conditions, et surtout il faut qu'il y ait des pauvres afin qu'il y ait dans la société humaine de la subordination et de l'ordre »; 4. Excès; 5. Équilibre; 6. M. de Malézieu, précepteur du duc du Maine et ami de Bossuet, avait dit à La Bruyère qui lui montrait le manuscrit de ses *Caractères* : « Voilà de quoi vous faire beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. »